



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

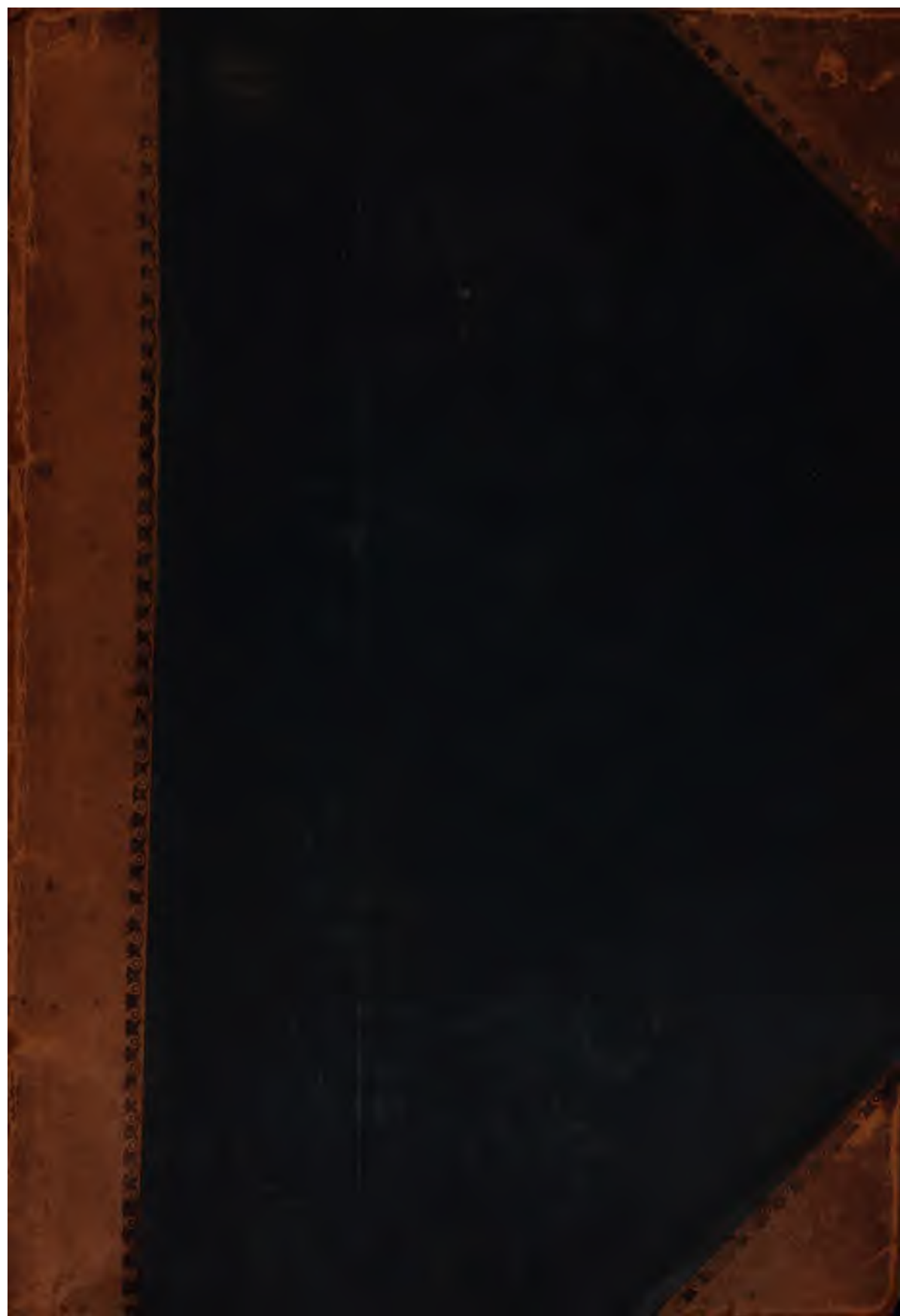
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

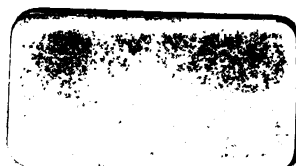
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



1195

Soc. 20485

d. 105
1846



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE

SENS.

BULLETIN

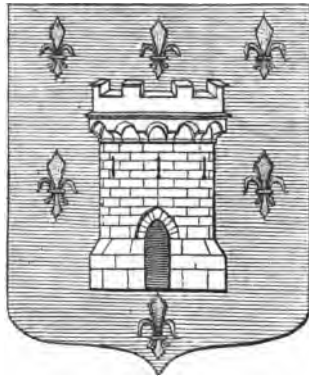
DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE

SENS.

1846.



32

SENS,

IMPRIMERIE ET LITH. DE THOMAS-MALVIN,
rue Royale, 42.

1846.



DE LA FORMATION

ET DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

PAR M. GIGUET.

Aucune époque n'a été, plus que la nôtre, féconde en recherches historiques; jamais recherches n'ont été aussi riches en aperçus lumineux. On ne s'est plus contenté de recueillir, de coordonner, d'approfondir les annales, les chroniques, les archives, les traditions poétiques et populaires: on les a confrontées encore avec les éléments des langues, avec les monuments, avec tout ce qui pouvait porter témoignage pour ou contre leur authenticité, et de cette épreuve, il est résulté qu'on les a rectifiées, complétées, souvent même reconstruites à l'aide de matériaux empruntés à la linguistique et à l'archéologie.

Le but auquel tend ce mouvement des idées est bien propre à stimuler l'activité des plus nobles esprits. Lorsque l'on contemple les temps écoulés, on ne cherche pas seulement dans les écrits qui nous en ont transmis les souvenirs, des récits attrayants ou des enseignements vagues que les passions et la diversité de point de vue puissent modifier à l'infini; mais on veut concentrer les lueurs vacillantes que nous a laissées le passé en un faisceau assez ferme, assez puissant pour éclairer la marche des divers peuples qui nous ont précédés, pour dévoiler à nos regards la cause unique d'où découlent la multitude des effets, pour nous initier aux secrets de cette pensée providentielle que l'on démêle toujours au fond des agitations humaines. En un mot on veut réduire l'histoire à des principes fixes sur lesquels se repose l'avenir.

Jusqu'à ce que cette aspiration ait conduit au degré de certitude qu'il a été donné aux facultés humaines d'espérer et d'atteindre, il n'est point de document qui n'ait sa portée; il n'est point de localité, ayant eu vie, qui ne soit à même d'offrir son

humble tribut à l'immense collection de faits dont la discussion peut amener à la connaissance de la vérité.

C'est donc un devoir pour les hommes studieux, qui habitent une contrée historique, d'explorer leur sol, d'interroger leurs vieux édifices et de publier modestement leurs découvertes, dusent-ils laisser à de plus habiles, le soin d'en déduire les conséquences.

Telle est la pensée principale qui a présidé à la création de la Société archéologique de Sens.

De tous les peuples réputés barbares, les Gaulois Sénonais apparaissent activement les premiers sur la scène du monde. Dans le siècle même où tout l'Orient s'agite et recueille ses forces comme pour s'apprêter à répandre ses flots de lumière jusqu'aux confins de l'Occident, où Jérusalem renaît, où les Perses importent sur les rives de l'Hellespont, la culture intellectuelle de la haute Asie, où Pisistrate ouvre aux Athéniens la carrière de la poésie et des beaux arts, dans laquelle ils doivent jeter un incomparable éclat, où une colonie de Phocéens s'établit aux Bouches-du-Rhône, où Rome, par l'expulsion des Tarquins, fonde sa future grandeur, les Gaulois Sénonais refluent vers le berceau du genre humain et courent au-devant des foyers de civilisation dont les révélations sont destinées à se résumer, à se continuer sur leur propre territoire.

Cette grande expédition, en sens inverse des migrations des peuples, n'a plus d'analogue dans l'histoire de l'antiquité jusqu'aux conquêtes d'Alexandre; quel en a été le mobile? nous l'ignorons toujours. Quelle réaction a-t-elle produite sur la mère patrie? c'est à l'archéologie qu'il appartient de chercher à résoudre cette question. Peut-être un examen attentif, une classification chronologique des monuments de l'ère celtique, mettront-ils sur la trace de quelques améliorations dans les arts, et par suite dans les mœurs d'une nation qui s'était ouvert le monde.

Quoi qu'il en soit, l'émigration à laquelle il serait permis de rapporter un commencement de progrès, constate une singulière exubérance de forces dont il ne paraît point qu'elle ait tari les sources. En effet, lors de l'invasion Belge, qui supprime toute la population septentrionale de la Gaule, et la balaie jusqu'aux Iles Britanniques, les Sénonais se trouvent limitrophes des vainqueurs. Comment les ont-ils contenus au-delà de la Marne? Il est sans

exemple que les peuples d'outre-Rhin, entraînés au Midi, aient fait halte avant d'avoir épuisé leur élan, ou de s'être heurtés contre d'invincibles obstacles. Or, les Belges n'ont point dégénéré sur la terre conquise par leurs armes; ils ont conservé assez de nerf pour tenir tête aux Germains qui s'avançaient sur leurs pas. On peut donc admettre, sans crainte de se laisser égarer par l'imagination, que les Sénonais les ont contraints de respecter leur nationalité. Aux prix de quels exploits, de quels périls, de quels sacrifices? Hélas! après comme avant Agamemnon, combien de braves n'ont-ils pas vécu! il leur a manqué un chantre sacré, et les voiles d'une profonde nuit pèsent à jamais sur eux¹.

Toutefois cet oubli n'est pas toujours immérité. Les fables antiques, où l'on reconnaît maintenant la reproduction symbolique de faits réels, placent, avant l'apparition sur la terre des héros fondateurs des cités, une race d'hommes au cœur de diamant, aux armures d'airain, aux demeures d'airain. Ces guerriers farouches ne songent pas à cultiver leurs champs; ils n'ont d'autre souci que les combats, les outrages, les alarmes; et, domptés par leurs propres mains, ils descendent tous sans nom, sans gloire, aux demeures glacées des divinités infernales².

N'est-ce point là une image terrible de la vie sauvage, pendant laquelle la plus aveugle fureur semble conspirer avec toutes les forces de la nature, pour hâter la destruction à laquelle l'espèce humaine est soumise?

Mais c'est à des temps moins barbares que remontent les hauts faits ignorés de nos ancêtres. En arrêtant les Belges, ils ont contraint ceux-ci d'arrêter à leur tour les Germains, et l'Occident est resté en équilibre jusqu'à ce qu'il fut préparé pour obéir à l'impulsion mystérieuse qui devait lui faire faire un pas de géant dans la carrière de la civilisation.

Les Sénonais ont donc accompli une tâche héroïque: vraisemblablement les poètes sacrés qui en eussent perpétué la mémoire, si leur langue n'avait péri, ne leur ont pas manqué, et la même similitude que l'on peut remarquer entre leurs Menhirs, leurs Barrows, leurs Gals-gals et les cippes, les tombes des héros Grecs ou Romains, a sans doute existé, sauf l'éclat, entre leurs chants populaires et ceux que les siècles ont mieux respectés.

Leur énergie se manifeste encore contre le conquérant romain;

¹ Horace, ode 9, liv. iv. — ² Hésiode: Les travaux et les jours.

ils succombent; mais leur nom s'impose à l'une des dix-sept provinces gallo-impériales. On les considère au sein de la métropole comme l'un des principaux centres d'activité: car c'est chez eux que commence la prédication chrétienne, et leur prélat peut revendiquer le titre de primat des Gaules et de Germanie.

Après l'invasion des Barbares, la Lyonnaise des Sénonais est démembrée; mais la cité de Sens est trop vivace pour perdre son individualité; et, quand les grands fiefs se forment, si la Champagne, la Bourgogne, le duché de France s'enrichissent des débris de la province, la capitale, l'Agendicum de César, reste le chef-lieu d'un comté qui se maintient indépendant au milieu de trois puissants feudataires. Elle ne renonce enfin à son existence féodale que pour se réunir au domaine de la couronne et devenir une des bases de l'unité française.

Ainsi les études archéologiques sur le territoire de Sens embrassent l'ère celtique, la conquête de César, l'époque gallo-romaine, l'établissement du christianisme dans les Gaules, les premières luttes du moyen âge et le développement du pouvoir central.

Si la moisson est clair-semée le champ ne manque pas d'étendue, et la Société Sénonaise a droit de s'attendre à ce qu'on lui sache quelque gré d'avoir entrepris ses travaux.

L'appel, fait par ses fondateurs à leurs concitoyens, a été promptement entendu. Deux séances préparatoires ont suffi pour que l'on tombât d'accord sur les principes de l'organisation et sur le règlement qui a été voté. On s'est aussitôt mis en mesure d'obtenir l'autorisation ministérielle, et dès que l'on a été constitué légalement, une séance d'installation a eu lieu, à laquelle la présence de Mgr l'Archevêque de Sens, celle de M. le Sous-Préfet, membres d'honneur, et celle de M. le Député de l'arrondissement, membre honoraire, ont donné une véritable solennité.

Après un premier essai de fractionnement intérieur, pour mieux répondre à sa détermination primitive de ne point se borner à l'archéologie proprement dite, la Société s'est définitivement subdivisée en quatre commissions, 1^o d'histoire, 2^o des sciences, 3^o d'architecture, 4^o et des beaux-arts, ayant pour mission d'examiner les communications, soit de personnes étrangères à la Société, soit de ses membres même.

C'est à ces quatre sections que se rapportent les travaux de la Société.

Malgré le rôle éminent que les Sénonais ont rempli pendant l'ère celtique, le sol qu'ils ont alors si vaillamment défendu a été depuis trop tourmenté par les Romains, pour qu'il y soit resté de nombreuses traces des temps antérieurs à la conquête. Cependant la main puissante de ces infatigables colonisateurs n'a pas tout effacé.

Une notice de M. Chanoine décrit deux Dolmens à Trancault, non loin de Nogent-sur-Seine (voir ci-après la légende et le dessin.)

Une notice de M. Vignon signale le Menhir ou pierre levée de Diant (voir ci-après la légende et le dessin) et cette même pierre de Diant et les monuments celtiques en général, ont donné lieu à un mémoire par M. Prou (voir ci-après). Mais il n'est aucun habitant de Sens et des environs qui n'ait sous les yeux un vestige présumé des temps celtiques, plus apparent que ceux qui viennent d'être rappelés : ce sont les mamelons, connus sous le nom de tombelles, qui dominent le coteau de Saint-Martin. Sur la proposition de M. Prou, tendant à y faire des fouilles, la Société a décidé qu'elle se mettrait en rapport avec M. le maire de Saint-Martin-du-Tertre, et M. le Sous-Préfet a bien voulu promettre d'intervenir auprès du conseil municipal de la commune, lorsque la Société serait en mesure de procéder à cette exploration pleine d'intérêt.

De l'époque celtique, passons à la conquête. Est-ce au temps de César que se sont élevées les constructions dont les ruines sont connues sous le nom de *la Motte-du-Ciar*? Par suite d'une proposition faite par M. Chanoine, des fouilles sont entreprises, sous la surveillance de M. Lallier, dans le but d'assigner à l'édifice principal et à ses accessoires, leur véritable caractère. A mesure que les fondations sont mises à jour, le problème change de face, et le résultat de ces investigations sera, selon toute probabilité, l'objet capital de la plus prochaine publication de la Société.

On retire de ces ruines quelques médailles dont la description aujourd'hui serait prématurée.

D'autres monuments de l'art numismatique, appartenant à

l'époque gallo-romaine, ont été découverts à Sens et aux alentours. M. de Maupassant a décrit, 1° un Domitien, grand bronze, 2° un Antonin-le-Pieux, grand bronze, 3° un Marc-Aurèle, grand bronze, 4° un Macrin, grand bronze, 5° un Constant, or.

M. Leys, membre honoraire, a donné une notice sur une médaille petit bronze, plus rare et plus remarquable, c'est celle de Carausius, de ce général romain, qui s'étant fait proclamer empereur à Boulogne-sur-Mer, s'empara pour son compte de la grande Bretagne, et conserva la pourpre, avec l'assentiment de Dioclétien et de Maximin, jusqu'à ce qu'il fut assassiné.

Sur cette médaille trouvée à Saligny, on lit IMP. C. CARAUSIUS P. AVG.; au revers, PROVID. AUGGG. Femme debout, tenant de la main droite un globe, de la gauche la haste transversale; dans le champ S. P., exergue C.

M. Leys a en outre communiqué trois notices par lui faites, sur d'autres bronzes qui, quoique étrangers à la localité, n'en sont pas moins dignes d'intérêt à cause de leur originalité. Ce sont 1° une monnaie byzantine de Bazile I^{er}, 2° une médaille inédite de la *Judée navale*, 3° enfin une médaille que, par une interprétation ingénieuse de la légende, M. Leys attribue à Baudoin de Flandre, empereur de Constantinople.

Comme les médailles, les inscriptions qu'on découvre à Sens sont liées avec l'histoire générale de l'empire; mais elles ont un rapport plus immédiat avec celle de la contrée Sénonaïse. Un des premiers soins de la Société a été d'en assurer la conservation.

M. Lallier a proposé d'adopter la résolution suivante :

« La Société archéologique de Sens, dans le but d'assurer plus complètement la conservation des pierres chargées d'inscriptions, bas-reliefs, sculptures, etc., que l'on extrait des murailles gallo-romaines de la ville, lors de leur démolition, arrête qu'une indemnité double de la valeur matérielle des pierres sera désormais payée par elle aux propriétaires des murs, pour toutes les pierres qu'une Commission composée de trois membres de la Société, déclarera dignes d'être conservées. »

Le Bureau a reconnu l'importance et l'opportunité de cette proposition, mais considérant que l'initiative de pareilles mesures appartient de droit à l'Administration municipale; considérant que les pierres monumentales des murs étant la propriété de la ville, c'est à la ville qu'il convient de voter les fonds nécessaires

pour les recueillir autant que possible dans leur intégrité, et pour créer à Sens un musée lapidaire, qui pourrait devenir l'un des plus beaux titres d'honneur d'une administration intelligente et éclairée : le Bureau a substitué au projet de résolution de M. Lallier, le suivant :

« La Société archéologique de Sens, saisie d'une proposition relative aux mesures à prendre pour la complète conservation des pierres monumentales que l'on extrait des murs de la ville, croit convenable de laisser l'initiative de ces mesures à l'Administration municipale. En conséquence elle invite M. le Président à écrire à M. le Maire pour lui signaler les inconvénients graves qu'entraîne l'état actuel des choses, et le prier de vouloir bien, d'accord avec le Conseil municipal, prendre les mesures indispensables pour que ces inconvénients disparaissent, et pour que des monuments, du plus haut intérêt pour l'histoire et l'archéologie Sémonaises, soient scrupuleusement conservés.

Cette proposition du Bureau a été adoptée. Il a été convenu toutefois que celle de M. Lallier demeurerait réservée pour être examinée plus tard, s'il en était besoin.

Les prévisions de la Société ont été justifiées par M. Lallier lui-même, qui a signalé entre la porte Dauphine et la première tour à l'ouest, quatre pierres enfouies et disséminées dans les fondations du mur de ville.

Sur ces quatre pierres, dont l'une est même renversée, se trouvent, 1° une inscription *M. EMILIO NOBILI FLAMINI AUG. MUNERAR. OMNIB. HONORIB. APUD SUOS FVNCTO.*

2° Une autre inscription en tout semblable à la première, sauf les nom et prénom qui manquent, et auxquels a été ajouté le *cognomen* : *HONORATO.*

« Ces deux inscriptions, a dit M. Lallier, en demandant à la Société de voter les frais d'extraction des quatre pierres où elles se trouvent, ces deux inscriptions sont vraiment dignes de toute l'attention de la Société archéologique de Sens. Elles indiquent la haute importance de cette ville dans les temps anciens. Qu'il y ait eu à Sens des prêtres d'Auguste, qu'ils y aient donné des spectacles de gladiateurs, qu'on ait pu dire d'eux qu'ils avaient rempli avec honneur toutes les charges publiques, qu'on les ait récompensés en gravant leurs noms sur la pierre, et en plaçant ces inscriptions, réunies sous le même encadrement, au

front de quelque grand édifice, assurément toutes ces circonstances rappellent bien la cité appelée par César, *puissante entre toutes*. Elles viennent confirmer ce que Lamartinière dit d'un amphithéâtre dont les ruines se voyaient de son temps à l'est de Sens; elles expliquent comment le trou des arènes, près des Gaillons, a réellement autrefois mérité le nom qu'il a conservé. Ces inscriptions enfin, concourent avec toutes les autres, et mieux que tous les raisonnements, à démontrer la position véritable de l'Agendicum des Commentaires, etc. »

Par le concours de l'Administration municipale et de la Société, les pierres sur lesquelles se trouvent ces inscriptions que M. Lenormant, membre de l'Institut, et notre correspondant, a qualifiées de précieux monuments, ont été retirées de la muraille, d'abord au nombre indiqué; mais les travaux d'extraction, en ont mis à nu trois autres, chargées comme les premières d'inscriptions, qui seront l'objet d'un supplément d'investigations.

M. Lallier a été conduit à cette importante découverte par les indications qu'il a trouvées dans un ouvrage de l'abbé Lebeuf, lors des recherches auxquelles il s'est livré pour compléter son mémoire sur les murailles de Sens (voir le Mémoire ci-après).

Dans les développements dont on vient de lire l'extrait, M. Lallier a effleuré l'une des questions qui devaient le plus préoccuper la Société Sénonaise.

Des deux villes de Sens et de Provins, quelle est celle que César, dans ses *Commentaires*, désigne sous le nom d'*Agendicum*?

Cette question a été traitée *in extenso* par Mgr Allou, évêque de Meaux, membre correspondant.

Le Mémoire de Mgr Allou, communiqué par lui jadis à la Société de Provins et envoyé à celle de Sens, est inséré dans le présent bulletin, grâce à la bienveillance de l'Auteur (voir ci-après).

Une autre question relative à l'histoire locale a été soulevée par l'Administration supérieure.

M. le Préfet de l'Yonne ayant résolu de placer dans la salle des séances du conseil général, les armes des principales villes du département, la Société a été consultée sur la manière exacte dont les armes de Sens devaient être représentées.

La section chargée de cette recherche a nommé rapporteur

M. Déligand, qui, après quelques considérations générales, s'est exprimé en ces termes.

« La bibliothèque de Sens possède un manuscrit précieux sous le point de vue de l'art, précieux surtout par son objet. C'est le manuscrit *original* de la coutume du bailliage de Sens, portant la date du 3 novembre 1555, et revêtu des signatures, *manu propria*, de Christophe de Thou, président, Christophe de Harlay et Barthélemy Faye, conseillers du roi Henri II, en sa cour du parlement.

« Ce manuscrit porte en son frontispice les armes de France, (trois fleurs de lis d'or sur champ d'azur), et les armes de la ville de Sens, *siège du bailliage et du présidial*.

« Ces dernières armes sont *d'azur, portant tour d'argent crénelée, et six fleurs de lis d'or, dont trois en chef, deux latérales et une en pointe*.

« Elles sont en outre entourées d'une guirlande de feuillages découpés. »

L'authenticité de ces armes, apposées sur les tables de la loi du pays Sénonais, a paru évidente à M. le rapporteur, elle est d'ailleurs confirmée, a-t-il dit encore, par le manuscrit de Taveau, par Piganiol de la Force, et par la constance de la gravure et de la sculpture à reproduire les mêmes signes.

« La couronne de comte, les guirlandes, les devises : *urbs antiqua Senonum, nulla expugnabilis arte*, dont l'écu héraldique est quelquefois accompagné, ne sont que des accessoires de circonstance ou de simples ornements de fantaisie. »

En résumé, conformément aux conclusions du rapport adopté par le comité des beaux arts, la Société a décidé que les armes de la ville de Sens, devaient être ainsi représentées :

Ecu simple,
Champ d'azur,
Portant tour d'argent crénelée,
Et six fleurs de lis d'or :

Trois,

Deux,

Une.

C'est-à-dire, trois en chef, deux latérales, et une en pointe.

Nos monuments plus modernes ont été aussi l'objet des études des membres de la Société.

On doit à M. Vignon une note descriptive sur l'église de Saint-Julien-du-Sault.

M. l'abbé Chauveau a entremêlé ces communications d'une exposition complète des principes qui servent de base à l'Archéologie. M. l'abbé Chauveau a passé rapidement en revue les monuments de l'Egypte, de Babylone, de Tyr, de la Judée, et avec plus de développement, ceux de la Grèce et de Rome, puis, remontant aux sources, il a clos ce travail, qui embrasse toute l'architecture de l'antiquité, par une analyse de l'ouvrage de Petit Radol, sur les monuments cyclopéens.

Des principes, la Société a eu plus d'une occasion de passer à l'application.

A l'extrémité du faubourg Notre-Dame, s'élève ' « l'église de Saint-Savinien-des-Champs, dont l'humble aspect ne présente au voyageur, qui jette les yeux de ce côté, que l'idée d'une simple église de village. C'est cependant l'édifice religieux le plus ancien peut-être du pays Sénonais.

« Une nef d'une construction fort simple, précédée d'un petit porche; après la nef, une tour carrée, portée sur arceaux, et supportant elle-même un clocher; et finalement un sanctuaire érigé sur une crypte à laquelle se rattache la tradition du martyr de saint Savinien et de ses compagnons: tel est ce monument.

« La nef était jadis flanquée de deux collatéraux, en grande partie ruinés, et dont on n'a conservé que ce qu'on est convenu d'appeler les chapelles latérales qui accompagnent la tour du clocher et les deux petites sacristies adjointes au sanctuaire.

« A en juger par la petitesse et la forme des jours, où se retrouve constamment le plein cintre romain, par la simplicité du chapiteau des deux grosses colonnes, qui supportent en grande partie le clocher, et surtout par le genre d'inscription qui se lit sur le tailloir d'un de ces chapiteaux, cette construction est bien antérieure à toutes celles que les 13^e et 14^e siècles ont vu s'élever en France. Toutefois ce que les chroniques religieuses rapportent de l'exhumation des corps des saints martyrs ne permet pas de la faire remonter au-delà du milieu du 9^e siècle.

« Les temps qui se sont écoulés depuis lors ont amené des ruines comme ils ont amené des changements dans le goût architectonique. De là des modifications et des additions qui ont

' Rapport de M. Jeulain.

motivé de la part de M. Petit de Julleville, membre correspondant, un projet de restauration de ce petit édifice. »

Mgr l'Archevêque de Sens ayant bien voulu soumettre la question à la Société archéologique, une commission composée de MM. Bidault, de Chauveau, Jeulain, l'abbé Chauveau et Vignon, a examiné, en visitant l'édifice, les propositions de M. Petit de Julleville. En les coordonnant avec ses propres observations, la Commission a présenté à la Société, qui, sur le rapport de M. Jeulain, a voté dans le sens de ses conclusions, un plan général de réparations, tendant à rétablir l'harmonie dans toutes les parties de l'église de St-Savinien, et à lui restituer son caractère primitif.

Mais la métropole elle-même est l'objet de la sollicitude du gouvernement, et l'occasion s'étant présentée de rapprocher de l'unité les parties assez dissemblables de notre antique cathédrale, Monseigneur a daigné encore consulter la Société sur deux questions d'une haute importance.

1° La tour septentrionale exigeant de grandes réparations, convient-il de la restaurer purement et simplement; vaut-il mieux substituer au clocher de plomb une construction en pierres, symétrique avec la tour méridionale?

2° Est-il opportun de supprimer les jubés qui séparent la nef du chœur?

1° Sur le rapport de M. Prou, un vote a été émis favorable au projet de surélever en pierres, jusqu'au niveau de l'autre tour, celle dite de Plomb.

2° La suppression des jubés a donné lieu à une longue discussion que M. Vignon, rapporteur de la commission chargée d'examiner la question, a résumée dans un travail inséré ci-après.

Tels sont les travaux intérieurs de la Société archéologique, maintenant achevés.

Extérieurement: pour répondre à l'invitation de se faire représenter au congrès scientifique de Reims, elle a délégué M. Bally, membre correspondant, qui a bien voulu accepter cette mission.

M. Bally a été nommé vice-président du congrès général et président de l'une des sections. Les témoignages de sympathie dont il a été personnellement l'objet, ceux qu'il a été chargé de transmettre à ses collègues, l'hommage à eux fait de la médaille

frappée par la municipalité de Reims, en l'honneur de M. l'abbé Godinot, contribueront infailliblement à perpétuer les rapports ainsi établis entre l'Académie des sciences de Reims et la Société Sénonnaise.

Des remerciements ont été votés tant à M. Bally qu'aux Autorités rémoises, mais ce ne sont pas les seuls que la Société archéologique ait à publier.

Ses premiers pas ont reçu les plus honorables encouragements. M. le ministre de l'Intérieur a mis à sa disposition une somme de 500 francs qu'elle applique aux fouilles de la Motte-du-Ciar.

Mgr l'Archevêque, M. le Sous-Préfet, n'ont négligé aucune circonstance qui pût favoriser le développement de ses études.

Enfin il n'est point de séances où de nouveaux candidats ne se présentent pour être admis dans son sein.

Son zèle ne fera pas faute à des marques d'estime aussi formelles, elle redoublera d'efforts, et son avenir ne démentira pas son passé.

NOTICES ET MÉMOIRES.

NOTICE SUR DEUX DOLMENS

QUI EXISTENT SUR LE TERRITOIRE DE TRANCAULT,
ARRONDISSEMENT DE NOGENT-SUR-SEINE, DÉPARTEMENT DE L'AUBE,
(Ferme de Montaphilan.)

PAR M. CHANOINE.

APRÈS un préambule dans lequel il se borne à reproduire les notions générales répandues dans les divers ouvrages archéologiques sur la forme et sur la destination présumées des Dolmens, M. Chanoine aborde ainsi l'examen des pierres de Trancault :

Il importe de rechercher si les pierres de Montaphilan possèdent à divers degrés les caractères des Dolmens ou autels druidiques, avant de pouvoir affirmer avec quelque apparence de certitude que ces monuments datent de l'époque celtique.

Mais avant de faire cette comparaison, il n'est peut-être pas sans intérêt de remarquer que les monuments celtiques en pierre ont, jusqu'à un certain point, un gisement géologique particulier; c'est-à-dire, qu'ils se trouvent dans des contrées dont les roches sont d'une nature déterminée. Des observations minutieuses et renouvelées ont en effet démontré que les Celtes ignoraient l'art d'exploiter les carrières et de tailler la pierre, et que pour élever des témoins durables de leur victoire, de leur passage ou de quelque événement mémorable, ils n'avaient d'autres moyens que d'entasser les uns sur les autres les plus grands des blocs de pierre qu'ils trouvaient épars à la surface du sol.

Toutes les contrées n'ont pas le privilège d'offrir des pierres isolées qui, tout en étant de grandes dimensions, soient capables de résister pendant des siècles à l'action destructive des éléments. Les seules qui soient en possession de ce privilège sont les terrains primitifs, volcaniques, crétacés et ceux où l'on ren-

contre ces blocs particuliers que les géologues ont appelés erratiques.

Les premiers de ces terrains, comme ceux de la Bretagne et du Morvan, sont souvent couverts de fragments énormes de granit, qui semblent être retombés confusément les uns sur les autres après une violente convulsion de la terre. Les seconds portent partout les traces des éruptions de leurs volcans. Vous savez que sur nos montagnes crayeuses on rencontre des blocs isolés de grès qu'on exploite pour le pavage ou les constructions. Enfin, les derniers sont couverts, quelquefois jusqu'aux sommets de leurs plus hautes montagnes, de débris anguleux de roches dont on ne retrouve les analogues que dans les chaînes élevées où les grands fleuves prennent leur source.

C'est dans ces contrées géologiques, ou tout au moins proche de ces contrées, que l'on doit rechercher les monuments celtiques en pierre.

Ceux de Montaphilan satisfont déjà complètement à cette condition. Placés sur la rive droite de l'Orvin, presque à mi-côte d'une montagne, ils sont formés de blocs de grès qui paraissent avoir été choisis parmi les plus grands que l'on ait pu trouver sur les flancs ou sur le sommet de cette montagne où ils sont en grand nombre.

Il y a peu d'années, on comptait trois monuments semblables; aujourd'hui, il n'y en a plus que deux : celui qu'on a détruit était plus haut sur la montagne que les autres. Le plus petit des deux qui restent est le plus rapproché de l'Orvin, à vingt pas environ au-dessous du second.

Ils ont donné leur nom à la contrée qui s'appelle les Pierres-Couverclées. Une des contrées contigües porte celui de la Hallebarde; aurait-on trouvé là jadis une de ces armes antiques? C'est ce que je n'ai pu vérifier.

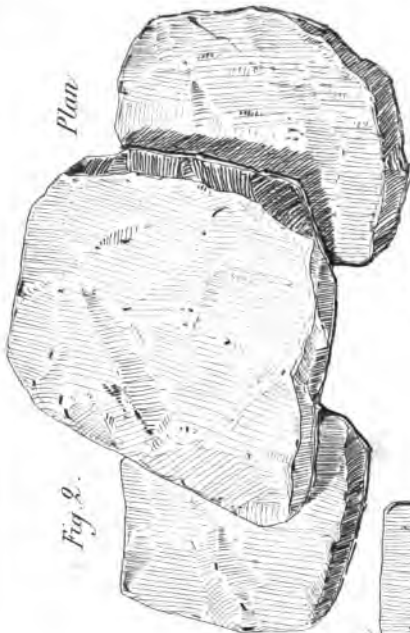
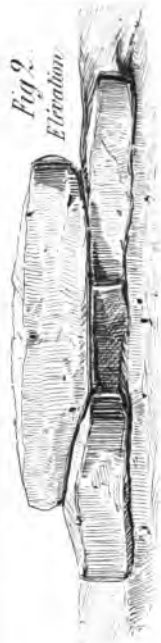
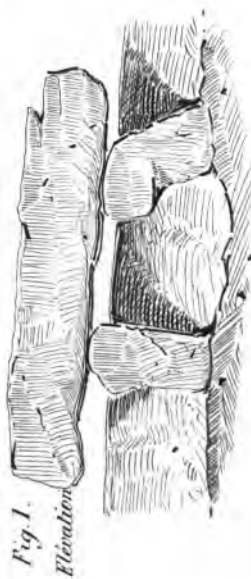
Ces monuments sont tous deux composés d'une table et de deux supports. Dans le plus grand, les supports sont placés de champ, et dans l'autre à plat. Ils sont orientés de telle sorte que leurs tables s'inclinent du nord au sud, et disposés de manière qu'ils sont fermés du côté de l'est par un talus de terrain naturel et que les ouvertures pour pénétrer sous les tables sont à l'ouest.

La table du plus remarquable de ces monuments (*Pl. 1, fig. 1*) est inclinée d'environ 0 m. 20 cent. par mètre; elle a 2 m. 70 de long sur 2 mètres 35 de largeur sur son milieu; aux deux extré-



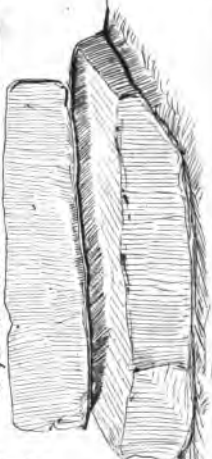
DOLMENS DE TRANCAULT

Plaque 1.



Echelle de 0,25 pour 1 mètre

Fig. 1.
Coupe transversale



V.P.

mités, cette largeur se réduit à 1 mètre 85 et 1 mètre 90; l'épaisseur est à peu près uniformément de 0 m. 50, cependant l'extrémité méridionale est moins forte que l'autre.

Le support du côté du nord a 0 m. 85 de hauteur entre le sol et la table, 0 m. 40 d'épaisseur, et 2 m. 60 de longueur; il a une inclinaison bien prononcée vers le sud. L'autre en a une inverse, et ne s'élève au-dessus du sol que de 0 m. 75, son épaisseur est à peu près 0 m. 60. Ces supports laissent entre eux un espace de 0 m. 80 de largeur et d'un mètre de hauteur entre la table et le sol. Le dessus de la table se trouve dès lors de 1 m. 50 plus élevé que le sol du côté de l'ouest.

La table du second de ces monuments (*fig. 2*) s'appuie au nord et au sud sur deux supports posés à plat, et à l'est sur le sol; l'ouverture, qui se trouve ainsi du côté de l'ouest, n'a guère que 0 m. 70 de large sur 0 m. 25 de hauteur. Cette table a 2 m. 20 de long dans le sens de son inclinaison et 1 m. 80 à 2 m. 10 de large. Son épaisseur en son milieu est de 0 m. 50, l'extrémité nord paraît avoir été un peu amincie pour mieux s'adapter au support. De l'autre côté elle est aussi moins forte, et contribue, comme pour le premier monument, avec la pente du sol et l'inégale hauteur des supports, à augmenter l'inclinaison de la table. Chaque support est une large pierre de plus de 1 m. 30 de diamètre, posée à plat sur le terrain naturel et faisant saillie tout au pourtour de la table; l'un s'élève au-dessus du sol de 0 m. 45, l'autre de 0 m. 20 seulement. Cette disposition particulière pourrait faire supposer que ce monument a plus d'analogie avec un demi Dolmen qu'avec un Dolmen; mais je pense le contraire, parce que j'ai remarqué que la table était si bien assise sur ses supports qu'on pourrait, sans en rompre l'équilibre, enlever la terre sur laquelle elle porte du côté de l'est.

Il est bon de remarquer encore qu'il existe une petite inclinaison de l'est à l'ouest, mais elle n'est pas à comparer à celle du nord au sud, et on ne peut guère l'attribuer qu'à la moindre épaisseur de la pierre.

Ces tables n'ont ni cavités ni rigoles particulières. On en voit bien quelques-unes à la surface, mais elles paraissent naturelles.

Il paraît qu'on a fait jadis des fouilles à l'entour d'un de ces Dolmens, mais on n'a pu rien me dire de précis sur le résultat de ces recherches.

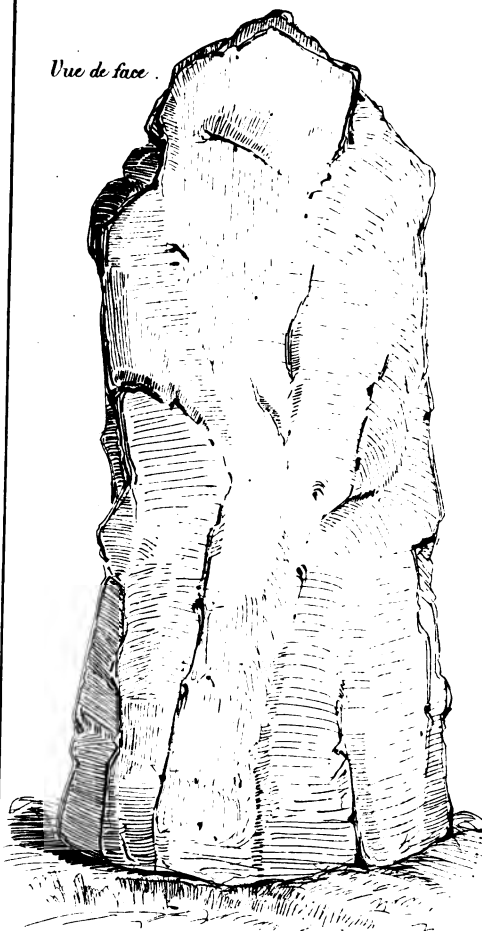
Quoi qu'il en soit, il existe tant d'autres traits de ressemblance

entre les Dolmens où autels druidiques et les monuments dont je viens de donner la description, que je me crois en droit de conclure qu'on peut les classer, sans crainte de se tromper, parmi les restes de l'époque celtique.

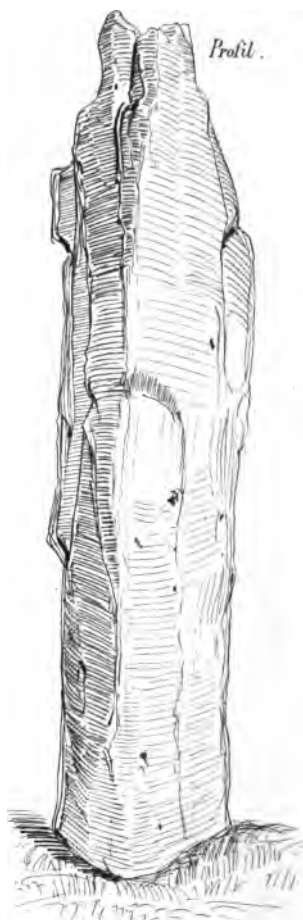


Pierre levée de Diant.

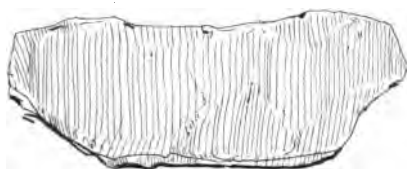
Vue de face.



Profil.



Plan.



1 2 Mètres.

V.P.

NOTICE SUR LE MENHIR DE DIANT

PAR M. VIGNON.

Si ce n'est pas abuser de votre attention, Messieurs, je demanderai la permission d'ajouter quelques mots à la notice intéressante de M. Chanoine.

D'autres monuments celtiques existent aux environs de Sens. On peut citer entr'autres *la Pierre levée* ou *Menhir* de Diant, commune du département de Seine-et-Marne, limitrophe du département de l'Yonne, près de Villethierry. (*Planche II.*)

Cette pierre levée est à mi-côte dans une vigne, à deux cents pas environ à droite du chemin de Villethierry à Diant, et à un kilomètre de Diant. Elle est méplate et présente à sa base un trapèze irrégulier dont les deux grandes faces sont à bien peu près parallèles. La plus grande largeur de cette base est de 80 centimètres et sa plus grande longueur de 2 mètres 35 centimètres, le contour total étant de 5 mètres 76 centimètres. Sa hauteur, hors terre, est d'au moins 4 mètres; on dit dans le pays qu'on a creusé à 2 mètres à son pied, sans en trouver l'extrémité inférieure.

Cette pierre, comme toutes celles du même genre, est sans formes régulières et n'accuse aucune taille; mais elle a été plantée là telle qu'on l'a trouvée parmi les roches de la contrée; ou tout au plus aurait-elle été fendue dans un bloc plus gros afin de lui donner dans son ensemble une forme allongée et méplate.

La partie supérieure présente quelques redans et est crevassée et rongée, sans doute par les intempéries des saisons; il en résulte des protubérances et des saillies auxquelles l'imagination peut difficilement attribuer quelque intention de formes déterminées. Toutefois l'on prétend, dans le pays, y voir une sainte Vierge tenant un enfant Jésus dans ses bras. Peut-être, à l'origine du christianisme, lui aurait-on attribué cette apparence pour détourner de l'idolâtrie la superstition du peuple.

Ses faces, planes et larges, sont orientées de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est.

Quant à la nature de la pierre, c'est un grès pareil à celui des roches que l'on trouve disséminées dans toute la contrée entre Pont-sur-Yonne, Nemours et Fontainebleau.

Des vestiges, d'une autre nature, de la vie et des mœurs des anciens Gaulois, sont des silex taillés grossièrement en tranchant, qui ont été sans doute des haches ou casse-têtes, et qu'on trouve quelquefois dans les champs; j'en ai eu plusieurs, ramassés aux environs de Vaudeurs.

Juillet, 1844.

ÉTUDES

SUR LES MONUMENTS CELTIQUES.

PAR M. PROU.

Peut-être ceux qui, comme moi, commencent leurs études archéologiques, devraient-ils se borner ici au rôle passif d'auditeurs.

Il serait à désirer en effet que nos séances fussent remplies par la lecture de ces ouvrages nourris d'une doctrine forte et sûre qui, par des découvertes intéressantes et des observations neuves, ajoutent à la science et la mettent en progrès.

Mais de telles œuvres pourront ne pas se présenter toujours en nombre suffisant pour occuper toutes les heures de nos réunions, et, s'il arrive que quelques-uns de vos instants restent libres, j'ai pensé que vous pourriez les accorder à des travaux qui, sans mériter la même confiance ni offrir le même intérêt, ne me paraissent pas sans quelque utilité.

Nous qui sommes à peu près étrangers à l'archéologie, nous ne pourrions en acquérir la connaissance qu'à la condition de nous livrer, en dehors des séances, à l'étude de ses principes élémentaires.

Chacun de nous concentrant, pour un temps, son attention sur une matière déterminée, devra rechercher aux meilleures sources toutes les observations faites sur ce sujet, enregistrer les faits certains, recueillir les opinions, noter jusqu'aux hypothèses et aux conjectures élevées par des hommes de quelque autorité. Il y pourra joindre, avec toute la réserve qui convient à ceux qui ont de justes motifs de douter d'eux-mêmes, les applications que les circonstances particulières lui auront permis de faire des principes généraux. Sans doute ces études présenteront souvent des lacunes, des erreurs, de fausses appréciations, mais si elles vous étaient soumises, la discussion qui pourrait s'ouvrir dans

l'assemblée, remédierait en partie à ces imperfections, et la lecture qui vous en serait donnée, servirait au moins à appeler l'attention de tous sur un ordre de faits et d'idées plus ou moins étranger à plusieurs d'entre nous.

Le bureau, dans le sein duquel j'ai exprimé cette opinion, a pensé que vous la partageriez, et c'est encouragé par son assentiment, que je vais essayer de mettre sous vos yeux les notions que j'ai pu recueillir dans différents auteurs, sur les monuments celtiques dont MM. Chanoine et Vignon vous ont déjà fait connaître deux espèces particulières.

Avant d'entrer dans l'examen de ces différents monuments, je rechercherai quel est le peuple qui les a élevés et à quelle époque ils correspondent.

L'origine des Celtes se perd dans la nuit des temps, et plus les faits certains manquent sur les commencements de ce peuple, plus les écrivains qui en ont parlé, ont donné hardiment leurs conjectures pour la réalité.

Ammien Marcellin ¹ rapporte, d'après le Grec Timagènes, différentes traditions suivant lesquelles les uns assurent que ces peuples sont aborigènes de la Gaule, et ont été nommés Celtes du nom d'un de leurs rois, et Gaulois, ou en grec Galates, du nom de sa mère ².

D'autres les font descendre de quelques Troyens réfugiés, après la prise d'Ilion, dans les Gaules, alors inhabitées.

Quelques-uns veulent que ce soient des Doriens amenés par Hercule sur les bords de l'Océan;

¹ Mort à Rome en 390.

² « 1^o Appien, appuyé du secours des traditions populaires, tire la racine de ce mot *Celtes* d'un certain Celtus, fils du cyclope Polyphème, qui, secondé de ses frères Illyrus et Gala, sortit de la Sicile et se rendit maître de tous les pays connus sous la dénomination de la Celtique. Il est bon d'observer que, quand les Grecs ne trouvaient pas la racine du nom d'un peuple dans leur langue, leur imagination féconde en faisait un roi ou un héros, dont ils faisaient descendre toute la nation. » (*Encyclopédie*, v^o CELTES.)

2^o Dictionnaire de Moréri, v^o CELTES.

3^o *Dictionarium* Calepini, v^o CELTÆ.

4^o Suivant Gêbelin, Celte veut dire habitant d'un pays septentrional. (Géographie de Maltebrun).

5^o Suivant d'autres Celte veut dire habitant des forêts, du mot Gaélique Ceilt. (Armstrong's Gaél. Dictionn.)

Où encore que ce héros, venu en Espagne et dans les Gaules pour châtier deux tyrans, ait laissé, dans ces pays, des fils qui y ont établi leur domination et leur ont donné leurs noms.

Ce serait là, suivant Ammien, la tradition la plus accréditée parmi les Gaulois, et on la lisait gravée sur leurs monuments ¹, circonstance sur laquelle je ramènerai votre attention.

Toutefois les Druides enseignaient, dit-il, que les Celtes sont en partie aborigènes, en partie originaires des îles voisines, ou des contrées transrhénanes d'où ils auraient été chassés par la fréquence des guerres ou par les invasions de la mer.

Cette version, entièrement dégagée de merveilleux, se concilierait parfaitement avec l'opinion émise par Strabon, que les Gaulois sont parents des Germains, à qui les Romains auraient donné ce nom du mot latin *Germanus*, frère, pour marquer leur consanguinité avec les Gaulois². Or, les Germains sont généralement reconnus pour un peuple d'origine asiatique, et ainsi les Celtes seraient venus directement de l'Orient, où l'Écriture sacrée place le berceau du genre humain.

Cette origine asiatique des Celtes compte beaucoup de partisans³; réduite à des termes généraux, elle peut en effet s'appuyer sur des présomptions assez graves pour contrebalancer l'opinion qui fait les Celtes aborigènes des Gaules.

Mais une conclusion aussi modérée ne pouvait être acceptée par ces esprits impatientes du doute qui préfèrent toujours l'illusion à l'incertitude.

C'est pourquoi beaucoup d'écrivains, pour ne point laisser de lacune dans les annales du monde, se sont efforcés de faire remonter les Celtes jusqu'à Gomer, fils de Japhet, par qui le nord et l'ouest de l'Europe auraient été peuplés⁴.

Ils font ainsi de tous les habitants de cette vaste contrée, une

¹ Quod etiam nos legimus in monumentis eorum incisam. (Amm. *loco citato*.)

A cette tradition se rattache la dénomination de *campi herculei* donnée à des champs couverts de pierres que l'on trouve en Provence. « Campi lapidei, « Herculis præliorum memoria. » (Plin. 2, Hist. mundi p. 37.)

² Strabon, liv. 7, page 200.

³ Batissier, *Elém. d'Archéol. Nat.* — Anquetil, *Hist. de France*, tom. 1, p. 7. — Atlas hist. de Lesage, 8^e tabl. — Masselin, Dictionnaire géog., v^o CELTES.

⁴ Jacques le Brigant, mort en 1804; il avait fait graver sur son cachet cette devise : « Negatà celticà negatur orbis. » (*Dictionnaire de la Conversation*, v^o LEBRIGANT.) Anquetil, *loc. cit.* — Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, etc., t. 1, p. 247. — Les auteurs cités dans l'hist. litt. de la France, t. 1.

seule et même nation n'ayant qu'une seule langue modifiée en quatre dialectes, le Germanique, le Kymrique, le Vasque et le Gallique qui se parle encore aujourd'hui dans la Basse-Bretagne.

Bullet, dans son dictionnaire celtique, a prétendu avoir reconstitué cette langue, et son œuvre, accueillie avec faveur au 18^e siècle, conserve encore des défenseurs. Il faut avouer que, si cette unité d'idiôme était bien démontrée, on y puiserait un argument invincible en faveur de l'unité des peuples qui l'auraient parlé ;

Mais la critique a porté de nos jours à ce système des coups sous lesquels il doit, je pense, succomber.

Au jugement de Charles Nodier¹ cette opinion appartient tout entière au domaine de l'hypothèse, et elle n'en sortira jamais.

Le général de Vaudoncourt va plus loin ; en comparant les caractères grammaticaux des prétendus dialectes celtiques, il se flatte d'avoir démontré que chacun d'eux, basé sur un système de formation qui lui est propre, constitue une véritable langue mère, et il conclut en disant que Bullet a inventé lui-même l'idiôme qu'il a appelé celtique².

Enfin, MM. Noël et Carpentier³ considèrent comme refutés par Schœpflin, dans son ouvrage intitulé *Vindicia Celtica*, l'opinion qui fait du nom de Celtes un nom commun à plusieurs peuples de l'Europe.

Pour moi, convaincu que l'histoire et la philologie n'ont pu encore répandre sur ces temps reculés qu'une lumière douteuse, après vous avoir exposé ces conjectures des savants pour ce qu'elles peuvent valoir, je vais chercher avec vous quels pays ont habité les Celtes dans les siècles que nous pouvons mieux connaître.

Trois historiens surtout me paraissent fournir à ce sujet des renseignements dignes de confiance : J. César, Strabon et Ammien Marcellin.

Du rapprochement de leurs écrits il résulte :

1^o Que le peuple qui, dans sa propre langue, est nommé Celte,

¹ *Dictionnaire de la Conversation*, v^o FRANCE, p. 196.

² *Dictionnaire de la Conversation*, v^o CELTES.

³ *Nouveau Dictionnaire des Origines*.

est le même qui est ordinairement appelé Gaulois par les Romains, et Galate par les Grecs ¹.

2° Que le nom de Gaulois a été employé dans deux sens différents ;

Dans un sens étroit, pour désigner le peuple dont le pays est borné au nord par la Marne, la Seine et l'Océan ; au midi par la Garonne et la Province Romaine.

Dans un sens large pour désigner toute la contrée limitée au levant par le Var, les Alpes et le Rhin ; au nord et au couchant par l'Océan, au midi par les Pyrénées et la mer Méditerranée ².

3° Que les noms de Gaulois et de Celtes ont même été étendus par les Grecs à toute l'Europe occidentale ³.

A la quelle donc de ces trois applications devra-t-on s'arrêter ?

La dernière viendrait en aide à ceux qui prétendent que le peuple Celte a occupé toute l'Europe.

Mais Strabon, qui nous atteste l'extension donnée par les anciens Grecs à cette dénomination, nous explique en même temps que c'est uniquement par ignorance des lieux et des peuples dont ils parlaient, qu'ils ont ainsi compris sous un même nom plusieurs nations différentes.

Il n'y a donc à conclure de cette appellation rien, pas même

¹ 1° « Qui ipsorum linguâ Celtæ, nostrâ Galli appellantur. » (Cæsar, *de Bello Gallico*.) 2° « Aborigenes primos in his regionibus quidam visos esse fir-
« marunt Celtas, nomine regis amabilis, et matris ejus vocabulo Galatas dictos,
« ita enim Gallos sermo Græcus appellat. (Amm., p. 574).

² « Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolant Belgæ, aliam
« Aquitani, tertiam qui ipsorum linguâ Celtæ, nostrâ Galli appellantur. Hii
« omnes linguâ, institutis, legibus inter se differunt. Gallos ab Aquitanis Ga-
« rumna flumen, à Belgis Matrona et Sequana dividit. »

Si César indique l'Aquitaine seule au midi de la Celtique, c'est que le surplus de la Gaule méridionale était depuis longtemps réuni à l'Empire, sous le nom de Province Romaine.

Strabon, qui parle évidemment d'un temps antérieur, dit que *les Celtes habitaient la plage baignée par la mer de Marseille et de Narbonne*, (liv. 4) et il ajoute (liv. 4) : *les peuples qui habitent la Narbonnaise s'appelaient autrefois Celtes, d'où je pense les Grecs ont appelé Celtes tous les Gaulois*.

³ Strabon dit, d'après Ephore, que les anciens Grecs partageaient la terre en quatre parties habitées, celle qui est au levant par les Indiens, celle qui est au midi par les Ethiopiens, celle qui est au nord par les Scythes, et celle qui est au couchant par les Gaulois (*).

(*) Ephore de Cyme, élève d'Isocrate, écrivait 400 ans avant Jésus-Christ.

la communauté d'origine des peuples Européens, et il faut tout simplement l'écarter comme le résultat d'une erreur.

Quant aux deux autres significations du mot Celtes, elles répondent à deux états différents du même peuple, à deux époques successives.

Lors de la conquête de César, les Celtes n'occupaient que le pays renfermé entre la Marne, la Seine, l'Océan, la Garonne et la Province Romaine; César emploie donc le nom de celtique dans un sens d'une complète exactitude actuelle, en l'appliquant spécialement à ce pays.

Et si, au même endroit, il embrasse sous le nom générique de Gaule, « *Gallia omnis* », la Belgique, et l'Aquitaine avec la Celtique, c'est que, dans un temps antérieur, les Celtes, depuis refoulés vers le centre, avaient seuls occupé toute cette contrée.

César nous en donne lui-même la preuve pour la Belgique, en disant que « les Belges issus des Germains sont venus se fixer sur la rive gauche du Rhin, après en avoir chassé les Gaulois, qui habitaient ces lieux¹. »

A l'égard de l'Aquitaine, Strabon nous dit que ces peuples ressemblaient plus aux Espagnols qu'aux Gaulois; d'où l'on peut conclure que sa population était plus ibérienne que celtique; mais ce qui permet aussi de croire, qu'habitée d'abord par les Celtes, elle a vu plus tard des populations ibériennes se mêler à ses primitifs habitants².

Quand à la province Romaine, que César ne considère plus comme partie intégrante des Gaules, Strabon la comprend expressément dans la celtique et pense même que les Grecs ne

¹ « Plerosque Belgas esse ortos à Germanis, Rhenumque antiquitus transductos, propter loci fertilitatem ibi consedissee, Gallosque, qui ea loca incolerent, expulsi. » (De bello Gal.)

Les Belges avaient probablement une même origine que les Cimbres et les Teutons, car le fond de leur langage, à en juger par ce qui en reste aujourd'hui, était le Tudesque, Teusch ou Allemand. (Géographie de Maltebrun).

² Suivant M. Augustin Favre (*Hist. de Provence*, tom. 4, p. 6) vers le 16^e siècle avant notre ère, des bandes de Gaulois envahirent une partie de la péninsule espagnole, et les nations ibériennes, refoulées vers la côte de l'est, forcèrent les passages orientaux des montagnes; la tribu des Sicanes ne fit que traverser la Gaule, se jeta sur l'Italie et alla se fixer en Sicile. Seraient ensuite venus les Ligures qui se seraient fixés dans le pays qui s'étend des Pyrénées à l'embouchure de l'Arno. — D'autres Ibères pourraient, dans les mêmes circonstances, avoir pénétré et s'être fixés dans l'Aquitaine.

connaissaient pas d'autres Celtes que les habitants de la Narbonnaise¹.

Ainsi, en résumé, au temps de César les Celtes n'occupaient plus que le centre de notre France actuelle, les Belges s'étaient emparés de la région située au nord de la Marne et de la Seine ; les Ibères prédominaient dans l'Aquitaine ; les Romains étaient maîtres de ce qu'ils ont appelé plus tard la Narbonnaise.

Mais, dans un temps plus reculé, les Celtes ont habité seuls toute la contrée bornée par le Var, les Alpes, le Rhin, l'Océan, les Pyrénées et la mer Méditerranée.

C'est donc dans tout ce pays que doivent se rencontrer les monuments celtiques, et on peut naturellement supposer qu'ils se montreront plus nombreux et d'un caractère plus pur dans les parties où s'est maintenu sans mélange le peuple Celte, que dans celles où des peuples de mœurs et de cultes différents l'ont remplacé dès longtemps, ou se sont confondus avec lui.

D'une autre part, les Gaulois ayant envoyé au dehors de nombreuses colonies, on devra trouver aussi des monuments celtiques dans tous les lieux où ils ont laissé des établissements durables, comme l'Espagne, l'Italie, les Iles Britanniques, la Bohême, et en Asie la Gallo-Grèce.

Quant à la détermination du temps où ont été élevés les monuments qui vont nous occuper, la forme grossière de ces constructions autorise à penser que le type en a été adopté dès l'enfance même du peuple Celte, alors qu'il n'avait encore ni notions d'art, ni moyens d'exécution.

Leur nombre immense prouve qu'ils ont dû être érigés dans une longue suite de siècles, et probablement jusqu'aux jours où la nationalité celtique s'est effacée par la fusion des Gaulois avec leurs vainqueurs les Romains et les Francs.

Toutefois, à l'égard de ceux qui avaient une destination religieuse, on peut regarder comme probable qu'il n'en a plus été élevé à partir de l'édit de Claude qui abolit entièrement le culte druidique jusqu'alors interdit seulement aux citoyens Romains².

¹ Voir la note 2 de la page 23.

² MM. Lenoir et Vaudoyer (*Magasin pitt.*, 1839, p. 4) attribuent cet édit à Tibère.

Suétone, cap. 25, p. 96, édit. de Bâle, dit : « Druidarum religionem apud

Ces circonstances générales de lieu et de temps indiquées, nous allons entrer dans l'examen des différents genres de monuments celtiques, qui sont les Menhirs, les Dolmens, les Demi-Dolmens, les Lichavens, les Alignements, les Crom-lechs, les Allées couvertes, les Pierres branlantes et certains Tumulus.

§ 1^{er} — MENHIRS.

Le plus simple de tous les monuments celtiques est le *Menhir*, *Peulvan*¹, Haute-Borne ou Pierre droite.

C'est un monolithe se rapprochant ordinairement de la forme d'un cône ou d'un prisme quadrangulaire.

Sa hauteur varie d'un mètre à seize mètres².

Le plus souvent il est enfoncé en terre d'une quantité égale à la moitié de sa hauteur au-dessus du sol³.

Quelquefois il est simplement posé sur sa base ou repose sur son sommet comme sur un pivot⁴.

La plupart de ces pierres sont brutes, circonstance fort remarquable, dont les archéologues ont rendu diversement raison.

Les uns ont supposé, ainsi que l'a fait M. Chanoine en vous parlant des dolmens, que les Celtes, ignorant l'art d'exploiter les

« Gallos, diræ immanitatis, et tantum romanis civibus interdictum penitus abolevit (Claudius).

Voir également Crévier, Hist. des Emp., tome 3, p. 506.

Crévier dit que Claude proscrivit l'usage des sacrifices humains, *mais ne put l'abolir*.

On conçoit, du reste, que cet exercice du culte ait pu se continuer clandestinement, en contravention aux édits de l'Empereur, sans qu'on ait élevé pour cela de nouveaux monuments.

¹ Ainsi nommé des mots celtiques *men*, pierre, *hir*, longue. *Peul*, pilier, *van*, qui veut dire aussi pierre.

On le nomme encore en France *Pierre debout*, *Pierre fêche*, *Pierre fêchade*, *Pierre fêchée*, *Pierre fte*, *Pierre fonte*, *Pierre latte*, *Pierre lact*, *Chaire au diable* (Batissier, Élémt. d'arch. nat.), *Quenouille* (Beaulieu, archéol. de la Lorraine, tome 2, pag. 188).

² Conférez Batissier, Musée des familles tome 4, p. 313; *Magasin pitt.*, 1839, p. 4.

³ Beaulieu, *Archéol. de la Lorraine*, t. 2, p. 188.

La pierre droite de Diant, citée ci-après, offre ce caractère, à ce que m'a assuré M. l'abbé Bérault, qui l'a fait déchausser d'un côté.

⁴ Batissier, ouvrage cité.

carrières et de tailler la pierre, avaient été forcément réduits à employer les blocs tels qu'ils les trouvaient.

Or nous avons déjà vu, dans Ammien Marcellin, que la légende d'Hercule était gravée sur certains monuments celtiques ; Batisier rapporte qu'Olaüs Magnus a vu en Suède des Menhirs qui portaient sur leurs faces des inscriptions en caractères russiques¹, et il cite en France la pierre écrite de Saulieu, dont un des côtés présente des figures grossièrement dessinées, et le peulvan de Trédion en Basse-Bretagne qui se termine par une tête à peine dégrossie.

Nous verrons encore, en parlant des Dolmens et des Allées-couvertes, des exemples de pierres celtiques, taillées de main d'homme.

On ne peut donc admettre comme vrai, d'une manière générale et absolue, que les Celtes n'ont pas su tailler la pierre.

Aussi M. Beaulieu a-t-il cherché une autre explication de ce fréquent emploi des pierres brutes, et il a cru la trouver dans une pensée religieuse².

Suivant lui ce serait par respect pour la divinité que les Celtes n'auraient pas osé altérer les formes abruptes des pierres adoptées par eux comme simulacres des dieux.

J'avoue que si la première de ces deux explications ne me paraît acceptable que sous la distinction que je vais indiquer, la dernière me semble tout-à-fait inadmissible.

Dès que j'ai eu rassemblé les descriptions que les archéologues nous ont données des monuments celtiques, la pensée m'est venue d'expliquer, par la différence des temps auxquels ils appartiennent, les différences qu'ils présentent quant à leur état plus ou moins brut.

Il m'a paru rationnel d'admettre que dans les temps tout-à-fait primitifs, les Celtes, dénués des connaissances de l'art comme des moyens d'exécution, n'aient pu, pour rappeler l'idée de leurs dieux, qu'ériger des pierres brutes, remarquables seulement par leurs dimensions ;

¹ Si les monuments observés par Olaüs Magnus sont véritablement celtiques, ils offriraient un argument en faveur de l'opinion qui fait venir les Celtes du Nord, car je ne pense pas qu'aucune colonie Gauloise ait été établie en Suède. Ne serait-ce pas plutôt une classe particulière de monuments? V. *Dictionn. de la Conversation*, v^o RUINES.

² *Archéol. de la Lorraine*, tome 1, p. 167.

Puis qu'ensuite, lorsque la vie sociale a eu développé chez eux cette tendance à l'imitation qui, partout, a enfanté les arts, lorsqu'en même temps elle leur aura procuré les instruments qui leur manquaient d'abord, ils aient orné, dans la mesure de leurs moyens, leurs monuments divers, et donné à leurs idoles quelque chose de cette figure humaine sous laquelle l'homme a, presque partout, matérialisé l'idée de Dieu.

J'ai retrouvé plus tard, dans l'ouvrage de M. Beaulieu, cette division des monuments celtiques par époques¹. Seulement cet archéologue, comme si la succession des temps et le progrès qu'elle suppose dans l'art, n'expliquaient pas suffisamment un simple perfectionnement dans la forme des monuments, fait encore intervenir, pour rendre compte de ce changement, une modification de l'idée religieuse que rien ne justifie et dont une saine critique doit rejeter la supposition.

On voit par ce qui précède que les Menhirs ont été considérés comme des images de la divinité²; mais il s'en faut que tous ceux qui s'en sont occupés se soient accordés à leur reconnaître ce caractère.

Suivant l'Encyclopédie (v° Celtes) tous les lieux où des simu-

¹ Je nomme *primitifs*, dit-il, ceux de ces monuments, simulacres ou symboles de la divinité, dont l'homme, par respect, n'a pas osé altérer les formes abruptes et que nous retrouvons encore intacts. »

« Les monuments celtiques *secondaires*, seront ceux qu'on a creusés en bassins, percés, ornés de reliefs ou d'inscriptions; ils appartiennent évidemment à un autre ordre d'idées religieuses que les premiers. »

« Enfin on peut nommer *tertiaires* ou de transition, ceux qui présentent à leur partie supérieure une ébauche grossière de figure humaine. »

(Archéol. de la Lorraine. t. 1, p. 167.)

Cette division en trois époques, calquée sur la division des styles architectoniques de M. de Caumont, qui en avait lui-même emprunté l'idée à la géologie, a peut-être la prétention d'être trop précise, et d'ailleurs les monuments creusés, percés ou gravés n'ayant évidemment pas la même destination que ceux qui se terminent en figure humaine, cette différence dans leurs caractères n'autorise pas à les rapporter à des temps différents.

Je crois donc qu'il suffit d'établir deux classes au lieu de trois.

² Ce n'est pas seulement chez les Celtes que des cônes bruts de pierre ont été adorés comme images des Dieux; à Emèse en Phénicie il y avait encore, vers l'an 220 de notre ère, un temple du soleil, où, dit Crévier, le simulacre du Dieu était comme celui de Vénus à Paphos, une pierre de figure conique, de couleur noire, que l'on prétendait être tombée du ciel, et que la superstition révérait comme une image du soleil, *qui n'était pas faite de main d'homme*. Hist. des Emp. t. 7, p. 262.

lacs de la divinité avaient été placés, étaient réputés sacrés, et, pour empêcher qu'ils ne fussent profanés, on les aurait couverts de ces pierres énormes dont on retrouve des restes dans quelques endroits de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne¹.

Plusieurs savants, se fondant sur ce qu'on a trouvé au pied de quelques pierres droites des ossements humains avec des objets que l'on déposait ordinairement dans les tombeaux, veulent que ce soient des monuments funéraires². « Dulaure, dit Batissier, prétend que ce sont des pierres limitantes érigées en l'honneur du Dieu Mark, le Terminus des Latins; » il dit les avoir trouvées indiquées dans les Chartes des XI^e et XII^e siècles, sous les noms de *Petra erecta*, *Saxum erectum*, *Terminus antiquus*.

« Un fait certain, ajoute Batissier, c'est que le Peulvan, appelé Haute-Borne, dans le département de la Haute-Marne, porte une inscription latine indiquant les anciennes limites des *Leuci*, habitants du Barrois. »

A propos de ce monument, MM. Lenoir et Vaudoyer font observer judicieusement qu'il est possible que ce ne soit qu'après avoir été dépouillées de leurs caractères religieux, que des pierres semblables auraient reçu la destination nouvelle de marquer les frontières des Etats.

J'ajouterai que l'inscription dont s'agit, étant en latin, semble naturellement dater d'un temps postérieur à la conquête des Gaules par César et ne remonterait pas à l'époque celtique pure. Il faudrait donc, ou supposer qu'elle a été gravée après coup sur un monument ancien dont la destination aurait été changée, ou admettre que le monument lui-même appartient à une époque de transition et peut avoir emprunté la forme, sans avoir la destination des monuments vraiment celtiques.

¹ Je ne puis rappeler cette opinion qui, dans sa formule générale, comprend toutes les pierres celtiques, sans faire remarquer qu'elle ne peut recevoir aucune application aux Menhirs. Les pierres qui auraient été destinées à prévenir la profanation d'un terrain consacré auraient dû être respectueusement posées sur le sol à préserver.

Les Menhirs, au contraire, pénètrent profondément dans la terre, et, pour les y planter, il aurait fallu commencer par opérer une fouille qui, à elle seule, constituerait une profanation plus complète que toutes celles qu'on aurait voulu prévenir.

² Champollion-Figeac, *Dictionnaire de la Conversation*, v^o AUTEL.

Enfin on a voulu voir dans ces pierres des trophées marquant la place d'une victoire.

Telle serait la pierre de Diant, que M. Vignon vous a signalée comme un Menhir. (*Planche II.*)

Cette pierre, dont il vous a donné une description exacte, est connue dans la contrée sous le nom de la *Pierre-aux-Couteaux*; elle est plantée au milieu d'un coteau, entre le hameau de la Haie-au-Roi, et la commune de Diant, à 5 kilomètres de Villethierry, 1 myriamètre et demi de Dormelles.

A l'ouest de ce coteau se trouve un climat dénommé, dans les anciens titres de la terre de Diant, le *Champ-de-la-Bataille*.

A l'extrémité de ce climat, vers l'ouest, est le hameau de Cornois, dont le nom paraît formé des mots celtiques *Cor*, champ, et *Nois*, querelle, bataille¹.

A moitié chemin de Diant et de Dormelles, sur le territoire de Ferrotte, est une pierre semblable à la première et nommée dans le pays la *Pierre-de-Cornois*.

Enfin, au pied du coteau sur lequel s'élève la *Pierre-aux-Couteaux*, on a trouvé, en quantité considérable et à une profondeur de 40 à 50 centimètres, des ossements que M. Bérault, curé de Diant, m'a assuré avoir appartenu tous à des hommes jeunes et de haute stature. J'en ai moi-même recueilli quelques-uns à fleur de terre, et je suis convaincu que si des fouilles étaient faites en cet endroit, où la terre recouverte de gazon n'a pas été remuée depuis longtemps, on y ferait d'importantes découvertes.

Quoi qu'il en soit, on sait qu'une bataille a été livrée, vers l'an 600, près de Dormelles, à Clotaire II, roi de Soissons, par Théodebert II, roi d'Austrasie et Thierry II, roi de Bourgogne.

En rapprochant du fait certain de cette bataille les circonstances de localité que je viens de rappeler; le nom de la *Haie-au-Roi*; celui de *Villethierry*, emprunté à l'un des rois coalisés; les noms de *Champ-de-la-Bataille*; *Cornois*, *Pierre-de-Cornois*; enfin la découverte d'ossements humains non loin delà; on peut penser,

¹ V. le récit de cette bataille dans Aimoin, *Hist. Franc.* lib. 3, c. 88, conferez p. 87 et 89, pour la date.

Voir encore Frédegair, chr. c. 20 et la traduction de M. Guizot, *coll. des mém.* t. 2, p. 172; Anquetil — Mezeray — Vély — le présid. Hénault.

C'est à l'époque de cette bataille que se rapporte l'effet prodigieux produit par les cloches de Saint-Etienne de Sens, qui auraient mis en fuite l'armée de Clotaire II. V. Batissier, *Archéol. nat.*, p. 472.

avec M. l'abbé Bérault, que ces deux pierres ont été érigées en mémoire de cette bataille et se rattachent ainsi à l'une des époques les plus intéressantes de notre histoire.

Toutefois remarquons bien qu'ici nous ne sommes plus dans la période celtique ; dans la population, l'élément Gaulois s'est succesivement mêlé avec les éléments Romain et Franc qui le dominant ; le culte des Druides n'existe plus ; on n'érige plus de monuments ayant une valeur religieuse dans le sens de leurs dogmes ; mais le type matériel de ces monuments est resté et on a dû naturellement l'appliquer à des usages civils. Il est possible qu'un grand nombre de pierres droites se trouvent dans le même cas, et ne soient pas de véritables Menhirs ; c'est par les circonstances extérieures, dont il faut toujours tenir compte, qu'on en pourra juger.

§ II. — DOLMENS ¹.

.

§ IX. — TUMULI.

Les archéologues ont nommé *tumulus*, d'un mot latin signifiant proprement tertre, et, par extension, tombeau, une éminence factice que les Gaulois, comme plusieurs autres peuples, élevaient souvent sur les sépultures.

Il en existe de deux espèces : les uns formés uniquement de terre, les autres revêtus extérieurement de pierres.

Nous appelons ces derniers Gals-Gals ; les Anglais désignent par le nom générique de Barrows les différentes espèces de tumuli.

Dans les uns comme dans les autres, tantôt la base est circulaire, tantôt elle présente une ellipse dont le grand diamètre est dirigé de l'est à l'ouest.

¹ Dans les §§ 2 à 8 inclusivement, qui traitent des Dolmens, des demi Dolmens, des Lichavens, des Alignements, des Cromlechs, des Allées couvertes et des Pierres branlantes, l'auteur n'ayant eu d'autre objet que de rassembler, en les coordonnant, les documents épars dans les écrits des archéologues, a pensé qu'il ne convenait pas de publier ici une œuvre dans laquelle il n'y a de propre à lui que la forme qu'il lui a donnée.

On pense que cette forme elliptique a été adoptée pour les sépultures où ont été inhumés un grand nombre d'individus, comme après une bataille.

Les dimensions de ces collines, dit M. A. de Laborde, étaient en raison directe de l'importance des hommes ou des événements dont on voulait perpétuer le souvenir. On en a vu qui s'élevaient à plus de trente mètres.

Par les fouilles faites sous quelques-uns, on a reconnu que pour les établir, après avoir nivelé le sol, on l'a recouvert de dalles juxtaposées et sur lesquelles le corps repose dans un amas de cailloux. D'autrefois les squelettes ou les cendres des morts, renfermées dans des urnes funéraires, sont placés dans des chambres sépulcrales construites sur le plan des dolmens. Un tumulus recouvre ou une seule de ces chambres, dans laquelle un ou plusieurs corps sont assis, couchés ou même debout, la tête resserée entre deux pierres, ou bien plusieurs chambres communiquant entre elles par des corridors.

On trouve souvent dans ces tumuli des torques, et tous les autres objets que renferment les sépultures de toute espèce.

M. Mérimée a fait connaître un Gal-Gal situé dans une île du Morbihan, et dont la chambre sépulcrale est formée par une sorte de dolmen dont les parois sont couvertes de figures étranges en creux et en relief.

Le plus souvent les tumuli sont placés sur des points dont l'élévation permet à l'œil de les découvrir de loin.

On a remarqué, près de quelques-uns, une pierre levée. Est-elle, comme le suppose Batissier, un accessoire du monument funéraire, ou bien le tumulus a-t-il été placé là sous la protection d'une divinité dont le Menhir serait l'image?

Nous avons dit que les Gaulois ne sont pas les seuls qui aient élevé des tumuli.

En lisant, dans Homère, la description du tombeau d'Hector, on sera frappé de l'identité que présente la forme de ce monument et sa disposition intérieure avec la forme et la disposition du tumulus gaulois. Le tombeau du Troyen Polydore (Enéide, liv. 3.) n'est aussi bien évidemment qu'une simple éminence, si semblable à un tertre naturel, qu'Enée n'avait pas soupçonné qu'elle couvrit une sépulture, sans quoi ce héros pieux n'eût pas voulu, en arrachant les arbustes qui croissaient à sa surface, profaner un tombeau.

Dans la similitude de ces sépultures Troyennes avec les tumuli Gaulois, voudrions-nous voir une preuve à l'appui de la tradition qui fait descendre les Gaulois des Troyens échappés au désastre d'Ilion?

Non, car ce type n'est pas plus propre aux Troyens qu'à vingt peuples de l'ancien ou du nouveau monde chez qui ont été élevés des monuments analogues.

Depuis la Bible qui nous montre Absalon inhumé dans une fosse profonde recouverte d'un énorme amas de pierres, jusqu'aux relations des voyageurs modernes qui décrivent des tombeaux identiques chez les peuples sauvages de l'Afrique et de l'Amérique, tous les écrits historiques constatent que cette forme tumulaire a été adoptée chez tous les peuples à leur enfance.

Et cela devait être, car l'idée de ce monument est si simple, qu'elle a dû se présenter la première à l'homme voulant marquer la place occupée par des restes vénérés ou chéris.

L'inhumation d'un corps produisait déjà par elle-même l'exhaussement de la terre qui le recouvre, il ne s'agissait plus que d'amplifier cette éminence pour lui imprimer un caractère monumental.

Le peu de consistance de la matière dont le tertre est formé indiquait, comme la plus facile à obtenir et la moins altérable, la forme du cône large à la base et dépourvu d'arêtes.

Les angles d'un polyèdre en terre se seraient promptement oblitérés sous l'action incessante des éléments, le cône, par la courbe qui détermine ses contours, échappe à leur atteinte.

Une pratique fondée sur une observation si simple n'a pas besoin d'être empruntée par un peuple à un autre peuple, elle devait naître spontanément chez tous.

Mais si la forme générale du monument est partout à peu près la même, ses dispositions accessoires varient suivant les habitudes particulières aux peuples qui les ont élevés.

C'est ainsi que, suivant MM. Lenoir et Vaudoyer, les Tumuli Romains pourraient se reconnaître à ce que les constructions placées à leur centre sont cimentées.

On sait que par contre les constructions renfermées dans ceux des Gaulois doivent porter le cachet des monuments celtiques en pierres.

Et, dans les uns comme dans les autres, les objets qui y ont été déposés avec la dépouille des morts, fourniront presque tou-

jours des indications décisives. Disons aussi qu'il paraît constant que des éminences factices ayant les caractères extérieurs des Gals-Gals, ont été quelques fois élevées dans la seule vue de consacrer le souvenir d'un fait intéressant.

Mais ce n'a été qu'un emploi tout exceptionnel d'une forme évidemment introduite avec une destination toute spéciale.

Nous avons sous la main une application intéressante à faire des données que la science a recueillies sur ces tumuli.

A quelques pas de la ville s'élèvent, au sommet d'une montagne, deux éminences dont une a la forme elliptique et qui toutes deux offrent l'aspect des Gals-Gals.

La tradition les attribue aux Gaulois ; mais cette tradition est entourée de toute l'incertitude qui s'attache à ce mode de transmission des faits, et j'espère que la Société Archéologique tiendra à constater, par des fouilles bien dirigées, le véritable caractère de ces deux monticules.

J'en fais ici la proposition formelle et je vous demande en même temps d'appeler l'attention de M. le Préfet de Seine-et-Marne sur les pierres de Diant et de Cornois, menacées d'une prochaine destruction.

Le propriétaire de celle de Diant, m'a déclaré lui-même avoir été sur le point de la casser pour en débarrasser le sol et faire du moellon.

C'est ainsi qu'une foule de pierres celtiques ont disparu et que bientôt il resterait à peine quelques traces de cette espèce de monuments, si l'Autorité ne prenait des mesures propres à en prévenir l'anéantissement.

Déjà, dans sa sollicitude pour les sciences historiques, M. le Ministre de l'Intérieur a acquis, pour le compte de l'Etat, les monuments celtiques de Lock-Maria-Ker. M. le Préfet de Seine-et-Marne voudra sans doute, à son exemple, acquérir les parcelles de terrains sur lesquelles reposent les pierres que vous lui signalerez, et la Société Archéologique se félicitera d'avoir provoqué l'action de cet administrateur éclairé.

NOTA. M. Amédée Thierry, dans son Histoire des Gaules, que je n'avais pas encore lue au moment où j'écrivais ce Mémoire, essaie d'établir que le nom de Celtes, ne désignait que quelques tribus des Gaulois, celles qui habitaient les forêts.

Cette supposition ne me paraît pas assez justifiée pour prévaloir contre le témoignage de César, qui dit si affirmativement que *Celtæ* est le nom que se donnent, dans leur propre langue, les peuples appelés *Galli* dans la langue des Romains.

César avait trop *pratiques* les peuples de la Gaule pour avoir pu se tromper sur un fait aussi simple et d'une vérification si facile.

Pour la question monumentale qui nous occupe, il importe peu, au surplus, que les anciens habitants des Gaules se soient appelés Celtes ou Galls, le point essentiel serait de connaître leur origine.

Or, voici, à cet égard, ce que M. Amédée Thierry admet comme prouvé.

Les Galls, sortis du Nord, habitaient, depuis les temps les plus reculés, la Gaule et les Iles Britanniques.

Plus tard, ils auraient été refoulés par les invasions des peuples conquérants dans les montagnes de ces deux pays, où se serait conservé d'une manière encore reconnaissable aujourd'hui, le type de la race Gallique.

En France, ce refoulement aurait été opéré vers le 6^e siècle avant Jésus-Christ, par les Kymris, peuple de la même famille que les Galls, et une ligne diagonale, qui couperait la France du nord-ouest au sud-ouest, tracerait à peu près exactement les limites des territoires dans lesquels se seraient cantonnés les Kymris vers le nord et les Galls vers le midi.

RECHERCHES

SUR LES MURAILLES GALLO-ROMAINES

DE LA VILLE DE SENS.

PAR M. LALLIER.

On entend répéter tous les jours que nous vivons à une époque de transition, où les éléments du passé, en lutte avec ceux de l'avenir, portent partout le trouble et la désunion. J'ignore et ne veux pas rechercher ici jusqu'à quel point cette assertion peut être juste en ce qui nous concerne; mais, pour ce qui regarde le mur d'enceinte de la ville de Sens, rien n'est plus vrai. Le passé et l'avenir s'y combattent sur tous les points, et la confusion qui en résulte fait que ni l'un ni l'autre ne s'y présentent sous des formes agréables à l'œil. Les vieux murs n'offrent plus que des ruines, non pas de ces ruines imposantes où les restes de l'art humain disputent le sol à la nature et à sa végétation triomphantes, mais des ruines nues, lourdes, défigurées et, qui pis est, recrépies. D'un autre côté, jusqu'à présent, les constructions nouvelles n'ont pas trouvé le secret d'être beaucoup plus attrayantes. Elles ne se distinguent en général ni par l'élégance, ni par la richesse. Nous n'avons déjà plus notre vieille enceinte Gallo-Romaine, flanquée de tours et garnie des portes que le moyen âge y avait pratiquées: et nous n'avons pas encore les maisons confortables, aux ouvertures multipliées et libres, pleines d'air, de lumière, de vie, dont les promenades de Sens ne sembleront plus un jour que le vaste jardin.

C'est l'heure, ou jamais, d'étudier l'ancienne enceinte de la cité Sénonaise, *Civitas in primis firma*, afin qu'au moins elle se survive à elle-même dans la mémoire des fils de ceux qu'elle abrita. Cette étude présente en ce moment d'ailleurs une importance que plus tard elle n'aurait plus. Si d'une part, en effet, la chute quotidienne ou le travestissement de ses murailles et la disparition de ses portes gothiques, font perdre à la ville de Sens son aspect pittoresque et guerrier, d'autre part, cependant, le pic

de l'ouvrier y ouvre en quelque sorte une page inconnue de l'histoire de nos pères, et les rares inscriptions, aussi bien que les nombreux débris d'architecture et de sculpture qu'on y découvre, nous offrent comme un témoignage vivant des temps qui ne sont plus.

Il serait digne de la Société archéologique de Sens de ne point laisser s'écouler tout entière, sans se livrer à aucune étude sur l'enceinte gallo-romaine de la ville, l'époque de transition où cette enceinte se trouve actuellement. Déjà de louables efforts ont été faits ; des objets importants ont été signalés et recueillis. Permettez-moi, Messieurs, d'appeler de nouveau votre attention sur ce sujet, et d'apporter mon humble pierre à l'édifice de souvenirs que je voudrais voir élever.

Je diviserai ce travail en six paragraphes intitulés :

- 1° De l'état actuel des murailles Gallo-Romaines de Sens ;
- 2° Des inscriptions qu'on y a découvertes ;
- 3° Des bas-reliefs ;
- 4° Des fragments d'architecture et de sculpture d'ornementation ;
- 5° De l'époque de construction de ces murailles ;
- 6° De leur histoire et des variations qu'elles ont subies.

§ 1^{er}

DE L'ÉTAT ACTUEL DES MURAILLES GALLO-ROMAINES DE LA VILLE DE SENS.

Les murs de la ville de Sens se composaient, comme tout mur d'enceinte, de trois éléments principaux : Les murailles proprement dites, les tours et les portes.

Les portes originellement construites avec le mur, ont aujourd'hui entièrement disparu. Les vestiges d'une seule d'entre elles se voyaient encore au commencement de l'année 1844, et on lit à ce sujet, dans le bulletin archéologique publié par le comité historique des arts et monuments ¹, le passage suivant :

« Je signalerai surtout (c'est M. F. de Guilhermy qui parle) une porte tout entière de construction romaine, située près la porte Formeau, et le grand pan de mur qui touche à la porte

¹ Tome III, page 62.

Dauphine. La porte romaine, depuis longtemps murée, conserve son cintre à claveaux de briques et de pierres; entre le linteau et le cintre, l'espace est rempli par une sorte de marqueterie composée de petites pierres arrangées en losange; une de ces pierres porte une croix gravée au ciseau.... Il y a urgence à s'occuper de la conservation de ces débris. La ville de Sens a fait détruire ses belles portes gothiques pour donner de la besogne aux ouvriers dont l'hiver avait suspendu les travaux; les remparts pourraient bien à leur tour devenir victimes de la sollicitude municipale. »

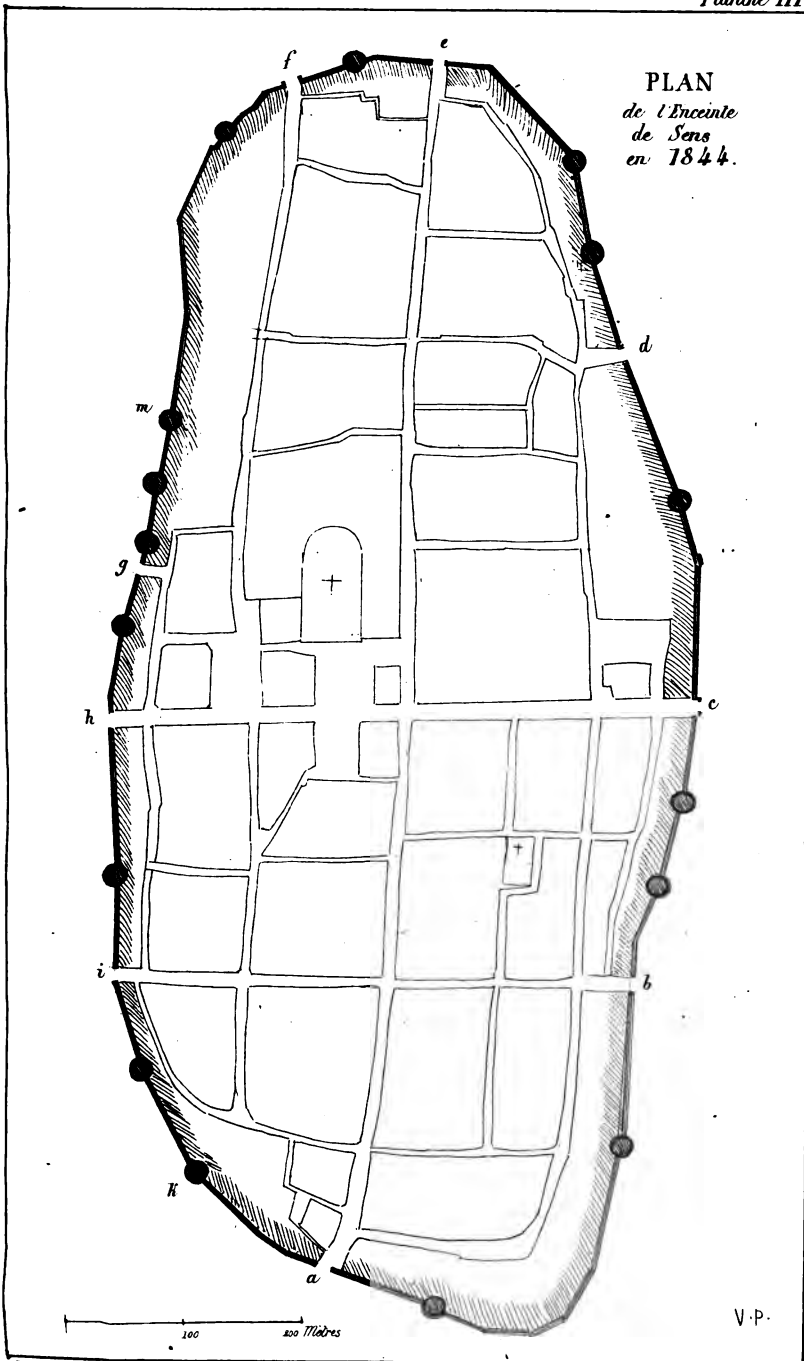
M. de Guilhermy écrivait ces lignes en décembre 1843. Moins d'un an après, la porte romaine était complètement démolie. Elle n'existe plus que dans le souvenir des habitants¹.

Bien avant ce dernier débris des portes Gallo-Romaines de Sens, les épaisses portes, flanquées de tours massives, que le moyen âge avait construites, étaient elles-mêmes tombées l'une après l'autre sous le marteau moderne. En sorte qu'aujourd'hui l'on pénètre dans l'intérieur de Sens au moyen de neuf ouvertures qui, par l'effet d'une vieille habitude, ont, les unes conservé, les autres usurpé le nom de portes. Ce sont les portes d'Yonne (*Planche III, a*), St-Remy (*b*), Dauphine (*c*), Saint-Hilaire (*d*), Formeau (*e*), Notre-Dame (*f*), St-Antoine (*g*), Royale (*h*) et St-Didier (*i*).

Comme ces ouvertures n'ont pas conservé le moindre vestige d'antiquité, nous n'en parlerons plus longuement qu'en traitant de l'enceinte de Sens au point de vue historique. Force nous est à présent, si nous voulons examiner l'œuvre des Gallo-Romains, de nous borner aux tours et aux murailles.

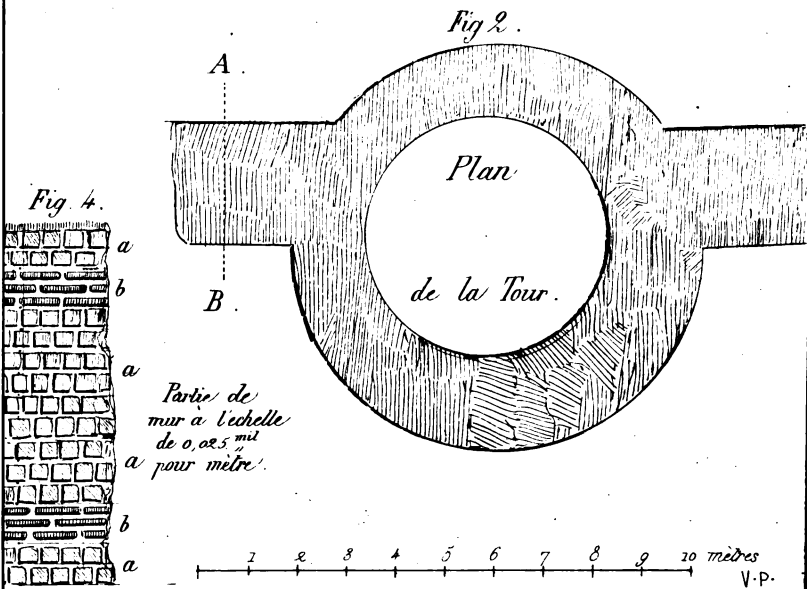
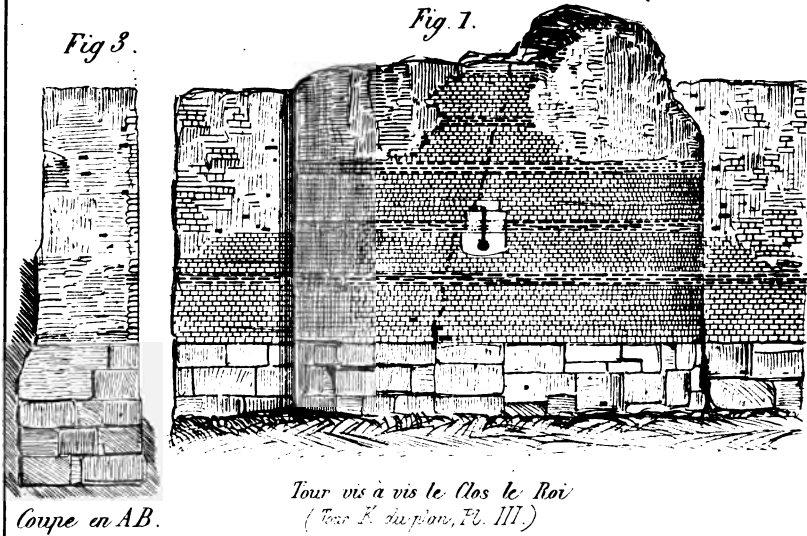
Au premier coup d'œil jeté sur ces deux parties distinctes du mur d'enceinte, on reconnaît facilement, et cette observation a été faite maintes fois, qu'elles ont été dans le principe, et pour la majeure partie, construites ensemble et d'après le même système. Partout, la partie inférieure des murs et des tours est formée de plusieurs assises d'énormes pierres de taille (*Planche IV, fig. 1 et 3*), qui tantôt en occupent toute l'épaisseur, tantôt n'en forment que le revêtement. Ces pierres sont d'un grain blan-

¹ Nous avons appris, depuis l'achèvement de ce travail, que M. Victor Petit, membre correspondant de la Société archéologique, a reproduit, par la lithographie, cette porte romaine. Elle doit figurer dans un grand ouvrage descriptif que publie en ce moment M. le baron Taylor.









châtre, tendres à la gelée, et semblables aux pierres que l'on tire de Mailly-le-Château. La plus grande d'entre celles que j'ai mesurées avait 2 mètres de longueur. Toutes, sans exception, avaient évidemment reçu une destination antérieure indiquée par les traces d'architecture et de sculpture que l'on trouve sur la plupart, et par les inscriptions funéraires et autres qui se lisent sur quelques-unes. Ces traces ont été surtout remarquées lors des démolitions, parce que les pierres sont placées dans la muraille de telle manière que la partie travaillée se trouve en dedans.

Sur ces assises de pierre, dont le nombre visible au-dessus du sol varie de une à huit, s'élève la construction connue sous le nom de mur de petit appareil.

La masse de ce mur, qui est large de 2 m. 60 à 2 m. 70, est formée de pierres dures, de cailloux et autres matériaux. Le tout est noyé dans un mortier qui, à l'intérieur du mur, est friable et contient beaucoup de gros sable et très-peu de ciment de briques pilées, tandis qu'à l'extérieur et sur une profondeur de 30 à 40 centimètres, il est beaucoup plus adhérent, aussi dur que la pierre et mélangé de ciment en grande quantité, ce qui lui donne une teinte rose plus prononcée.

Le parement extérieur du mur est formé de petites pierres taillées carrément (*Pl. IV, fig. 1, 3 et 4, aa*), dont une que j'ai recueillie porte 0 m. 15 de longueur, sur 0 m. 08 de hauteur. Cette hauteur est la même pour toutes; la longueur seule varie. Elles sont enchâssées dans le mortier extérieur à une profondeur de 0 m. 12 à 0 m. 15, et isolées les unes des autres par ce mortier qui remplit les interstices larges d'environ 0 m. 02. Ces pierres qui, par leur juxta-position régulière, forment une série de lignes horizontales, sont, non point en grès, mais en calcaire dur, où paraissent incrustés des coquillages que je laisse aux géologues de la Société archéologique le soin de qualifier.

Entre les lignes horizontales formées par les pierres de revêtement, et à différentes hauteurs, viennent se placer des cordons de briques (*Pl. IV, fig. 1 et 4, bb*) qui règnent tout autour du mur d'enceinte.

Le premier de ces cordons, en partant d'en bas, est à une distance très-variable de l'assise supérieure de grosses pierres. Entre cette assise et le cordon, le nombre des rangées de pierres de revêtement varie avec la distance. Le plus petit nombre en est de 2, le plus considérable de 24. Mais entre ce premier

cordon de briques et les cordons supérieurs, on compte presque partout douze rangées de pierres de revêtement, formant ensemble une hauteur de 1 m. 25 environ, ce qui donne pour chaque rangée 0 m. 104 m., résultat correspondant parfaitement avec la hauteur de ces pierres et leur distance indiquées plus haut. Chaque cordon est formé de trois rangs de briques superposées et alternant, séparées entre elles, en même temps que consolidées par un ciment rouge d'une épaisseur de deux centimètres. Les briques étant elles-mêmes épaisses de 4 centimètres, il en résulte que l'épaisseur totale du cordon est de 18 centimètres environ. Je n'ai pu recueillir, dans les démolitions, qu'une brique entière. Elle a 35 centimètres de longueur sur 0 m. 29 de largeur.

Nulle part la partie supérieure des murs ne présente de traces de ce qui devait en faire autrefois le couronnement. Partout elle est en ruines, ou bien elle offre des réparations d'une époque très-postérieure à la construction.

Les tours, au nombre de seize, ont été, les unes recrépies, les autres refaites de fond en comble, du moins quant au parement extérieur. L'une des mieux conservées (*Pl. III, k*) est en ce moment¹ en pleine démolition. Toutes celles qui n'ont point été complètement réparées portent des meurtrières pratiquées dans le moyen-âge. Ces meurtrières consistent en une fente perpendiculaire qui se termine dans la partie inférieure par un trou de forme ronde. Une de ces fentes se voit au fond d'une ouverture rectangulaire et assez large, pratiquée dans les pierres de taille qu'on substituait pour cet effet au revêtement ordinaire. Elle existe à la première tour au-dessous de la terrasse du collège. (*Pl. III, m.*)

Tel est, Messieurs, l'aspect général actuel des murailles et des tours gallo-romaines.

Afin d'en mieux faire saisir la configuration, j'ai joint à ce travail deux plans réduits de l'enceinte de la ville. L'un est un plan par terre, représentant la forme de cette enceinte à la fin de l'année 1844. Les tours alors existantes y sont indiquées. (*Voir Planche III*). L'autre² est un plan visuel, qui présente

¹ Cette partie du travail a été lue à la séance du 3 mars 1845.

² Les dimensions de ce plan n'ont pas permis de le reproduire dans le présent bulletin. Nous ferons en sorte d'en donner au moins quelques fragments lorsque la dernière partie de ces *recherches sur les murailles de Sens* sera publiée.

le développement complet des murailles, à l'échelle de 0,005 millimètres par mètre. M. Vignon, Ingénieur en chef, notre collègue, a bien voulu me prêter son concours pour l'exécution de ce plan, et M. V. Petit, membre correspondant, s'est chargé de le reproduire par le dessin. Nous n'y avons retracé avec détail que les parties des murailles qui offrent encore le caractère gallo-romain. Le reste a été seulement indiqué.

Ce dernier travail nous a conduit à relever plusieurs particularités assez remarquables. Ainsi, vers les portes Dauphine, Notre-Dame et St-Antoine, les assises de grosses pierres sont multipliées et interrompent les cordons de briques. Près de la tour de la maison de M. Schæpfer, le cordon de briques supérieur est subitement interrompu par une des pierres de ces assises qui s'élèvent, en cet endroit aussi, à une très-grande hauteur. Puis, immédiatement après, mais à des hauteurs différentes, reprennent deux nouveaux cordons de briques qui se terminent au milieu du mur recrépi du jardin de M. Rigodin. Ces nouveaux cordons sont séparés l'un de l'autre par seize rangées de pierres de revêtement, tandis que partout ailleurs, depuis la porte d'Yonne jusqu'à la porte St-Antoine, j'ai constaté que les cordons de briques étaient constamment séparés entre eux par douze de ces rangées.

Depuis l'endroit qu'occupait l'arceau romain, vis-à-vis le chemin des Coquesalles, jusqu'à la maison de M. Vernay, les assises de grosses pierres sont visibles au nombre de 7 ou 8, et la dernière en haut se compose de pierres plus longues et plus plates que les autres.

De la porte St-Antoine à la porte d'Yonne, le plan offre de grandes lacunes, à cause de la destruction presque complète, en cette partie, de l'enceinte romaine. J'ai cependant remarqué que, dans le mur de M. Lacave, où les assises de grosses pierres se sont trouvées enterrées sous les terrassements qu'a exigés la confection de la route Royale, les deux cordons de briques n'étaient séparés que par dix rangées de pierres de revêtement, et près du jardin de M. Huré, beaucoup plus bas, par neuf rangées.

Entre ce jardin et l'atelier du sieur Ballard existait, il y a quelques semaines encore, le débris le plus remarquable, à mon sens, de l'ancienne enceinte. La tour que fait démolir en ce moment M. Vieille montrait, dans son extrémité inférieure, trois

assises d'énormes pierres. Dans la hauteur de la tour et du mur voisin, existaient cinq cordons de briques parfaitement reconnaissables. Le cordon inférieur était séparé de l'assise par dix à onze rangées de pierres de revêtement. Les autres avaient entre eux, si je ne me trompe, car je n'ai pu le vérifier à temps, neuf de ces rangées. Trois meurtrières du moyen âge s'y faisaient remarquer : celle du milieu, semblable aux premières que j'ai signalées plus haut, et les deux autres formées d'une ouverture elliptique, dont la longueur se présentait dans le sens horizontal, et qui avaient été pratiquées pour l'usage du canon.

L'établissement de ces meurtrières et la pose des pierres de taille, dans lesquelles on les ouvrait, n'avait en rien nui à la solidité du reste de la tour dont le mur avait 2 m. 65 d'épaisseur et dont le revêtement était en très-bon état de conservation, sauf dans la partie supérieure, anciennement restaurée et où fleurissaient quelques arbustes sauvages.

Ce n'est pas sans quelque regret, je l'avoue, que j'ai vu disparaître ce précieux débris. Outre la page d'histoire qu'il me retraçait plus vivement qu'aucun autre, je trouvais un secret plaisir à jeter en passant un regard sur cette vieille tour. Peut-être y avait-il là un peu de ce sentiment qui se forme de tant d'éléments divers et qu'on appelle l'amour du pays. Un spirituel écrivain disait que si l'habitant des plaines paraît ne pas autant aimer le sol natal que l'habitant des montagnes, c'est que « dans les montagnes, la patrie a une physionomie ; dans les plaines, elle n'en a point. C'est une femme sans visage qu'on ne saurait aimer malgré toutes ses bonnes qualités ¹. » Or, pour nous, habitants de la plaine de Sens, la physionomie inerte de notre sol s'animait par la présence de ces monuments antiques. Ils en étaient les traits vivants ; et quand on les efface sans les remplacer dignement, il semble que l'on brise un de ces mille et bien-aimés liens qui attachent à la patrie le cœur de l'homme.

Il nous restera du moins de cette tour un souvenir. L'un de nos honorables collègues, M. Vignon, en a pris un croquis que M. V. Petit a bien voulu reproduire au moyen de la lithographie. (*Pl. IV.*)

¹ Xavier de Maistre, *Voyage autour de ma chambre.*



Echelle de 0,05 Centim^{tes} pour mètre.

Fig. 1.



Fig. 2.

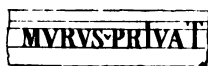


Fig. 4.

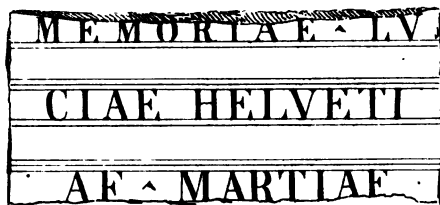


Fig. 3.

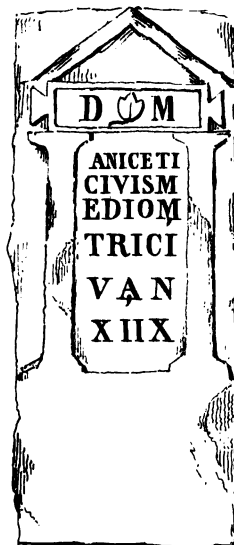


Fig. 5.

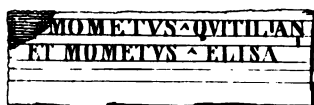


Fig. 6.

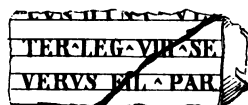


Fig. 7.

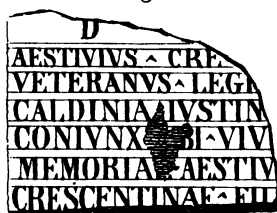


Fig. 6.



§ II.

DES INSCRIPTIONS TROUVÉES DANS LES MURAILLES DE SENS.

Il est à regretter qu'en démolissant les murs de ville on n'ait pas, dès le principe, recueilli avec soin et abrité les inscriptions qui ont pu être découvertes. Celles que l'on a rassemblées en dernier lieu dans le jardin de la Mairie, sans offrir un grand intérêt au point de vue général de la science, méritent cependant, à plus d'un titre, de figurer dans le musée Sénonais. Peut-être sera-t-il possible un jour de rapprocher quelques-unes de ces inscriptions des bas-reliefs qui accompagnaient sans aucun doute plusieurs d'entre elles, et d'arriver ainsi à des données beaucoup plus positives et sur leur sens et sur leur valeur. En fait d'épigraphie, le principe est de ne rien négliger, et les inscriptions les moins importantes au premier abord, les plus défigurées, peuvent conduire en un moment donné et par des rapprochements ultérieurs à des découvertes intéressantes pour l'histoire de la cité.

J'ai compté six inscriptions latines dans le jardin de la Mairie et une dans l'escalier de la Bibliothèque. Il paraît, si j'en crois quelques *on dit*, qu'il en a existé plusieurs autres. Je serais heureux, Messieurs, que quelques-uns d'entre vous, plus versés que moi dans l'histoire de l'archéologie Sénonaise, voulussent bien à cet égard me mettre à même de compléter, autant que possible, la statistique de nos richesses gallo-romaines.

Parmi ces sept inscriptions, deux m'ont paru n'être point, quant à présent, susceptibles d'explication. L'une d'elles a été gravée sur une pierre de forme ovale, déprimée par le haut et qu'une main soutient de côté¹. (*Pl. V, figure 1.*) La main et une partie de la pierre existent seules, et les quelques lettres qu'on peut lire présentent un fragment trop incomplet pour en tirer parti.

La seconde contient ces mots : *Murus privat*, sans doute *Murus privatus*. C'était l'indication pure et simple d'une propriété particulière, probablement placée au milieu d'une propriété publique; mais dans quelles conditions, par quelle raison, c'est ce

¹ Toutes ces inscriptions ont été rapportées à l'échelle de 0^m. 050^m. pour mètre.

qu'il m'est d'autant plus impossible de deviner que je n'ai la connaissance d'aucun document analogue.

J'insiste cependant, Messieurs, pour que ces fragments soient conservés avec autant de soin que les autres. D'autres fouilles, d'autres découvertes, des connaissances plus approfondies, nous conduiront plus tard peut-être à l'explication qui nous fuit aujourd'hui.

Des cinq autres inscriptions, celle indiquée sous le n° 3, dans la planche V, a été trouvée dans les fondations du mur de M. Vernay, près de la porte Formeau.

La pierre qui la porte a 1 m. 50 c. de hauteur sur 0 m. 55 c. de largeur. Elle est d'un grain grisâtre, plus fin et plus dur que dans la plupart de celles qui composent les dernières assises des murs. Le milieu en a été évidé de manière à figurer de chaque côté une colonne en demi relief. Le haut présente un fronton triangulaire. Les deux colonnes soutiennent une plate bande sur laquelle sont inscrites les deux lettres sacramentelles D. M. *Dis Manibus*. Entre ces lettres, une feuille de lierre est gravée. L'inscription, comprise entre les deux colonnes, est entière et on doit la lire ainsi :

Dis manibus. Aniceti civis Mediomatrici. Vixit annis duodeviginti.

Aux dieux mânes. (Tombeau) d'Anicetus, citoyen de Metz. Il vécut dix-huit ans.

Quel était cet Anicetus, citoyen de Metz? Comment se trouvait-il à Sens? Quels rapports existaient entre ces deux villes de la Gaule? La voie romaine qui conduisait de Sens à Troyes, par la vallée de la Vanne, se prolongeait-elle au-delà de Troyes jusqu'à Metz, et établissait-elle entre ces contrées différentes des rapports analogues à ceux créés de nos jours par la route d'Orléans à Nancy, et plus fréquents encore? Cette pierre tumulaire, à grain dur, dont la partie inférieure brute paraît avoir été destinée à être enfouie dans la terre, comme le socle d'une borne, n'avait-elle pas été dressée primitivement le long de cette voie romaine, qui passait à peu de distance du lieu où elle a été trouvée? Questions qu'on peut agiter, mais dont la solution incertaine ne saurait nous arrêter plus longtemps. Constatons seulement que

cette inscription, qui est la seule que nous possédions entière, paraît remonter, par la forme des caractères et par sa nature, au I^{er} ou au II^e siècle.

L'inscription n° 4 se trouve sur une pierre tendre, longue de 1 m. 16 c. et haute de 0 m. 50 c. Les caractères y sont gravés entre deux lignes parallèles. On y lit :

Memoriæ Luciae Helvetiæ Martiæ.
A la mémoire de Lucia Helvetia Martia.

Si la partie supérieure du monument existait, nous saurions, d'après le commencement de l'inscription qui nous manque, s'il faut regarder le mot *Helvetiæ*, comme désignant la patrie, ou s'il n'est, comme je le crois, que le cognomen de *Lucia*; ou encore si le mot *Martiæ* désigne le nom de la mère de *Lucia*, ou celui de sa maîtresse, dans le cas où elle aurait été esclave.

Les lettres de cette inscription portent des traces évidentes de la peinture rouge à l'aide de laquelle les Romains les faisaient ressortir. Il serait à désirer qu'aussitôt que ces monuments auront été rangés avec ordre dans le lieu qu'ils devront occuper définitivement, on indiquât de nouveau les lettres au moyen d'une couleur rouge analogue.

Le fragment d'inscription n° 5 présente cette particularité remarquable, que deux des trois noms qui s'y trouvent gravés ne se rencontrent, que je sache, sur aucune inscription connue. Il porte :

Mometus Quitiliani et Mometus Elisa.
Mometus, fils de Quitilien et Mometus Elisa.

Les noms de *Mometus* et d'*Elisa* ne sont certes pas communs. Quelques personnes ont cru voir dans le dernier de ces mots, une forme chrétienne qu'elles rattachaient à l'*Elisæus* des traductions de la Bible. Cette circonstance jetterait un nouvel intérêt sur l'inscription, qui serait la seule présentant le caractère chrétien. Jusqu'à plus ample informé je ne crois pas, Messieurs, que vous adoptiez cette opinion, car si le mot *Elisæus*, d'origine juive, est devenu chrétien, celui d'*Elisa*, bien qu'on ne le rencontre sur aucune autre inscription, n'était cependant point ignoré des Romains du siècle d'Auguste, et vous avez tous

répété déjà ce vers de la célèbre imprécation de Didon mourante :

Et Diræ ultrices, et Di morientis Elisæ.

Les deux autres inscriptions qui nous restent à expliquer sont relatives à des vétérans de l'armée romaine. Dans celle qui porte le n° 6, bien que le commencement de l'inscription manque et qu'on n'aperçoive qu'à peine, en haut de la pierre mutilée, l'extrémité inférieure des lettres d'une des lignes, je crois qu'on peut rétablir cette ligne ainsi : *CVNDINI VE*. Si l'on se rappelle ensuite le rôle qu'a joué dans les Gaules la famille nombreuse des Secundinus, il sera facile de lire :

Secundini veterani legionis octavæ Severus filius parenti.

Aux Dieux mânes. Tombeau de Secundinus, vétéran de la huitième légion. Sévère, son fils, à son père.

La pierre qui porte ce fragment d'inscription ayant été conservée dans toute son épaisseur, on peut voir distinctement sur le côté droit le signe indicatif des monuments dédiés *sub ascid*. Il est en forme de doloire.

Dans la 7^{me} inscription (celle qui a été déposée dans l'escalier de la bibliothèque) un autre vétéran et son épouse, élevant un tombeau à leur fille, déclarent se le destiner en même temps à eux-mêmes.

L'inscription, quoique un peu mutilée, peut se rétablir ainsi :

D. M. Æstivius Crescens veteranus Legionis (VIII?) et Caldinia Justinia conjunx sibi vivi et memoriæ Æstiviæ Crescentinæ filię.

Aux Dieux mânes. Æstivius Crescens, vétéran de la huitième légion, et Caldinia Justinia son épouse, vivants, à eux-mêmes et à la mémoire d'Æstivia Crescentina, leur fille.

Je propose *Crescens* qui va mieux à la dimension de la pierre que *Crescentinus* ou *Crescentius*. Le nom *Crescentina* n'y fait point obstacle, car on appliquait souvent aux filles le diminutif du *cognomen*. De même, le chiffre VIII me paraît avoir dû être celui de la légion. — *Conjux* est la vieille orthographe du mot *conjux*. — Très-souvent il arrivait que, lorsqu'on élevait un tom-

beau pour un des siens, on le consacrait en même temps pour soi-même. J'ai recueilli dans Fabretti une inscription analogue où un *Claudius Crescens* élève un tombeau à lui-même et aux siens : *Fecit et sibi et suis*, y est-il dit ¹. On peut voir aussi dans Montfaucon ² le dessin d'un monument qu'un *Secundinus* élève à son épouse *et sibi vivens*. On trouve dans le même volume de Montfaucon, deux autres monuments élevés à des *Secundinus* dont l'un est qualifié, comme celui de Sens, de *Veteranus*.

Les deux inscriptions relatives aux vétérans *Secundinus* et *Crescens*, ont été, si mes renseignements sont exacts, recueillies dans les fondations du mur de M. Mou-Jolly. On ajoute même que la dernière de ces inscriptions portait, comme l'autre, sur le côté, le signe de la consécration *sub ascid*, avec ce mot au-dessous : MARTI. Malheureusement les ouvriers, voulant concilier l'amour de la science avec celui de l'économie, ont cru devoir scier le devant de la pierre sur une épaisseur de 5 à 6 centimètres seulement, en sorte qu'il en résulte deux inconvénients; d'abord, que le complément naturel de cette inscription tumulaire, complément très-curieux en ce qu'il aurait pu jeter du jour sur un point d'épigraphie encore fort obscur, se trouve perdu, et ensuite qu'un fragment s'est déjà détaché de la partie conservée dont l'épaisseur n'est pas suffisante.

Emettons le vœu qu'à l'avenir une surveillance active, exercée sur les murs en démolition, en fasse distraire, sans les mutiler, tous les objets antiques de nature à intéresser l'art ou l'histoire.

§ III.

DES BAS RELIEFS³.

Dix-sept fragments plus ou moins incomplets des bas-reliefs extraits des murs de Sens, sont conservés dans la cour et dans le jardin de l'Hôtel-de-Ville.

On peut les diviser en deux catégories. Dans la première se placeraient les bas-reliefs dont rien n'indique la destination posi-

¹ *Fabretti, Inscriptiones antiquæ* : Rome, 1699, in-folio, p. 125.

² Supplément à l'Antiquité expliquée, tome v.

³ Ce paragraphe a été lu dans la séance du 2 juin 1845.

tive, et qui ont sans doute appartenu à des monuments de diverse nature. Ces bas-reliefs sont au nombre de huit. La seconde catégorie comprendrait ceux qui ont appartenu à des monuments funéraires. Ils sont au nombre de dix en y joignant un fragment de statue qui a été placé, lors d'une reconstruction récente, dans le mur du jardin de M. Feineux, près de la porte St-Didier.

Les trois fragments qui ont été scellés dans le mur du fond de la cour, à gauche, appartiennent à la première catégorie. En voici la description succincte, ainsi que celle des cinq autres qui, par l'incertitude où l'on est sur leur destination, ne me paraissent pas mériter, quant à présent, que nous nous en occupions longuement.

Le premier fragment, dans la cour, représente une partie du corps d'un cheval et les pieds du cavalier. Le cheval porte à la croupe des traces qui ressemblent à des écailles ou aux plumes courtes d'un aile. Les pieds de derrière sont ramassés sous lui. (*Pl. VI, fig. 1.*)

Deuxième fragment (*fig. 2*) au-dessus du premier. Il contient le torse d'un homme, le bras gauche étendu en arrière. Une aile gigantesque se déploie dans le fond.

Le troisième (*fig. 3*) offre la tête et le buste d'un jeune homme coiffé d'un bonnet phrygien. Derrière les épaules on distingue deux appendices sculptés qui sont peut-être les jarrets repliés d'un aigle. (Jupiter enlevant Ganymède ?)

Le quatrième, dans le jardin, représente un homme assis ou plutôt à demi étendu à terre, et une femme debout, dans des proportions plus grande que nature. On ne voit que le milieu du corps ; les extrémités manquent. Entre les deux personnages on distingue la jambe et le pied d'un enfant, dans une position telle qu'on a peine à se défendre de l'idée que cette scène représente l'Amour conduisant Diane auprès d'Endymion endormi.

Cinquième. Tête séparée du corps et mutilée.

Sixième. Tête et buste de femme les bras en l'air.

Le septième représente en pied une femme nue, d'environ 50 centimètres de hauteur.

Le huitième est un agneau très-mutilé, dont les pieds se crispent et sur lequel on aperçoit la trace reconnaissable des deux serres d'un oiseau de proie qui l'enlève.

Tels sont les premiers bas-reliefs. J'ignore dans quelle partie des murs chacun d'eux a été trouvé, renseignement que je re-



Fig. 3.

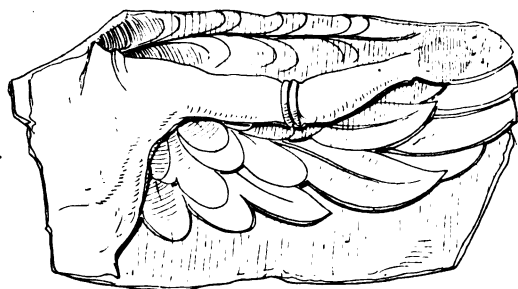


Fig. 2.

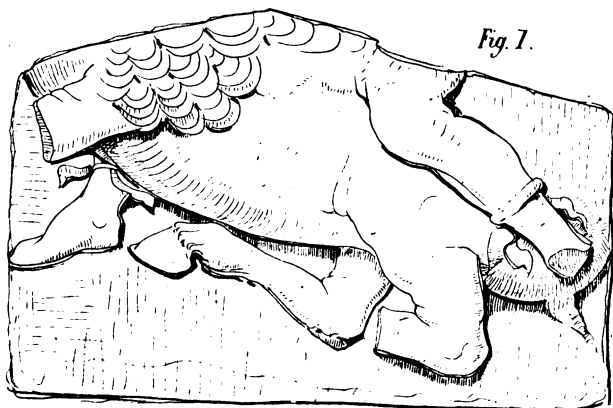


Fig. 1.

— Echelle de 0.06^m pour Mètre. —

V. P.



garde comme utile et que je prie ceux d'entre vous, Messieurs, qui le pourraient faire, de me procurer.

Je n'aperçois pas avec certitude, je le répète, quelle a pu être la destination de chacun d'eux. Je serais assez disposé à croire que le premier et le second fragments, dans la cour, appartiennent au même bas-relief, et que le bras déployé dans la figure 2, est celui du cavalier qui monte le cheval de la figure 1^{re}. Ce seraient bien alors les plumes d'une aile qu'offrirait la croupe. La seconde aile se déploierait derrière le bras du cavalier, et l'on pourrait supposer avec vraisemblance que ce bas-relief représente Persée monté sur Pégase pour aller délivrer Andromède. Les pieds du cheval sont en effet repliés sous lui de telle façon qu'il est difficile de ne pas croire qu'il vole.

Pour ce qui est des autres fragments, je ne ferai qu'une seule observation en ce qui concerne le septième. J'ai souvent formé le désir, en étudiant les objets rassemblés pêle-mêle et entassés dans le jardin de la Mairie, de les voir placés ailleurs et disposés de manière à ce qu'on pût les examiner de près et sous toutes les faces. J'ajoute, en exprimant ici ce vœu, que la création d'un musée lapidaire aurait l'avantage de soustraire aux regards du public, et surtout à ceux des jeunes enfants que j'ai vu jouer à l'entour, des sculptures semblables à celle dont je parle et qui représente une femme nue. Ce sont là des monuments qu'il faut conserver sans doute, mais qu'on ne doit offrir qu'à la vue des personnes habituées à traiter les objets antiques avec respect et à ne voir en eux, quels qu'ils soient, qu'un sujet d'études et de réflexions sérieuses.

Les dix fragments de la deuxième catégorie appartenaient, ainsi que je l'ai dit, à des monuments funéraires. Bien qu'aucun d'eux ne porte avec lui l'inscription qui en est l'accompagnement ordinaire, je pense qu'ils offrent d'ailleurs assez de détails caractéristiques pour qu'on puisse affirmer que telle a été leur destination. Parmi ces fragments, neuf ont entre eux une entière analogie. Le dixième me paraît mériter une mention à part.

Examinons d'abord les neuf premiers :

Le premier est une niche de pierre, dont la partie supérieure est sculptée en coquillage, formant dôme au-dessus de la tête des trois personnages que la niche contient. Deux de ces statues sont trop mutilées pour qu'on les puisse décrire. Celle du milieu, au fond de la niche, représente une jeune femme portant à la main

gauche un petit coffret à serrure. Les jambes, à partir des genoux, manquent. La partie conservée a 0 m. 70 centimètres de haut. Ce monument a été autrefois peint en rouge, remarque que j'ai déjà faite pour les inscriptions (*Pl. VII, fig. 1*).

Deuxième fragment. Trois têtes vues avec le buste, très-mutilées. La pierre, qui portait le reste du corps, manque.

Troisième. Ce fragment, sur lequel on voit une tête et son buste, paraît se rattacher au précédent. Il est mutilé comme lui.

Quatrième. Statue dans une niche, portant un panier à anse dans la main gauche. La pierre a 1 mètre 60 c. de haut sur 0 m. 75 de large.

Cinquième. Deux statues dans une niche dont la partie supérieure manque. La statue de gauche, qui paraît avoir représenté une femme est très-mutilée. Celle de droite, bien conservée, représente un personnage vêtu d'un manteau, ceint d'un glaive et portant à la main gauche un panier à anse (*Pl. VII, fig. 2*). Sur le côté droit de la pierre, on distingue avec beaucoup de peine, à cause des fragments voisins qui masquent cette partie, une main tenant l'*ascia*. Cet instrument ressemble exactement à la doloire d'un tonnelier. Il est sculpté en relief, tandis que, sur le côté de la pierre qui porte l'inscription signalée dans le paragraphe précédent sous le n° 6, l'*ascia* est gravée au trait seulement.

Sixième. Personnage assis dans un fauteuil d'osier ou de jonc, et au fond d'une niche (*Pl. VII, fig. 3*). La partie supérieure du corps jusqu'à la ceinture manque, la pierre superposée qui formait le reste de ce bas-relief n'ayant point été retrouvée. Le personnage assis tient de la main gauche, sur ses genoux, un coffret entr'ouvert. Deux autres personnages sont placés, l'un devant, l'autre derrière lui. Tous deux sont debout. On ne voit aussi que la partie inférieure de leurs vêtements et les pieds qui, comme dans les autres fragments, portent des chaussures de peau. Je n'ai trouvé sur aucun des monuments funéraires décrits dans les ouvrages spéciaux que j'ai consultés, de fauteuils d'osier ou de jonc semblables à celui qui existe ici. Montfaucon seul donne la description de statues de femmes allaitant des enfants et qui sont assises sur des sièges tressés de la même manière. Il les regarde comme des statues gauloises. Elles sont accompagnées d'inscriptions dont on n'a pu donner jusqu'à présent aucune explication plausible.

Fig. 1.



Fig. 2.



Fig. 3.



Fig. 5.



Fig. 4.



0,06 Cent. pour 1 Pouce.

V.P.



Septième. Ce fragment ne contient que les pieds de deux personnages qui étaient aussi placés dans une niche, et entre eux, à terre, on voit un coffret à demi entr'ouvert, ressemblant à une trousse ou nécessaire à compartiments (*Pl. VII, fig. 4*).

Le huitième morceau a dû être le monument de quelque riche citoyen. Il est sculpté sur trois faces. En avant, se tient, dans la niche habituelle, le principal personnage. Il a subi d'assez graves mutilations qui empêchent de distinguer nettement autre chose que les plis nombreux d'un ample manteau, le bord inférieur de la tunique, et les pieds chaussés de la manière ordinaire. Sur les deux autres faces, sont sculptés, mais beaucoup moins en relief, deux personnages plus petits, dont l'un, celui de gauche, a suspendu au-dessus de sa tête le panier à anse que j'ai déjà signalé plusieurs fois. Le personnage de droite porte à la main gauche deux objets, dans l'un desquels il est facile de reconnaître le λήκυθος, *lecythus*, vase à mettre de l'huile ou des parfums, et dont l'autre m'est inconnu. Dans la main droite, il tient les ξύστραι, en latin *strigillis*, instrument pour gratter la peau après le bain et d'où est venu notre mot français *étrille*. Ces objets, portés par un personnage secondaire, indiquent manifestement que celui-ci est un esclave. Une statue du musée Pie-Clémentin, citée par M. Letronne dans un article du *Journal des savants*¹, représente un jeune nègre portant le ξυστρολήκυθος composé du *lecythus* et du *strigillis* passés dans un anneau. Nous savons d'ailleurs que, sous les empereurs, à Rome, les gens aisés avaient tous un esclave pour porter le *lecythus*, en sorte que le mot αὐτολήκυθος (qui porte lui-même son *lecythus*) était devenu synonyme de *pauvre diable*. Il est probable que le personnage de gauche est un autre esclave chargé de porter d'autres objets de nécessité première, qu'on renfermait sans doute dans des paniers ou cabats semblables à celui qu'on voit suspendu au-dessus de lui.

Le neuvième fragment (*Pl. VII, fig. 5*) contient la partie inférieure des jambes d'un personnage placé dans une niche. On reconnaît facilement qu'une partie du corps devait être couverte d'une peau de mouton, garnie de sa laine, qui tombait jusqu'au

¹ Août 1833, page 477. Article sur un papyrus grec annonçant récompense à celui qui ramènerait deux esclaves échappés. Voyez aussi pour les *lecythus*, n° d'octobre 1833, p. 620.

dessous des genoux. Ce vêtement me paraît indiquer un personnage gaulois. Il est fâcheux que ce fragment n'ait point été réuni aux autres, et qu'on n'ait pas cherché surtout à le compléter lors de la destruction du mur dont il faisait partie et dans la reconstruction duquel il a été employé de nouveau.

J'ai dit que ces neuf fragments appartenaient à des monuments funéraires. Et, en effet, comme il est facile de le voir par la description succincte qui précède, ils en offrent les caractères. La représentation en pied ou en buste du défunt, n'a rien de particulier à la Gaule romaine. Elle se retrouve sur des tombeaux romains disséminés en d'autres contrées. Mais le coffre ou panier est un détail caractéristique des tombeaux gallo-romains.

Montfaucon, dans le tome V du supplément à son *Antiquité expliquée*, consacre un livre tout entier, le quatrième, à la description des monuments funéraires découverts dans la ville de Metz et remontant à l'époque gallo-romaine. Presque tous ont la plus entière analogie avec les fragments que nous possédons et ne peuvent laisser aucun doute sur le caractère de ces derniers.

S'il fallait au reste à cet égard une dernière preuve, elle nous serait fournie par un tombeau de soldat gaulois, dont Millin a donné le dessin dans ses *Monuments antiques inédits*. Ce tombeau existait dans la pépinière des demoiselles Sauvalle à Sens; elles en firent présent à M. Labergerie, préfet de l'Yonne. Il se voit aujourd'hui, m'a-t-on assuré, à l'entrée de la bibliothèque d'Auxerre. Il représente, comme on peut le voir par la gravure de Millin, un personnage debout dans une niche, portant un panier à anse, et accompagné de cette inscription :

Valerius Crassus(?) causarius ex milite Pretoriani. Frater et conjux paraverunt..

Valerius Crassus, soldat invalide de la milice Prétorienne. Son frère et son épouse lui ont élevé ce tombeau.

Il est à regretter que ce monument qui, parmi ceux qu'on a découverts à Sens, est le seul où l'inscription se trouve réunie au bas relief, ne soit plus en la possession de notre ville.

Les personnages sculptés sur ces tombeaux étaient sans doute les statues plus ou moins ressemblantes des défunts. Mais, que signifient ces paniers avec ou sans anse, ces coffrets qu'on remarque partout entre les mains des statues ou à leurs pieds?

Montfaucon, en citant un monument de Metz, où le défunt est qualifié *Negociator artis cretariæ*, dit : « Il tient à la main un petit coffret, ce qui pourrait faire croire que cela regarde son négoce, si l'on ne voyait la même chose dans la plupart de ces monuments de Metz. » Puis, il ajoute plus loin : « Dans les autres monuments des Gaulois, surtout dans ceux qu'on trouve dans la Bourgogne, ils tiennent aussi fort souvent un gobelet, apparemment parce qu'ils étaient dans un pays célèbre par ses bons vins : d'autres fois un marteau ou quelque instrument. On voit aussi entre leurs mains, de petits chiens, des colombes, des phioles, et quelquefois deux de ces choses, une à chaque main. On ne peut donner de cela d'autre raison que le caprice. »

Ne faut-il voir avec Montfaucon que l'effet du caprice des artistes dans ces objets que les statues des morts tiennent à la main ? Ne serait-ce pas plutôt une trace de l'habitude commune à tant de peuples antiques, d'enterrer avec les morts les objets qui leur servaient ordinairement, comme s'ils devaient leur être encore nécessaires dans le royaume des ombres ? Dans l'Inde encore, comme chez les anciens Scythes, les esclaves sont immolés sur les tombeaux de leurs maîtres. Si les Gaulois ne sacrifiaient point ainsi les leurs, n'est-il pas probable du moins qu'ils suivaient ce penchant si naturel, qui porte l'homme à placer dans la tombe, avec ceux qu'il a perdus, les objets matériels qui leur étaient chers, et n'ont-ils pas dû, dès-lors, représenter ceux-ci sur le monument, en même temps que le personnage auprès de qui on les avait placés ? Ainsi le petit coffret à serrure, que l'on voit entre les mains de la jeune fille du premier fragment, ne pourrait-il pas être son écrin ? Dans les fragments 6 et 9, ces coffrets entr'ouverts, à compartiments, ne présentent-ils pas toute l'apparence de ce que nous appelons aujourd'hui des nécessaires ? Et cet ensemble d'objets en usage pour le bain, portés par des esclaves dans le dernier fragment, ne pourraient-ils pas avoir été placés dans la tombe à côté de ce riche personnage, à qui ses habitudes de luxe les avaient rendus indispensables ?

Sans tenir beaucoup à cette hypothèse, je la crois cependant plus acceptable que le caprice, qui, en général, ne rend raison de rien, et, moins que de tout le reste, d'une habitude qui paraît avoir été si générale et si constante.

J'arrive au dixième fragment qui est placé à l'écart dans le jar-

din de la Mairie et qui représente deux sujets différents, dont l'un a le mérite d'être complet, bien que la partie inférieure de la pierre, où étaient sculptés les pieds des personnages, n'ait point été retrouvée. (*Pl. VIII, fig. 1.*)

On y voit un captif nu, portant sa tunique sur l'épaule et son glaive suspendu à un baudrier. Il a les mains liées derrière le dos, et s'incline devant une femme qui lève au-dessus de sa tête un rameau, comme pour le bénir ou le consacrer. Dans le fond se voit un autel. A gauche, un homme à longue barbe, vêtu d'un manteau, d'une tunique et d'un caleçon, tient à la main une lance à l'aide de laquelle il presse la marche du captif. Les figures, parfaitement appréciables, quoique un peu mutilées, les formes fortement accusées, la sobriété des détails, et jusqu'à la nature particulière de la pierre, tout indique un sujet traité avec soin, un des sujets de prédilection des anciens.

Quel est ce sujet ?

La première idée qui m'avait frappé, avait été celle d'une manumission, d'un affranchissement d'esclave. Mais la réflexion et quelques recherches m'ont convaincu que j'avais devant les yeux une des scènes de l'histoire si connue d'Oreste, qui a inspiré plusieurs des chefs-d'œuvre du théâtre antique. Vous savez, Messieurs, comment, après le meurtre d'Egisthe et de Clytemnestre, agité par les Furies, le fils d'Agamemnon part, accompagné de Pylade, pour la Tauride, afin d'y enlever la statue de Diane en expiation de son crime, et comment il reconnaît, dans la prêtresse, sa sœur Iphigénie qui l'aide à tromper Thoas et à fuir vers la Grèce avec la précieuse statue. On a bercé nos premières études de ces récits des temps héroïques, récits beaucoup moins fabuleux peut-être qu'on ne nous les dépeignait. L'antiquité est remplie du nom et des souvenirs d'Agamemnon, d'Oreste, d'Iphigénie. Les poètes et les sculpteurs les ont immortalisés. Il suffit de nommer les Euménides et les Coéphores d'Eschyle, l'Electre de Sophocle, celle d'Euripide et ses tragédies d'Oreste et d'Iphigénie en Tauride. Quant aux monuments, ils sont si nombreux qu'ils formeraient à eux seuls un musée complet. Millin en a décrit plusieurs dans son *Orestéide*, et M. Raoul Rochette a publié, sous le même titre, en 1833, une histoire complète d'Oreste par les monuments. Les traditions grecques se perpétuèrent chez les Romains et il n'y a rien d'étonnant à ce que le ciseau de quelque ouvrier des Gaules ait reproduit sur la pierre la principale

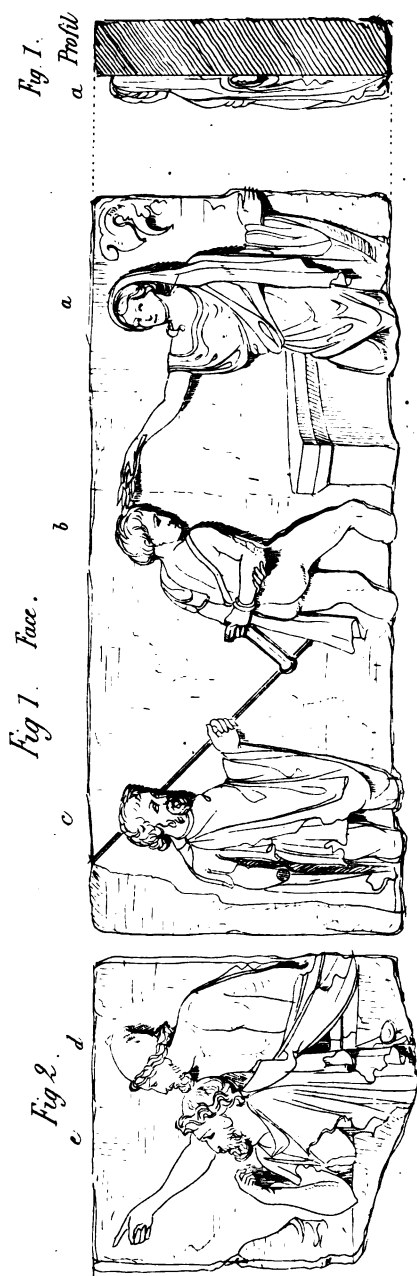


Fig 1.
a. Profil



V.P.

0.06 m pour 1 Mètre.

Lith. de Tübingen.



scène d'une histoire qui a inspiré dans les temps modernes nos premiers poètes.

L'examen attentif du bas-relief et sa comparaison avec d'autres analogues, ne me paraissent devoir laisser aucun doute à cet égard.

Dans le bas-relief lui-même, tout convient à la scène d'Oreste amené devant Iphigénie. Le captif est nu, il a été dépouillé par les Scythes qui ne lui ont laissé que son épée, et qui lui ont lié les mains derrière le dos. La coupe de ses cheveux, le profil de sa figure sans barbe, indiquent le type grec. Iphigénie, enveloppée du *peplus*, lève le rameau sacré sur la tête de la victime qui doit être immolée sur l'autel de Diane. Elle présente également le type grec. Quant au troisième personnage, évidemment, et sa figure et ses vêtements ont un cachet différent. Il a la barbe et les cheveux touffus des Scythes, leur physionomie épaisse et rude. Il porte, sous une espèce de manteau agrafé sur l'épaule droite, la tunique courte des Barbares et le caleçon appelé *anaxyrides*. La lance est une des armes favorites des Scythes. A coup sûr, il faut en convenir, si l'artiste avait voulu représenter le satellite de Thoas amenant Oreste devant la prêtresse Iphigénie, au pied de l'autel de Diane, il n'aurait point fait un autre tableau.

Et c'est en effet ainsi que le même sujet est représenté dans quatre monuments anciens.

Le premier, cité par Millin dans son *Orestéide* (Paris, 1817), est un bas-relief du palais Grimani à Florence. Oreste et Pylade y sont représentés nus, sans barbe, avec leur épée et leur baudrier, les mains liées derrière le dos. Les Scythes qui les conduisent portent la tunique courte et le caleçon qui, avec le bonnet phrygien, caractérisent les Barbares.

M. Raoul Rochette donne le dessin d'un vase étrusque qui montre Oreste et Pylade nus, conduits devant Iphigénie qui est assise. Derrière eux est un Scythe armé d'une lance et porteur d'une barbe touffue. Il cite également un vase grec où Oreste nu est conduit, par un Scythe armé d'une lance mais vêtu à la grecque, devant Iphigénie assise et enveloppée de la tête aux pieds d'un ample *peplus*. Ce monument, où Oreste seul est amené devant Iphigénie, a répondu d'avance à l'objection qui pourrait être faite au sujet du bas-relief de Sens, où l'on ne voit aussi qu'Oreste seul, tandis qu'Euripide, dans son *Iphigénie en Tauride*, d'accord avec

les autres monuments, met en scène Oreste et Pylade dont l'amitié et le dévouement mutuels sont devenus un type souvent cité.

Enfin, Winkelmann, dans ses *Monumenti antichi inediti*¹, donne le dessin d'un sarcophage du palais Accoramboni où sont représentées trois scènes de l'histoire d'Oreste. Dans la première, Oreste, agité par une Furie, est consolé par Pylade. Dans la seconde, les deux amis sont amenés nus, les mains liées derrière le dos, devant Iphigénie, par un Scythe armé d'une épée, coiffé d'un bonnet et entièrement vêtu. Les personnages y sont placés dans l'ordre inverse de celui de Sens. Le Scythe est à droite, Iphigénie à gauche, devant l'autel surmonté de la statue de Diane, Oreste et Pylade sont au milieu et tournés vers elle. La troisième scène représente l'embarquement d'Iphigénie protégée par Oreste et Pylade qui combattent et défont les Scythes.

Ce bas-relief a été reproduit par Millin dans sa *galerie mythologique*, planche 171 bis, n° 626, et par M. Raoul Rochette, dans son *Orestéide*, au paragraphe 5.

L'analogie est évidente entre ces quatre monuments et le bas-relief que nous possédons. Il me paraît donc certain que le sujet en est Oreste et Iphigénie en Tauride. La destination connue du bas-relief du palais Accoramboni, qui faisait partie d'un sarcophage, me paraît indiquer également celle du bas-relief de Sens. Son peu de hauteur (les personnages n'ont pas plus de 0 m. 60 de haut), sa longueur de 1 m. 50 seulement pour le développement de la scène, ne permettent pas de supposer qu'il ait appartenu à quelque grand monument dont il aurait contribué à former la frise. De plus, l'existence d'un autre sujet sculpté sur le côté gauche de la pierre, en retour et au dehors, prouve que ce bas-relief était à l'extérieur et non à l'intérieur du monument qu'il ornait. La supposition la plus naturelle est donc celle d'un sarcophage dont nous n'avons qu'un des angles. Du reste j'ignore quel est le sujet représenté en retour sur la pierre (*Planche VIII, fig. 2*). Plusieurs personnages paraissent observer ce qui se passe au loin. L'un d'eux, à la haute taille, porte sur la tête une calotte qui, dans les monuments anciens, est l'attribut ordinaire d'Ulysse. Peut-être des découvertes ultérieures compléteront-elles ce monument précieux.

Resterait à expliquer par quel motif un semblable sujet,

¹ Tome II, page 200, planche 149. — 2 vol. in-fol. Rome, 1767.

Oreste en Tauride, a pu être sculpté sur un tombeau de la Gaule romaine. Faut-il dire aussi que c'est là un effet du caprice de l'artiste ? Ou bien y a-t-il sous ces représentations de l'histoire antique, quelque enseignement caché, quelque but inconnu à notre civilisation moderne ? Je comprends que dans la décoration d'un vaste édifice, dans le choix des ornements, des arabesques, des feuillages, l'artiste consulte son imagination et son goût, et déploie toutes les capricieuses ressources de l'art. Mais j'admets difficilement que dans une œuvre aussi circonscrite qu'un sarcophage, où le bas-relief est la partie importante qui doit tout d'abord attirer l'attention, on n'ait point cherché à exprimer quelque pensée en rapport avec la destination du monument. La reproduction du même sujet sur des monuments analogues, dans des contrées différentes, à des époques diverses, me paraît d'ailleurs l'indice, non pas de la pensée capricieuse et solitaire d'un artiste, mais d'une tradition ancienne, populaire, constante. Il doit y avoir un enseignement traditionnel caché sous cette forme qui se perpétue : et il me semble voir ici traduit sur la pierre, aux yeux de tous, par la reproduction d'un fait historique et populaire, le dogme, aussi ancien que le monde et qu'on retrouve chez tous les peuples et dans toutes les religions, de l'expiation des fautes par le dévouement et le sacrifice.

Les Grecs n'étaient point les seuls à croire que celui qu'ils appelaient Minos, assisté des deux autres juges des enfers, pesant dans la balance les mérites des âmes, les envoyait dans les profondeurs du Tartare ou dans les Champs élyséens, suivant que l'emportait le plateau des mauvaises ou celui des bonnes actions. Cette compensation entre les actes divers de l'homme, ce rachat des crimes par l'héroïsme du repentir et du dévouement, a tenu partout une grande place dans les croyances religieuses des peuples. Or, où aurait-on pu retracer avec plus de force ce dogme capital, que sur les monuments mêmes destinés à rappeler l'heure où l'homme, passant d'une vie à l'autre, va voir peser, dans la balance éternelle, ses bonnes et ses mauvaises actions ? Et quel fait choisir, à cet égard, plus connu de tous et plus frappant que celui d'Oreste, meurtrier de sa mère et d'Egisthe, poursuivi par les Furies, allant, pour expier son crime et se réconcilier avec les dieux de sa patrie, sur la terre inhospitalière de la Tauride, afin d'y reconquérir l'image d'une déesse chère aux Grecs et d'en ramener sa sœur captive ?

Il ne faudrait pas s'étonner d'ailleurs de retrouver dans l'antiquité des croyances qui semblent être l'apanage exclusif du christianisme. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. L'âme de l'homme et ses penchants ne changent pas plus que le corps et ses penchants. Les idées de justice, de dévouement, d'expiation, se sont fait jour partout et à toutes les époques. Je crains qu'en général les ouvrages classiques de mythologie, où l'on nous présente les récits des temps qu'on est convenu d'appeler fabuleux ou héroïques, n'accordent beaucoup trop à la fiction et au caprice, et pas assez à l'histoire réelle, aux idées qui ont leur racine dans les profondeurs même de l'intelligence, aux passions enfin toujours renaissantes, mais toujours combattues, du cœur humain. Sans doute le christianisme a plus particulièrement développé et consacré les idées de justice et de dévouement, la doctrine de l'expiation. Mais ces idées, cette doctrine, voilées si l'on veut et altérées, existaient avant lui. Il n'entre pas dans ma pensée de faire ici une comparaison dont je contesterais le premier la justesse et la convenance. Qu'il me soit permis seulement de rappeler des faits dont l'analogie est frappante et qui ont évidemment leur raison d'être dans les idées mêmes et les penchants qui forment le fonds de la nature humaine.

Avant que ces fiers barons du moyen âge, si souvent oppresseurs des peuples, partissent pour la croisade, afin d'expier leurs fautes en reconquérant les lieux saints et délivrant leurs frères d'Orient de la domination musulmane, Oreste était allé sur les rivages de la Tauride, enlever au péril de sa vie, pour expier le meurtre de sa mère, la statue de Diane et délivrer sa sœur Iphigénie. Avant que la chevalerie chrétienne s'organisât pour la défense du faible et de l'opprimé, sous l'influence des principes de charité et de fraternité proclamés par la religion nouvelle, Thésée avait affronté le Minotaure pour délivrer son pays du tribut annuel par lequel il livrait ses enfants les plus faibles et les plus purs. Avant que les apôtres du Christ fondassent, par cette réponse célèbre : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes », la liberté de la conscience vis-à-vis du pouvoir temporel, liberté inconnue aux temps anciens, Sophocle cependant avait mis dans la bouche d'Antigone, répondant au tyran Créon, qui lui reprochait d'avoir foulé aux pieds les lois en donnant la sépulture à son frère Polynice, ces remarquables paroles : « Mais ces lois, ce n'était pas Jupiter qui les avait faites, ni la Justice assise parmi les dieux

dans l'autre vie et législatrice des choses du tombeau parmi les hommes. Je ne croyais pas que tes ordonnances eussent assez de force pour mettre sous tes pieds, à toi simple mortel, les lois non écrites mais imprescriptibles de la Divinité. Ces lois ne vivent pas d'aujourd'hui ni d'hier; elles sont éternelles, et nul ne sait qui nous les a révélées. Devais-je, craintive devant l'orgueil d'un homme, m'exposer, en les négligeant, à la vengeance divine? Je savais bien qu'il me faudrait mourir : qui est-ce qui l'ignore? Je n'avais pas besoin de tes proclamations pour le savoir, et, s'il faut mourir avant le temps, ce n'est pour moi qu'un avantage de plus. »

Ces idées supérieures de justice, de dévouement, d'expiation, existaient donc avant le christianisme. Elles peuvent donc, elles doivent se retrouver sur les monuments antiques. La gloire du christianisme est de les avoir fécondées et popularisées. Il a créé par milliers de nouvelles Antigones; il a multiplié sur le sol Européen le dévouement de Thésée, les expiations d'Oreste. On a pu plaisanter sans doute sur ces expéditions d'outre-mer entreprises par des guerriers en repentir de leurs fautes. Mais, à part toute conviction religieuse, à ne les considérer qu'au point de vue purement humain, elles n'en restent pas moins du nombre de ces manifestations puissantes qui gravent pour des siècles, dans la mémoire des hommes, de grandes leçons. Les expiations volontaires, de la part surtout des chefs ou des oppresseurs des nations, en préviennent d'involontaires. En montrant la peine réservée au crime, elles servent à en empêcher le retour. Elles apaisent, dans le cœur des peuples, cette soif de la justice qui, faute d'être satisfaite, se tourne si souvent en soif de vengeance et nous fait lire, dans les annales de l'humanité, les pages sanglantes et douloureuses qu'on en voudrait pouvoir effacer.

Si je ne me trompe pas, Messieurs, en attribuant cette signification élevée au bas-relief d'Oreste en Tauride, il faut reconnaître que nous possédons en lui un fragment précieux, et que la seule possibilité de le compléter un jour suffirait pour engager la ville à prendre les mesures les plus efficaces afin de conserver les pierres monumentales de ses murs.

§ IV.

DES FRAGMENTS D'ARCHITECTURE ET DE SCULPTURE
D'ORNEMENTATION.

Si plusieurs des inscriptions ou des bas-reliefs que nous avons étudiés jusqu'ici présentent un ensemble complet et conduisent à des conclusions et à des connaissances positives, il n'en est pas de même de ces débris de toute espèce, de ces pierres taillées ou sculptées que l'on extrait en si grand nombre de la partie inférieure des murs de la ville. La seule inspection de ces pierres prouve qu'elles ont appartenu à d'anciens monuments. Mais aux quels? C'est ce qu'il est impossible de déterminer.

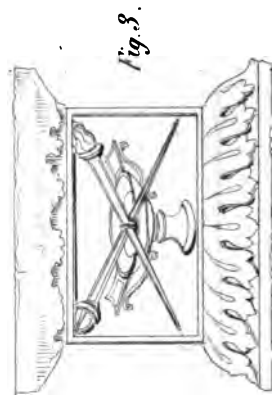
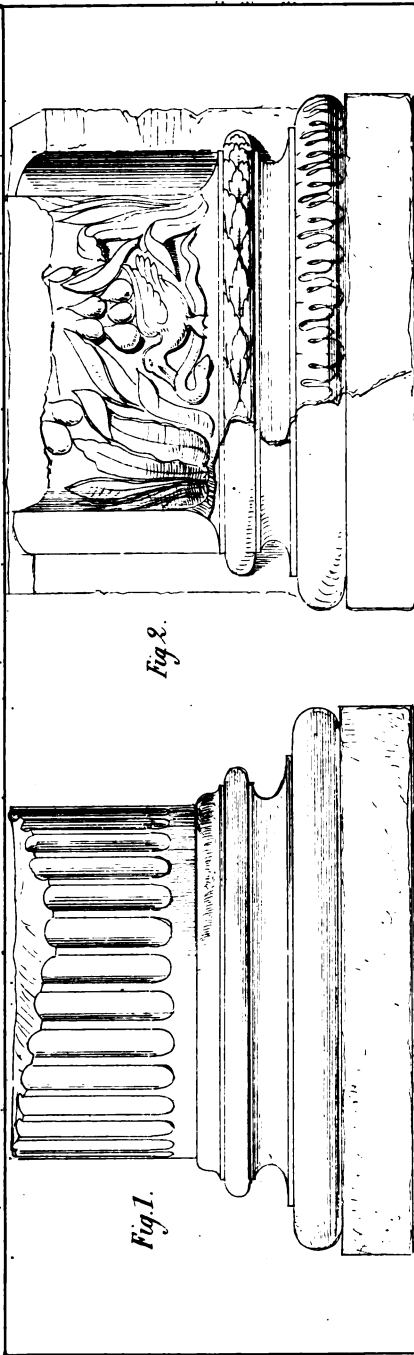
On peut affirmer seulement que, presque aucune des pierres de grande dimension qui forment les fondations du mur d'enceinte, n'a été primitivement taillée pour cette destination spéciale. Toutes ont appartenu, soit à des édifices gallo-romains et à des murs de grand appareil, soit à des tombeaux ou à des monuments analogues.

« Les murs de grand appareil, dit M. de Caumont (Cours d'antiquités monumentales, tome II, page 159), sont construits en belles pierres de taille, ayant deux à trois et même quelquefois quatre à cinq pieds de largeur, sur un, deux ou trois d'épaisseur, posées par assises égales, sans ciment, et liées les unes aux autres par des coins de bois de chêne à double queue d'aronde ou par des crampons de fer. »

Or, si ma mémoire ne m'a trompé pas, j'ai remarqué plusieurs fois dans les blocs de pierre provenant des murs de Sens, soit des entailles à queue d'aronde destinées à recevoir les coins de bois dont parle M. de Caumont, soit des trous qui ont pu servir à placer des crampons de fer. Pas une de ces pierres ne porte de traces de ciment. Sans parler de celles qui sont sculptées et qui ont eu bien évidemment une destination antérieure, presque toutes font voir, ne fut-ce que par un angle abattu, par un modillon, par la plus simple corniche, qu'elles n'avaient pas été primitivement préparées pour la place qu'elles occupent aujourd'hui.

Il n'en faudrait pas conclure, du reste, que, vu le grand nombre de ces pierres et l'étendue des murailles où elles sont enfouies,





notre ville a dû posséder des monuments gigantesques. Je suis persuadé que si l'un des membres de votre Commission d'architecture voulait faire ce calcul, pour lequel je me reconnais incompetent, il trouverait qu'en supposant l'enceinte des arènes, dans le faubourg Notre-Dame, formée de murs de grand appareil, cette enceinte seule aurait suffi pour fournir toutes les pierres de grande dimension qui entrent dans les murailles de la ville de Sens. Seulement, on ne devra pas oublier, en faisant ce calcul, qu'en beaucoup de partie des fondations, les pierres de taille ne forment que le parement extérieur, comme on peut le voir en ce moment¹ dans le mur en démolition auprès du jeu de paume.

Parmi les nombreux fragments d'architecture et de sculpture d'ornementation découverts dans les murs de la ville, il n'en a été conservé à la mairie que treize, ce sont :

1° Une base de colonne à cannelures évidées. Le diamètre est de 0 m. 70 (*Pl. IX, fig. 1*).

2° La partie supérieure du fût d'une colonne cannelée, adhérente au mur, et d'un diamètre de 0 m. 26.

3° Une base de colonne à moitié engagée dans le mur. Le tore est garni de feuillages ciselés. Du congé, partent des roseaux qui ornent l'extrémité inférieure du fût et parmi lesquels on distingue un ibis mangeant un serpent (*fig. 2*).

4° Le chapiteau à feuillages d'une colonne, ou peut-être d'un faisceau de trois colonnettes.

5° Un bas-relief représentant un vase sur lequel sont placés des flambeaux croisés (*fig. 3*).

6° Un autre vase sculpté.

7° Une rosace et des feuillages.

8° Une pierre évidée de telle sorte qu'elle paraît avoir formé l'extrémité d'une voûte sépulcrale. On y voit un vase sculpté, de chaque côté du cintre, et un autre dans le fond. La voûte devait être continuée dans sa longueur par d'autres pierres semblables. Ce fragment est placé dans la cour des pompes; tous les autres sont dans le jardin de l'Hôtel-de-Ville.

9° Un compartiment carré avec feuillages, qui doit être un fragment de frise.

10° L'angle d'une corniche avec la partie supérieure de la frise. Les modillons et tous les détails en sont richement sculptés; on

¹ Cette partie du Mémoire a été lue à la séance du 4^{er} décembre 1845.

distingue dans la frise, près de l'angle, une tête d'homme très-mutilée et de petite dimension.

11° Un autre fragment de corniche avec modillons et feuillages ciselés.

12° Un fragment de frise avec feuillages.

13° Autre fragment de frise, sans doute, où l'on remarque une draperie à côté de laquelle se trouve, sculpté dans un cadre rectangulaire, un ornement semblable à une fleur de lis renversée et entourée de feuillages. Je propose aux personnes qui veulent absolument voir un symbole dans cet ornement, de le regarder comme l'emblème de la paix succédant à la guerre. C'est un fer de lance à la base duquel sont attachés des feuillages ou des fleurs, et qu'on a renversé pour mieux faire comprendre qu'il est devenu inutile (*fig. 4*).

Dans l'impossibilité de déterminer à quels monuments ont appartenu ces fragments, je ne m'étendrai pas davantage à leur sujet. Seule, une longue et patiente étude des nombreux débris que chaque jour on extrait des murs et qui disparaissent chaque jour, conduirait peut-être à des résultats utiles et intéressants. Depuis plusieurs années, un de nos collègues, à mesure que des portions de mur sont abattues, s'occupe de dessiner les pierres qui méritent ce soin; il en cote avec exactitude les dimensions. Il espère, lorsqu'il aura ainsi rassemblé de nombreux matériaux, pouvoir faire des comparaisons et des rapprochements qui lui permettront de reconstruire, sur le papier, quelques-uns des anciens monuments d'Agendicum. Et lors même qu'il n'y parviendrait pas, les dessins de toutes ces pierres, reproduites à une même échelle, devront offrir un tableau varié et curieux des lignes d'architecture, des dimensions et des formes des colonnes, des sculptures et des ornements employés par nos pères, dans la décoration de leurs édifices, du 1^{er} au III^e siècle de l'ère chrétienne.

J'avoue que j'aurais désiré davantage encore, c'est-à-dire, qu'à l'aide d'un choix judicieux, on eût rassemblé, classé et conservé tous les morceaux qui présentent, pour l'étude de l'architecture gallo-romaine, un intérêt réel. Le meilleur dessin, la copie la plus exacte, ne remplacent jamais les monuments eux-mêmes. En fait d'architecture particulièrement, il n'y a qu'un moyen de se rendre bien compte de l'effet que peuvent produire les morceaux dont on étudie les dessins, c'est de les exécuter. Et puis-

que nous en avons un si grand nombre qui sont tout exécutés, pourquoi les détruire et nous contenter d'une image toujours imparfaite, au lieu de la réalité?

§ V.

DE L'ÉPOQUE DE CONSTRUCTION DES MURAILLES DE SENS.

En parlant du siège d'*Avaricum*, aujourd'hui Bourges, César, au septième livre de ses Commentaires, paragraphe 3, s'exprime ainsi :

« Telle est à peu près la forme des murailles dans toute la Gaule : A la distance régulière de deux pieds, on pose sur leur longueur des poutres d'une seule pièce ; on les assujettit intérieurement entre elles et on les revêt de terre foulée. Sur le devant, on garnit de grosses pierres les intervalles dont nous avons parlé. Ce rang ainsi disposé et bien lié, on en met un second en conservant le même espace, de manière que les poutres ne se touchent pas, mais que, dans la construction, elles se tiennent à une distance uniforme, un rang de pierres entre chacune. Tout l'ouvrage se continue ainsi, jusqu'à ce que le mur ait atteint la hauteur convenable. Non-seulement une telle construction, formée de rangs alternatifs de poutres et de pierres, n'est point, à cause de cette variété même, désagréable à l'œil ; mais elle est encore d'une grande utilité pour la défense et la sûreté des villes ; car la pierre protège le mur contre l'incendie, et le bois contre le bélier ; et on ne peut renverser ni même entamer un enchaînement de poutres de quarante pieds de long, la plupart liées ensemble dans l'intérieur ¹. »

Ce texte seul suffirait pour établir que les murailles actuelles de Sens, qui ne ressemblent en rien à la description donnée par César, ne datent pas de l'époque où la Gaule était encore indépendante. Mais les débris d'édifices anciens, les sculptures, les inscriptions latines que nous avons décrites, ne peuvent laisser aucun doute à cet égard. De plus, ces monuments qui, par leur forme et leur caractère, doivent être attribués aux deux premiers siècles de notre ère, établissent par là, d'une manière positive, que nos murs ne sauraient être antérieurs au III^e siècle.

¹ Edition de Pancoucke, traduction de M. Nisard, page 286.

Toutefois, si nous n'avions pas d'autre base pour déterminer l'époque de la construction des murs, il nous serait difficile d'y parvenir, même d'une manière approximative. Nous en serions réduits à des conjectures plus ou moins fondées, comme on l'est pour tant d'autres villes qui ont été entourées de fortifications semblables à celles de Sens. Les murailles d'Auxerre, d'Orléans, de Tours, d'Angers, de Saintes, de Bordeaux, de Périgueux, de Narbonne, du Mans, d'Evreux, de Bayeux, de Lillebonne, de Beauvais, de Reims, de Langres, de Troyes, avaient été construites en pierres de petit appareil, avec des cordons de briques régnant tout à l'entour. Elles étaient, comme les nôtres, flanquées de tours rondes, et assises sur des fondations composées de blocs considérables de pierres taillées et souvent sculptées, provenant d'édifices détruits, rangées sans mortier ni ciment, et présentant un plus ou moins grand nombre de fûts de colonnes, des chapiteaux, des frises, des bas-reliefs, des cippes et des inscriptions funéraires. (V. de Caumont, tome II, chap. IX, pag. 244 et Atlas, pl. XX). Faute de documents précis, les archéologues ne sont pas d'accord sur l'époque de la construction de la plupart de ces murs. M. Jouannet pense que l'enceinte de Bordeaux remonte à la fin du III^e siècle; M. Gaillard attribue celle de Lillebonne aux premières années du IV^e; l'enceinte d'Auxerre, d'après l'abbé Lebœuf, serait du IV^e siècle; celle de Tours, selon la Sauvagère, de la fin du IV^e ou du commencement du V^e.

Nous serions fort embarrassés de choisir, entre ces époques, celle qui convient à la construction des murs de Sens, sans un document historique qui nous permet, sinon de déterminer le moment précis de cette construction, du moins de resserrer dans d'assez étroites limites le temps auquel on doit la rapporter. Je veux parler du passage où Ammien Marcellin raconte le siège soutenu à Sens, par Julien, contre les Barbares¹.

En l'année 355, Julien, que l'empereur Constance venait de nommer César en lui confiant le gouvernement des Gaules, après avoir battu les Francs, repris et fortifié Cologne, vint prendre ses quartiers d'hiver à Sens, ville alors très-favorable à ce dessein, *hyematurus apud Senonas OPPIDUM TUNC OPPORTUNUM abscessit*, lit-on dans le texte. Là, pendant qu'il s'occupe de préparer toutes choses pour la campagne prochaine, il se voit assailli

¹ Livre XVI, § 4.

tout à coup par une multitude d'ennemis qu'enflamme l'espérance de prendre la ville : *hostilis aggreditur multitudo oppidi capiundi spe in majus accensa*. Julien fait fermer les portes, fortifier la partie faible des murs, *clausa ergo urbe, murorumque intuta parte firmata*, dit Ammien Marcellin. Au bout de trente jours, pendant lesquels on vit Julien, furieux de ce que ses troupes en petit nombre ne lui permettaient pas de faire une sortie, se tenir constamment sur les murailles, *inter propugnacula visebatur et pinnas*, les Barbares, lassés et fort tristes, levèrent enfin le siège. Julien, après avoir achevé l'hiver à Sens, *exacta apud Senonas hyeme*, alla de nouveau combattre les Germains.

Ainsi au milieu du iv^e siècle, Sens était une ville forte, où l'on prenait en toute sûreté ses quartiers d'hiver. Elle était entourée de murs assez bien construits pour qu'à l'aide de quelques réparations, un petit nombre d'hommes y pût soutenir un siège de trente jours contre une multitude d'ennemis. Le texte d'Ammien Marcellin est clair et précis.

Reste une question. Ces murs de l'année 355 sont-ils ceux que nous voyons encore aujourd'hui? Ne pourrait-on pas supposer, par exemple, que les fortifications dont parle César dans le passage que nous avons cité, et dont, comme toutes les villes importantes, Agendicum devait être entouré, subsistaient encore, et n'ont fait place aux murailles actuelles qu'à une époque postérieure?

Un instant d'examen suffira pour répondre à cette objection. * .

D'abord, il est peu probable que César et ses successeurs immédiats dans le gouvernement des Gaules, aient laissé subsister les fortifications d'Agendicum. Ce n'était pas l'usage des Romains d'alors de s'enfermer dans l'intérieur des villes alliées ou ennemies. Ils tenaient toujours la campagne, s'abritant au besoin derrière des camps retranchés, et prenaient leurs quartiers d'hiver dans des emplacements qu'ils avaient soin de fortifier et d'où ils pouvaient facilement se procurer des vivres ou surveiller les contrées conquises.

Une seule fois, dans tout le cours de la guerre, César, à cause de la rigueur de la saison, établit son camp dans Genabum, ville des Carnutes que les habitants avaient abandonnée, et loge les soldats, partie sous le toit des habitations gauloises, partie sous des tentes promptement recouvertes d'un peu de chaume (Comm. lib. VIII, § 5). Il ne fit point exception à l'usage constant des

légions Romaines lorsqu'il les mit en quartiers d'hiver à Agendicum, dans cet emplacement que nous signalait, à la dernière séance, M. de Lavernade, et que la Société archéologique de Sens ne tardera sans doute pas à explorer : emplacement qui, pour le dire en passant, nous montrera un des plus vastes camps retranchés qu'aient eu les Romains, défendu au nord par la Vanne ancienne, au couchant par la rivière d'Yonne, au levant et probablement aussi au midi par un fossé et une enceinte dont les restes subsistent encore. Dès-lors, comment croire qu'à deux pas de ce camp, dont les retranchements solides et le vaste donjon connu sous le nom de la Motte du Ciar, indiquent l'importance et la durée, César et ses successeurs aient laissé se consolider les anciennes fortifications de Sens, qui ne leur étaient à eux-mêmes d'aucune utilité et ne pouvaient servir qu'à ceux dont ils eurent à comprimer plusieurs fois les soulèvements ?

En second lieu, lors même que les murs d'Agendicum auraient survécu à la conquête, trois siècles de paix, à peine interrompue, pour les populations de l'intérieur des Gaules, par les guerres de la Belgique et de la Germanie et par les disputes des compétiteurs à l'Empire, les eussent fait tomber comme inutiles et incommodes. A mesure que les années s'écoulaient, les vaincus se mélaient aux vainqueurs ; les rivalités séculaires, qui avaient divisé les nombreuses tribus des Gaules, s'éteignaient ; les aigles Romaines, gardiennes de la tranquillité générale, veillaient aux bords du Rhin ; et les paroles que Virgile met dans la bouche d'Anchise semblaient destinées à recevoir une application éternelle :

*Tu regere imperio populos, Romane, memento ;
Hæ tibi erunt artes ; pacisque imponere morem ,
Parcere subjectis et debellare superbos*¹.

Au sein de cette paix profonde que Rome garantissait alors aux peuples conquis, pourquoi Agendicum aurait-il conservé ses vieilles murailles ? Pourquoi les Gaulois du 1^{er} et du 11^e siècle

¹ ENÉIDE, liv. vi, vers 851-853.

Toi, Romain, souviens-toi de régir l'univers ;
Donne aux vaincus la paix, aux rebelles des fers,
Fais chérir de tes lois la sagesse profonde :
Voilà les arts de Rome et des maîtres du monde. (DEUILLE.)

auraient-ils plus que ceux du XIX^e, respecté des remparts inutiles? Nous aussi, confiants dans notre unité et notre force nationales, confiants dans les idées de paix et de fraternité universelles partout répandues, nous démolissons nos murailles, vain épouvantail de temps qui ne sont plus et qui, pensons-nous, ne reviendront pas. Et cependant il y a trente ans à peine que ces mêmes murs nous défendirent une dernière fois contre une nouvelle invasion de Barbares! Si nous avons oublié déjà cette page désastreuse de notre histoire, si trente années paisibles nous semblent répondre de l'avenir, comment les Gaulois nos pères, protégés qu'ils étaient par des siècles de paix et par la majesté toute puissante du nom romain, n'auraient-ils pas détruit leurs murs, symbole d'inimitiés passées et de guerres finies? Ces murs tombèrent donc, et de même que, rompant de toutes parts ses barrières, Sens cherche l'air, l'espace, la vie, de même Agendicum s'ouvrit et s'embellit. Le quartier situé entre la ville et le camp romain, aujourd'hui St-Paul, se couvrit de jardins et de maisons de plaisance dont les mosaïques, découvertes à plusieurs reprises, ont attesté l'ancienne splendeur. A l'est de la ville un amphithéâtre fut élevé; au nord, près de la rivière d'Yonne, on établit des bains. Cette prospérité dura jusqu'au jour où les invasions des Francs culbutèrent et détruisirent à la fois l'amphithéâtre, les bains, les maisons de plaisance, et jusqu'aux restes du camp des Romains, et forcèrent les Sénonais étonnés à bâtir, avec les ruines mêmes de leur ville, les murs nouveaux qui devaient les abriter contre de nouveaux orages.

Enfin, si les murailles actuelles de Sens n'étaient pas celles dont parle Ammien Marcellin, si les remparts anciens avaient existé de son temps et s'étaient trouvés en état de soutenir un long siège contre une multitude d'ennemis, *hostilis multitudo*, on ne voit pas quelle nécessité aurait pu obliger les Sénonais d'en construire de nouveaux. Depuis Julien, les irruptions des Barbares et les guerres se succèdent sans interruption pendant des siècles. On se fut contenté, comme il l'avait fait lui-même, de réparer ces anciens murs et de s'en couvrir pour la défense.

L'enceinte actuelle de Sens existait donc en l'an 355 de notre ère. Mais depuis quand? Qui l'avait fait construire?

Faut-il l'attribuer, comme l'ont fait plusieurs personnes, à Julien lui-même? Je ne le pense pas. D'abord, le texte d'Ammien Marcellin ne se prête point à cette hypothèse; il suppose des murs

existants que Julien répare. Ensuite, à quel moment Julien aurait-il pu s'occuper de cette construction ? Lors du siège de Sens, il avait depuis très-peu de temps le commandement des Gaules, et la guerre soutenue sur les bords du Rhin l'avait seule préoccupé. S'il se décide à prendre ses quartiers d'hiver à Sens, c'est parce que la ville est commode et fortifiée, *oppidum tunc opportunum*. Enfin, la seule inspection des murailles prouve qu'elles n'ont pu être construites en présence de l'ennemi et sous le coup d'une invasion. On ne transporte pas des matériaux comme ceux qui se trouvent dans les fondations, on n'élève pas des murs de cette épaisseur et de cette hauteur, on ne prépare pas des milliers de petites pierres taillées régulièrement et que les environs de Sens n'ont évidemment pas fournies, on ne les insère pas dans le mur avec cette régularité, non plus que ces cordons de briques placés à des distances presque toujours égales, lorsque l'on est pressé par l'ennemi. Il faut, pour un pareil travail, quelques loisirs, des trêves, sinon la paix, et nombre de bras. Julien ne put disposer de son temps et de son armée, habiter, par exemple, et embellir Lutèce dont il aimait le séjour, qu'après le siège de Sens et ses premières campagnes en Germanie.

Il faut donc reporter à un autre prince la construction de nos murs. Un coup d'œil jeté sur l'histoire des Gaules pendant le siècle qui précéda Julien, pourra nous aider dans cette recherche.

Jusqu'au milieu du III^e siècle de l'ère chrétienne, la Gaule n'eut point à souffrir des guerres d'invasion, et, comme nous l'avons vu, rien ne pouvait lui rendre alors nécessaire, non-seulement la construction de nouvelles murailles, mais même la conservation des anciennes. Ce fut vers l'an 253, sous l'Empereur Valérien, que les Barbares commencèrent à passer le Rhin pour s'établir dans des pays plus fortunés que ceux qu'ils habitaient. Ces premières tentatives furent aisément repoussées, et nous ne voyons pas qu'Aurélien, qui faisait alors ses premières armes, ait eu beaucoup de peine à vaincre les Francs peu nombreux¹. Posthume, qui commanda dans les Gaules de l'an 260 à l'an 267, n'empêcha pas seulement les Germains d'y pénétrer, mais il passa lui-même le Rhin, et il construisit des forts de distance en distance sur les terres des Barbares même, pour les tenir en respect dans leur propre pays². Ce fut peu

¹ V. *Historiæ Augustæ scriptores*, Flavii Vopisci Syracusii divus Aurelianus, 7.

² V. *Ibid.*, Trebellii Pollionis triginta tyranni, 5.

après lui, pendant les six années du gouvernement de Tétricus, que la Gaule commença de souffrir réellement, moins encore des courses des Francs que des déchirements intérieurs causés par les querelles de ses propres enfants. Les Bagaudes surgirent, et en 269, après un siège de sept mois, ruinèrent complètement la ville d'Autun. Aurélien, à qui Tétricus se rendit en 273, eut assez de puissance pour pacifier la Gaule, mais ce ne fut que pour un instant. Déjà, Rome elle-même, pressée par les invasions successives des Barbares dont la riche Italie tentait la cupidité, songeait à sa propre défense. L'on avait négligé d'en entretenir les fortifications, disent les historiens ; les murs tombaient de vétusté ou avaient été abattus. Aurélien entreprit de les relever¹ et d'en agrandir l'enceinte² ; Probus acheva ce travail.

Alors commencent véritablement pour la Gaule les grandes invasions, et il devient nécessaire d'y opposer de nouveaux moyens de résistance. Quatre ans s'étaient à peine écoulés depuis qu'Aurélien, vainqueur de Tétricus, avait, si l'on en croit l'opinion commune, bâti Orléans, lorsque Probus, empereur après le meurtre de Tacite, est forcé d'accourir en Gaule et de livrer trois batailles successives, l'une aux Lyges, l'autre aux Francs, la troisième aux Bourguignons et aux Vandales. Vopiscus³ rapporte que Probus, vainqueur en un grand nombre de combats, tua aux Barbares près de 400,000 hommes ; reprit sur eux soixante ou soixante et dix villes qu'ils avaient envahies ; leur enleva une grande partie de leur butin, et, les ayant chassés de toute la Gaule, passa le Rhin et leur rendit ravages pour ravages. Après qu'ils eurent demandé et obtenu la paix à de dures conditions, et que Probus eut établi des camps et des châteaux dans leur pays même, le long de la frontière romaine, cet Empereur écrivait au Sénat : « Nous n'avons laissé aux Barbares vaincus que le sol de
« leurs terres : tout ce qu'ils possédaient est maintenant à nous.
« Les campagnes de la Gaule sont labourées par des bœufs Ger-
« mains : leurs troupeaux servent à notre nourriture : leurs
« haras nous fournissent des chevaux pour la remonte de notre
« cavalerie : nos greniers sont pleins de leurs blés⁴. »

Tout le monde sait que Probus ne laissait jamais le soldat oisif

¹ Vopisci Aurelianus, 21.

² Ibid. 39.

³ Vopisc. Probus imperator, 13.

⁴ Ibid. 15.

et qu'on lui doit un grand nombre de travaux utiles, exécutés en moins de six ans de règne. L'on pourrait donc, sans invraisemblance, attribuer à ce prince la construction des murailles de Sens. Cependant il me paraît plus probable qu'elle date seulement de Constance Chlore, qui fut nommé César, pour les Gaules, dix ans après le meurtre de Probus, arrivé en 282. Nos murailles remonteraient ainsi aux dernières années du III^e siècle de l'ère chrétienne. Voici, à cet égard, les raisons sur lesquelles je m'appuie.

Après la mort de Probus, les Gaules furent de nouveau envahies par les Barbares et dévastées par les Bagaudes. En 287, Maximien battit les armées germaniques. En 293, Constance Chlore les poursuivit de nouveau jusque dans le pays des Bataves, construisit des forts sur les frontières, et, circonstance remarquable, réunit et transporta dans l'intérieur des Gaules, des colonies de prisonniers Francs, destinées à repeupler et à cultiver les contrées que les Barbares avaient dévastées. Il recommença cette opération, trois ans après, en 296, à la suite de nouvelles victoires. Or, à la fin de son panégyrique de Constance Chlore, l'orateur Eumène, d'Autun, cite, comme ainsi repeuplés par ce prince, les territoires de Beauvais, de Troyes et de Langres, trois villes dont les remparts anciens offrent précisément la même forme et les mêmes particularités que ceux de Sens. Il paraît assez naturel d'en conclure que Constance Chlore est l'auteur de toutes ces constructions.

Pour ce qui concerne Langres, je n'en fais point de doute. Vers l'an 301, les Allemands s'étaient avancés jusque dans le voisinage de cette ville. Constance fut surpris, et, ayant osé hasarder le combat avec une poignée de monde, il courut un très-grand risque de sa personne. Obligé de reculer vers la ville, il en trouva les portes fermées, et il fallut le tirer avec des cordes par dessus les murs. Ses troupes l'ayant ensuite rejoint, il tailla en pièces les Barbares. Ainsi, en l'an 293, le territoire de Langres est ruiné et désert : Constance Chlore le repeuple à l'aide des colonies de prisonniers Francs. En 301, huit ans après, il combat sous les remparts de la ville : en même temps qu'il l'avait pourvue d'habitants, il en avait donc relevé les murs.

N'oublions pas d'ailleurs que le règne de ce prince dura quatorze ans, de l'année 292 à l'année 306, pendant lesquels il y eut de longues périodes de paix. La ville d'Autun, inhabitée depuis

sa prise et sa destruction par les Bagaudes, fut rebâtie et repeuplée par lui durant cet espace de temps. « S'il n'y a point d'exagération dans les expressions d'Eumène, dit M. Crévier, on voyait de toutes parts et dans toutes les provinces frontières, les villes renaitre de leurs ruines, et, après avoir été presque couvertes de halliers et converties en forêts qui servaient de repaires aux bêtes, reprendre tout d'un coup leur splendeur, relever leurs murs et se repeupler de leurs anciens habitants. — Nous « pouvons donc, ajoute Eumène, insulter à ceux qui autrefois « nous faisaient trembler, et nos provinces jouissent des honneurs « du triomphe. Oui, le Cauque et le Frison cultivent pour moi la « terre. Ce peuple brigand et toujours en course, aujourd'hui « fixé dans un lieu, conduit la charrue et se fatigue dans les travaux de la campagne; il garnit mes marchés des bestiaux qu'il « a nourris, et le Barbare, devenu laboureur, me procure l'abondance et fait baisser le prix des vivres : heureux et content, si « par les ordres de nos princes, il est appelé à reprendre pour « notre défense les armes dont il a fait tant de fois usage contre « nous ' . »

Il est donc, je le répète, infiniment probable que c'est à Constance Chlore que nous devons les murailles Gallo-Romaines de Sens, ainsi que celles de Langres, de Troyes et de Beauvais. Après lui, le long règne de Constantin n'offre que trois expéditions dirigées contre les Germains, et toutes trois, portées jusque dans l'intérieur de leur pays. Le règne des fils de Constantin se passe en querelles intestines, et quand son neveu Julien soutient le siège de Sens, nous avons vu qu'Ammien Marcellin en parle comme d'une ville déjà fortifiée depuis quelque temps.

Cette opinion se trouve corroborée par une vieille tradition que je ne passerai pas sous silence et d'après laquelle saint Savinien, à son arrivée à Sens, aurait imprimé avec le doigt le signe de la croix sur les pierres des murailles. Qu'on donne à ce fait la portée du miracle, ce que je n'ai point à discuter ici, ou qu'on y voie simplement la preuve de l'intervention, dans la construction des murailles de Sens, d'une main chrétienne qui en bénit les pierres consacrées désormais à la défense du pays, il n'en de-

¹ Voy. Crévier, *Hist. des empereurs*, t. XI, 331-339. Je n'ai pas sous la main le panégyrique de Constance par Eumenius : mais on sait que la première qualité de Crévier, comme de Rollin, est de citer et de traduire exactement.

meure pas moins digne de remarque que la tradition populaire a associé ces deux circonstances : la venue de saint Savinien à Sens et l'existence des murailles de la ville. Or, l'opinion la plus probable fait venir saint Savinien à Sens dans la seconde moitié du III^e siècle, non pas qu'il en fût le premier chrétien (le christianisme alors était florissant dans les Gaules et même dans la Grande-Bretagne que l'on voit, en l'an 314, deux ans seulement après la victoire de Constantin sur Maxence, députer trois évêques au concile d'Arles), mais il en fut le premier évêque. Si donc les murs de la ville existaient ou se construisaient de son temps, c'est une raison de plus pour les rapporter à la période écoulée de Probus à Constance Chlore.

Quoi qu'il en soit, bâtis vers la fin du III^e siècle, ces murs sont un précieux débris d'une époque remarquable. Ils témoignent à la fois des deux faits les plus considérables du temps, l'invasion des Barbares et le triomphe du christianisme. Il ne fallut rien moins que la crainte de luttes journalières contre les Francs, pour décider Romains et Gaulois, qui alors ne formaient plus qu'un peuple, à s'abriter derrière des murailles construites avec les débris de leurs temples et les tombeaux de leurs ancêtres. Ce sacrifice fut rendu plus facile par l'influence qu'avait acquise la religion nouvelle aux dépens du paganisme expirant. La seconde moitié du III^e siècle a été en effet une époque glorieuse pour le christianisme : au milieu des persécutions, il régnait, sinon par le sceptre, du moins par le nombre, l'éloquence et les vertus de ses adhérents qui ne tardèrent pas à lui donner l'empire. Lorsque l'imagination évoque ces souvenirs, il lui semble tout naturel que devant l'invasion matérielle des Barbares unie, dans les desseins de la Providence, à l'invasion morale des chrétiens, les restes de l'ancien culte et de la vieille civilisation soient allés s'enfouir dans les entrailles de la terre, d'où ils ne sortent aujourd'hui que pour être livrés aux tranquilles disputes des sociétés archéologiques.

NOTA. Le 6^e paragraphe de ce travail : *De l'histoire des murailles de Sens et des variations qu'elles ont subies*, n'a pu, jusqu'à présent, à cause des recherches qu'il nécessite, être présenté à la Société archéologique.



NOTE

SUR L'ÉGLISE DE SAINT-JULIEN-DU-SAULT¹.

PAR M. VIGNON.

Appelé dernièrement pour affaires à St-Julien-du-Sault, un moment de loisir et la porte ouverte m'ont permis d'entrer dans l'église. Ses dehors, d'ailleurs, piquent la curiosité par l'étendue et la hauteur du vaisseau, les nombreux contre-forts et de curieux contrastes de style. A peine entré, je fus frappé des beautés qu'elle renferme et des nombreux et intéressants sujets d'étude qu'elle offre aux archéologues.

Manquant de temps, de connaissances et de talent de dessin suffisants pour en faire une description détaillée et complète, j'eus du moins dès-lors l'idée de la signaler à l'attention des membres de notre Société. Je le fais d'autant plus volontiers qu'il y a lieu de croire qu'éloigné des routes fréquentées, ce monument est peu connu hors d'un certain rayon ; et que sa monographie, si elle était entreprise, aurait, indépendamment de la richesse du sujet, presque le mérite d'une nouveauté.

Il est dit quelques mots de cette église dans une notice sur Saint-Julien-du-Sault, insérée dans l'Annuaire du département de l'Yonne de 1842.

« Saint-Julien n'est pas riche en monuments, dit cette notice,
« cependant son église est digne d'attirer et de fixer l'attention ;
« c'est, sans contredit, une des plus vastes et des plus belles du
« diocèse ; sa construction remonte au xvi^e siècle, sous l'épis-
« copat du cardinal Louis de Bourbon. Ce prélat avait pris à
« son compte la plus grande partie des dépenses, mais il mou-

¹ Saint-Julien-du-sault est un gros bourg, chef-lieu de canton, situé sur la rive gauche de l'Yonne, à deux lieues environ de Joigny et six lieues de Sens. Aucune grande route ne le traverse.

« rut en 1557 ; il restait pour rendre l'œuvre complète, à établir
 « les voûtes du transept et de la nef ; on s'est contenté de les
 « faire en planches de châtaignier et de les maintenir par d'é-
 « normes poutres.

« La tour, qui dans les plans primitifs aurait été placée au côté
 « opposé au clocher actuel qu'on aurait fait disparaître, et le
 « portail principal qui devait couronner les travaux, n'ont pas
 « non plus été commencés ; les ressources manquaient ou allaient
 « manquer ; on avait hâte de finir ; c'est alors qu'a été construit
 « le grand mur de l'ouest et qu'on y a pratiqué cette ouverture
 « disgracieuse, servant de porte d'entrée. »

Un peu plus loin :

« L'architecture de cet édifice est dans le style élégant de la
 « renaissance, le plein cintre a remplacé l'ogive. »

Une note de l'auteur porte :

« Sur la construction de l'église de St-Julien-du-Sault et sur
 « la date que je lui assigne, je dois avouer que je n'ai trouvé
 « aucun renseignement dans la vie du cardinal de Bourbon, etc.

Je crois l'auteur de cette notice, d'ailleurs si intéressante, dans une erreur complète sur l'époque ou sur les époques de la construction de l'église de Saint-Julien ; car elle présente des caractères bien tranchés, à mon avis, de plusieurs âges. Ce que je vais dire à ce sujet est le résultat d'une inspection imprévue, superficielle et très-rapide, et demande à être contrôlé et rectifié par de plus savants que moi et par la lecture des chroniques du moyen âge. J'ai voulu néanmoins émettre mes idées devant vous, tout erronées qu'elles puissent être, dans le but unique de vous faire connaître quel intérêt présenterait l'étude complète de ce monument, et de provoquer ainsi cette étude.

Voyons d'abord l'extérieur :

La façade (*Ouest*) est un grand mur tout nu dont rien ne peut faire deviner l'époque, mais qui paraît peu ancien relativement au reste ; j'admets volontiers comme très-plausible ce que dit l'auteur de la notice susdite, de la construction de cette façade au *xvi^e* ou *xvii^e* siècle pour clore au moins la nef restée inachevée.

A gauche est le clocher qui me paraît d'une date comprise entre le *vii^e* et le *xi^e* siècle, cette époque de barbarie, de misère et d'ignorance si bien caractérisée dans nos contrées par son architecture lourde et pauvre. La base carrée de ce clocher fait dans

la nef une disparate choquante avec le reste de la construction qui a remplacé sans doute l'ancienne église de même âge que ce clocher qui en reste le seul témoin.

Le pourtour de l'église est flanqué de contre-forts à base large et massive, mais dont l'appareil soigné et en bonnes pierres de taille indique cette belle époque de l'architecture romane qui précéda le style ogival, le XII^e siècle. Environ la moitié inférieure ou, pour ainsi dire, le premier étage de ces contre-forts et de l'enceinte qu'ils soutiennent est de ce siècle, ou peut-être du suivant, mais sans interruption et sans changement de style.

L'enceinte et les contre-forts du chœur et de l'abside ont seuls été achevés ; mais après une interruption de trois siècles au moins, du XIII^e au XVI^e. C'est cet achèvement seul qui peut être attribué au cardinal Louis de Bourbon. Et en effet il porte évidemment le cachet du style de la Renaissance, si coquettement orné, si gracieux souvent dans les maisons seigneuriales ou princières, mais si lourd, si mesquin, si dénué d'inspiration et de grandiose dans les édifices religieux.

Entre la nef et le chœur, aux deux extrémités du transept, se trouvent deux portails latéraux formés de quatre colonnettes romanes supportant des ogives du XIII^e siècle. Rien ne rappelle mieux que ces colonnettes le beau cloître roman de St-Trophime à Arles. Leurs chapiteaux, tous variés, sont admirablement sculptés.

La partie supérieure de ces portails, ainsi que de la nef, est inachevée : et une toiture basse recouvre le tout.

En entrant par l'un de ces portails, on est immédiatement frappé de la beauté du plan intérieur et surtout de la variété et de l'harmonie des piliers, tous différents dans leur détails, tous semblables dans leur inimaginable légèreté.

Tous ces piliers si bien évidés, si gracieusement flanqués de colonnettes espacées et saillantes, sont évidemment, à mes yeux, du XIII^e siècle, ainsi que les arcades ogivales qu'ils supportent autour du chœur. Quant aux arcades latérales de la nef et aux piliers même du transept, ils ne sont pas achevés, et leurs fûts tronqués sont recouverts d'une voûte basse et de planchers en bois. Quatre piliers seulement dans la nef, élevés sur une base carrée, sur chacune des quatre faces de laquelle s'applique une demi-colonne, n'ont aucune conformité de style avec les autres, et, après une inspection aussi rapide, je ne sais quelle époque leur assigner. Un autre, du style du XIII^e siècle, le plus rapproché

du mur de l'ouest, est un curieux modèle de légèreté et de hardiesse ; jamais fût en pierre ne m'a paru plus délié.

Les nefs latérales tournent autour du chœur et sont accompagnées dans l'abside de trois chapelles à pans coupés formant comme trois petites absides distinctes, appendices à l'abside générale.

Chacune de ces chapelles est éclairée par trois verrières, du XIII^e siècle sans doute, garnies des vitraux les plus riches de couleurs, les plus naïfs et les plus expressifs de dessin. Deux autres verrières de chaque côté, de couleurs moins belles et d'un dessin moins habile, paraissent annoncer une époque plus ancienne et un art moins perfectionné.

Le chœur et cette abside sont surplombés par une massive voûte de la renaissance (XVI^e siècle) avec de grandes verrières à vitraux blancs en arc surbaissé. Rien n'est plus choquant que cette construction surbaissée, superposée aux piliers et aux ogives sveltes et élancées du XIII^e siècle.

Je ne crois pas me tromper en disant que, si cette église eût été terminée dans le style de la partie inférieure, le vieux clocher supprimé, et avec un portail en harmonie avec le reste (portail qui devait être compris dans le plan primitif), elle nous eût présenté un des modèles les plus remarquables et les plus purs de l'architecture religieuse du XIII^e siècle, le siècle classique, pour ainsi dire, de l'architecture ogivale, où le génie chrétien se révèle dans toute sa simplicité hardie et grandiose, où *le beau* dédaigne encore d'être orné par *le riche* qui doit plus tard le détrôner.

En admirant les belles et grandes proportions du plan primitif de cette église, en considérant l'excellente qualité de la pierre dure de ses piliers et de ses contre-forts (tandis que la pierre tendre domine dans notre cathédrale de Sens), *on est naturellement conduit à penser qu'elle a été construite par des puissants de l'époque qui ont doté richement leur œuvre et l'ont confiée aux plus savants architectes*. Ne pourrait-on pas croire qu'elle fut commencée par les ordres ou au moins avec les secours de la munificence des rois Louis-le-Gros et Louis-le-Jeune qui, en allant prendre les eaux minérales du couvent des Echarlis, près Villefranche, faisaient à Saint-Julien de fréquentes visites qui étaient aux frais de l'église du lieu, et qu'ils voulurent récompenser ainsi l'hospitalité qu'ils recevaient ?

Leurs successeurs auraient contribué à sa continuation.

Quoi qu'il en soit de cette supposition qui s'accorderait avec la date (xii^e siècle) que nous avons assignée dès l'abord à l'origine de cet édifice à la seule inspection du style de son architecture , la remarque qui nous y a conduit doit faire espérer que l'époque de sa fondation , ainsi que les noms de ses fondateurs ou bien-faiteurs , se trouveront consignés dans quelques documents historiques , et qu'on y trouvera également les causes de son interruption si fâcheuse dans le xiii^e siècle ; peut-être les malheurs de la dernière croisade de saint Louis ?

Vous voyez, Messieurs, le but de cette simple note qui ne peut donner aucune idée du monument dont il y est question. C'est uniquement , comme je l'ai déjà dit , de le signaler aux connaisseurs et d'en provoquer l'étude complète, étude qui aura d'autant plus d'intérêt qu'elle offre la probabilité d'un contrôle sérieux par l'histoire , de l'appréciation de l'âge des constructions par leur style et leurs caractères architectoniques.

Je serais heureux si j'avais ainsi contribué à faire entreprendre et terminer cette tâche, difficile mais attrayante , par quelque membre de notre Société.

Sens , le 1^{er} octobre 1844.

DE LA SUPPRESSION

OU DE LA CONSERVATION

DES JUBÉS DE LA CATHÉDRALE DE SENS.

COMPTE RENDU PAR M. VIGNON,

Rapporteur de la Commission nommée par la Société archéologique le 2 décembre 1844 ¹.

Ainsi qu'on a pu le voir dans l'historique publié en tête de ce bulletin, la Société archéologique de Sens fut appelée, dès les premiers moments de sa fondation, à porter son attention sur les monuments tant de l'antiquité païenne que de l'antiquité catholique qui font la principale richesse de notre ville. Mue par le désir de ne pas renfermer ses travaux dans un cercle d'idées purement spéculatives, elle n'a pu accueillir qu'avec un vif intérêt et une sincère reconnaissance les questions que voulut bien lui poser Monseigneur l'Archevêque de Sens sur la vénérable et modeste basilique de Saint-Savinien et sur les jubés de notre magnifique église métropolitaine. Ces deux questions étaient doublement une bonne fortune pour notre société naissante. Car, d'une part, elles provoquaient l'étude de monuments si riches en beautés et en souvenirs; d'autre part, elles donnaient à cette étude un puissant attrait d'actualité, puisque nos réponses pouvaient recevoir incessamment une application pratique.

La question relative aux jubés de la cathédrale de Sens était ainsi posée :

« Les jubés de la cathédrale de Sens méritent-ils d'être conservés
« comme œuvre d'art; ou bien convient-il de les démolir, tant au
« point de vue architectural et archéologique qu'au point de vue

¹ Cette commission, désignée par la voie du scrutin, a été composée de MM. Chanoine, l'abbé Chauveau, Lallier, Prou et Vignon.

« de l'exercice du culte catholique ? En cas de suppression, quelle « disposition convient-il d'adopter pour leur remplacement ? »

Une vue d'ensemble de la cathédrale nous paraît devoir précéder l'exposé de la discussion qui eut lieu sur ce sujet.

Commencée au ^{xii}^e siècle ou à la fin du ^{xi}^e, terminée au ^{xvi}^e, la cathédrale de Sens présente dans ses diverses parties les variétés qui se sont succédées pendant cette longue période dans le style des constructions religieuses. Mais ces variétés, harmonisées entre elles par d'heureuses transitions, composent un ensemble vraiment un, où se révèle une pensée unique, cette pensée de foi et d'aspiration vers le ciel qui a créé les chefs-d'œuvres chrétiens du moyen âge.

Dès l'abord le grand portail frappe le spectateur par une disposition large, sévère, un peu massive, mais pleine de majesté. Voyez à gauche la tour de plomb, maintenant décoiffée, avec sa base et ses arcatures en plein cintre de style roman, auxquelles se mêlent déjà quelques ouvertures couronnées par l'arc aigu du nouveau style. Le centre de la façade et la base de la tour de pierres dénotent franchement le ^{xiii}^e siècle et l'abandon du plein cintre ; avec l'étage supérieur de la même tour nous arrivons à la fin du ^{xv}^e siècle et au commencement du ^{xvi}^e ; la hauteur des longues fenêtres géminées, l'ornementation de leurs voussures, les pinacles à choux frisés ¹ sont des œuvres de cette époque. Le tout est couronné par cette lanterne de la renaissance à moitié projetée en dehors, qui participe encore de la hardiesse du style ogival auquel elle succède sans transition.

Si vous suivez le collatéral de droite, à ce long pan garni de verrières du ^{xiii}^e siècle et surmonté d'arcs boutants de la même époque, succède cet élégant portail flamboyant de la Sainte-Vierge, que surpasse encore en richesse d'ornementation son pendant du nord, le portail d'Abraham ; tous deux de la fin du ^{xv}^e siècle.

Mêmes effets, même succession de styles à l'intérieur.

A gauche du chœur est la partie notoirement la plus ancienne de la construction. La chapelle Saint-Jean avec sa voûte en cul de four, ses fenêtres étroites à plein cintre, sa galerie de courtes colonnettes romanes supportant de massives arcatures aussi en

¹ La reconstruction à neuf de ces pinacles a été faite suivant le style primitif dont il restait suffisamment de traces.

plein cintre, ne peut être postérieure à la fin du XI^e siècle. Les mêmes arcatures se reproduisent dans le collatéral du chœur à la suite et on les retrouve aussi dans le collatéral de droite, mais ici sans doute par imitation et par raison de symétrie.

Rien ne caractérise mieux la transition du style roman au style ogival et l'origine des voûtes d'arêtes, la clef de toutes les hardiesses de ce dernier style, que les collatéraux de la nef où le plein cintre et l'ogive entremêlés s'appuient alternativement sur ces fortes colonnes accouplées et sur ces énormes piliers élégis par de nombreuses colonnettes profondément évidées et détachées entre elles.

Les arcatures, le triforium, la voûte de la grande nef sont entièrement du XIII^e siècle, ainsi que le chœur.

Mais vous voyez la voûte du transept s'élever de 4 mètres au moins plus haut que celle de la nef et du chœur, les colonnettes des piliers perdre leurs chapiteaux et se prolonger sans transition par les nervures des arcades de la voûte, comme le tronc d'un arbre se continue et se subdivise dans ses branches ; vous voyez les verrières acquérir d'immenses proportions et surtout monter en arcatures aigües. A ces divers caractères, aux mille compartiments sinueux et contournés de la partie cintrée de ces verrières et des grandes rosaces du nord et du midi, aux vives et transparentes couleurs des vitraux, à leurs grandes figures et à leur dessin correct, vous reconnaissez le XV^e siècle.

Après cet examen rapide et sommaire de l'édifice, plaçons-nous au bas de la nef et tournons nos regards vers le chœur. Malgré notre admiration pour la grandeur et les beautés de ce monument, un défaut nous frappe et frappe tout visiteur dont l'œil est tant soit peu habitué à apprécier les œuvres d'architecture. Vu du bas de la nef, le vaisseau de notre cathédrale paraît manquer de hauteur et de profondeur eu égard à sa largeur. Cette dernière dimension, dont le développement ne laisse pas que de produire un certain effet majestueux et grandiose, est trop dominante. Sa proportion apparente avec les deux autres n'est pas celle que l'on trouve le plus généralement dans les autres églises gothiques. Il y a là certainement, suivant nous, un défaut réel. Mais l'effet en est augmenté par un obstacle interposé au devant du chœur et qui interrompt l'ensemble de la perspective : cet obstacle, ce sont les jubés massifs qui empêchent la vue de plonger jusqu'au fond de l'abside et à travers ses dernières arcades. On se prend à en



désirer l'enlèvement, au moins momentané, afin de rétablir la conception primitive du plan de l'édifice, de reproduire l'effet réel de sa perspective, et d'apprécier s'il faut attribuer à l'œuvre des architectes du moyen-âge ce défaut que nous avons cru y reconnaître.

Mais en y regardant de plus près, ces jubés, comment se marient-ils avec le reste de la construction ? ne forment-ils pas avec ce qui les entoure un contraste complet ? Sans doute, ainsi qu'on vient de le voir, les diverses parties de notre cathédrale ne sont pas d'une même époque et présentent entre elles des différences sensibles. Mais ces différences ne sont que dans les détails et non dans l'ordonnance générale des lignes qui, par leurs développements, leurs contours, les courbes gracieuses et les proportions élancées qu'elles dessinent, appartiennent toutes à l'architecture ogivale dont on distingue seulement plusieurs phases : c'est la variété dans l'unité.

Les jubés, au contraire, appartiennent à un tout autre ordre d'idées, à un caractère d'architecture en opposition absolue avec ces caractères bien connus de l'art de construire du moyen âge, qu'on a judicieusement appelé *notre architecture nationale*. C'est le style greco-romain, ou plutôt l'imitation soi-disant classique de l'architecture antique. Ce sont des lignes droites et roides, toutes compassées et parallèles, une carrure massive, des niches à plein cintre, des statues aux formes mondaines et à la pose maniérée. C'est l'art païen dégénéré, implanté au centre d'un temple chrétien. La matière au moins rachète-t-elle le choix mal assorti de la forme ? Non, ces veines de couleurs variées, cette surface lisse et brillante, c'est du stuc, du plâtre encollé et poli.

De ce contraste si absolu sont nés d'abord l'idée et le désir de la suppression de ces jubés. Il y avait encore un autre motif énoncé dans la lettre adressée à la Société par Monseigneur l'Archevêque. Sous le point de vue du service religieux, cette construction masque tellement le chœur que d'aucun point de la nef il n'est possible de voir et de suivre ce qui se passe au maître-autel. Dès-lors une grande partie des fidèles, qui ne peuvent trouver de place dans les bas côtés de l'abside, restent forcément étrangers aux cérémonies du culte. Conserver les jubés avec ce grave inconvénient serait un sacrifice réel fait à leur valeur comme œuvre d'art. Méritent-ils ce sacrifice ?

C'est sous ce double point de vue que la Commission, nommée par la Société dans sa séance du 2 décembre 1844, a dû dès l'abord envisager la question. Toutefois, avant de la résoudre, avant de conseiller de porter la main sur un monument existant, elle a désiré être éclairée autant que possible sur le mode de clôture et d'ameublement du chœur qui existait avant l'établissement de la clôture et des jubés actuels : c'était là, d'ailleurs, un point d'archéologie intéressant à éclaircir. Malheureusement il a été impossible de retrouver aucun document certain à cet égard.

Nous nous bornerons à reproduire ici le passage du premier rapport de la Commission, où il est question des recherches qu'elle a faites, et où sont consignés de curieux renseignements sur les circonstances de l'établissement de ce qui existe actuellement. Ces renseignements sont extraits d'une notice sur la cathédrale de Sens publiée par M. Quantin, archiviste du département de l'Yonne, et membre correspondant de notre Société.

Voici comment s'exprime le rapporteur : « Nous n'avons donc pu obtenir les lumières que nous cherchions sur l'ancienne disposition du chœur de notre cathédrale. Mais, prenons la notice de M. Quantin, et voyons si nous ne pourrions en tirer quelques inductions. On y lit, page 44 et suivantes (je ne cite que les passages qui sont relatifs à la question qui nous occupe) :

« En 1726, il y eut un projet général pour la restauration de « l'intérieur de l'église. On voulait à la fois tout renverser et tout « rétablir à neuf; autels, stalles, jubés, orgues, grilles, pavés, « tout ensemble était menacé de destruction.

« Le devis des travaux montait à plus de 147 mille livres.

« Voici quelques détails sur ce curieux devis, dressé par MM. « Adenis et Joineau, architectes et entrepreneurs à Sens :

« Stalles du chœur : elles sont si anciennes qu'elles tombent de « vétusté (elles étaient de la fin du xv^e siècle). Pour élargir le « chœur, ils proposent de couper les colonnes à la hauteur des « stalles, ce qui fera un ornement en faisant par dessous un cor- « beau de fer carré en patte d'oie. Il faudra les faire d'ordre Io- « nique; elles coûteront 40 mille livres.

« Les grilles du chœur, de 12 pieds de haut, ruinées et rom- « pues de vétusté, de très-ancienne construction. A faire, un gril- « lage neuf à la moderne; les pilastres ou barreaux espacés pour

« faire un ornement au chœur. Ces grilles coûteront 28 mille
« livres.

« Oter les orgues qui sont posées au côté droit, au-dessus des
« stalles, et les porter au-dessus de la grande porte d'entrée, où
« l'on fera une tribune à trois arcades avec deux colonnes; le
« tout coûtera 10 mille livres.

« Démolir les jubés, dont la figure est épouvantable, ce qui
« allongera le cœur de 9 à 10 pieds. On placera deux petits jubés
« contre les deux piliers qui forment l'entrée du chœur, ce qui
« coûtera, avec les portes du chœur et les grilles, 10,970 livres.

« Un autre architecte, également consulté, trouva, comme les
« précédents, les grilles fort laides et bonnes à la ferraille. Il
« proposa de couper les colonnes pour élargir le chœur et de dé-
« placer trois ou quatre tombeaux qui gênaient, ainsi que le siège
« archiépiscopal.

« La construction des grilles fut adjugée en 1726, par devant
« le maître des eaux et forêts de Sens, au sieur Labie, maître
« serrurier à Paris. Les stalles furent sculptées par un sieur Baras-
« set et reçues en 1730. Un sieur Maugin, facteur d'orgues à
« Troyes, fut chargé de la reconstruction et du déplacement des
« orgues. En 1729, il démontra l'ancien buffet et le reporta au
« bas de la grande nef, etc.

« En 1742 fut construit, sur les dessins du Servandoni, le
« maître autel, tel qu'il existe aujourd'hui, avec un baldaquin
« soutenu par quatre colonnes de marbre. Ce fut Monseigneur
« Languet qui le fit élever. Le chapitre y contribua pour 6 mille
« livres. Ce même prélat fit la crypte des archevêques en 1744,
« lors du pavage du sanctuaire et du chœur.

« En 1762 eut lieu la démolition des jubés et la reconstruction
« des portes et des grilles du chœur, ainsi que des deux jubés qui
« furent élevés en stuc par Joseph Hermand.

« Ce fut en 1777 qu'on érigea au milieu du chœur, sur la tom-

C'est sous ce double point de vue que la Commission, nommée par la Société dans sa séance du 2 décembre 1844, a dû dès l'abord envisager la question. Toutefois, avant de la résoudre, avant de conseiller de porter la main sur un monument existant, elle a désiré être éclairée autant que possible sur le mode de clôture et d'ameublement du chœur qui existait avant l'établissement de la clôture et des jubés actuels : c'était là, d'ailleurs, un point d'archéologie intéressant à éclaircir. Malheureusement il a été impossible de retrouver aucun document certain à cet égard.

Nous nous bornerons à reproduire ici le passage du premier rapport de la Commission, où il est question des recherches qu'elle a faites, et où sont consignés de curieux renseignements sur les circonstances de l'établissement de ce qui existe actuellement. Ces renseignements sont extraits d'une notice sur la cathédrale de Sens publiée par M. Quantin, archiviste du département de l'Yonne, et membre correspondant de notre Société.

Voici comment s'exprime le rapporteur : « Nous n'avons donc pu obtenir les lumières que nous cherchions sur l'ancienne disposition du chœur de notre cathédrale. Mais, prenons la notice de M. Quantin, et voyons si nous ne pourrions en tirer quelques inductions. On y lit, page 44 et suivantes (je ne cite que les passages qui sont relatifs à la question qui nous occupe) :

« En 1726, il y eut un projet général pour la restauration de l'intérieur de l'église. On voulait à la fois tout renverser et tout rétablir à neuf ; autels, stalles, jubés, orgues, grilles, pavés, tout ensemble était menacé de destruction.

« Le devis des travaux montait à plus de 147 mille livres.

« Voici quelques détails sur ce curieux devis, dressé par MM. Adenis et Joineau, architectes et entrepreneurs à Sens :

« Stalles du chœur : elles sont si anciennes qu'elles tombent de vétusté (elles étaient de la fin du xv^e siècle). Pour élargir le chœur, ils proposent de couper les colonnes à la hauteur des stalles, ce qui fera un ornement en faisant par dessous un corbeau de fer carré en patte d'oie. Il faudra les faire d'ordre ionique ; elles coûteront 40 mille livres.

« Les grilles du chœur, de 12 pieds de haut, ruinées et rompues de vétusté, de très-ancienne construction. A faire, un grillage neuf à la moderne ; les pilastres ou barreaux espacés pour

« faire un ornement au chœur. Ces grilles coûteront 28 mille
« livres.

« Oter les orgues qui sont posées au côté droit, au-dessus des
« stalles, et les porter au-dessus de la grande porte d'entrée, où
« l'on fera une tribune à trois arcades avec deux colonnes; le
« tout coûtera 10 mille livres.

« Démolir les jubés, dont la figure est épouvantable, ce qui
« allongera le cœur de 9 à 10 pieds. On placera deux petits jubés
« contre les deux piliers qui forment l'entrée du chœur, ce qui
« coûtera, avec les portes du chœur et les grilles, 10,970 livres.

« Un autre architecte, également consulté, trouva, comme les
« précédents, les grilles fort laides et bonnes à la ferraille. Il
« proposa de couper les colonnes pour élargir le chœur et de dé-
« placer trois ou quatre tombeaux qui gênaient, ainsi que le siège
« archiépiscopal.

« La construction des grilles fut adjugée en 1726, par devant
« le maître des eaux et forêts de Sens, au sieur Labie, maître
« serrurier à Paris. Les stalles furent sculptées par un sieur Baras-
« set et reçues en 1730. Un sieur Maugin, facteur d'orgues à
« Troyes, fut chargé de la reconstruction et du déplacement des
« orgues. En 1729, il démontra l'ancien buffet et le reporta au
« bas de la grande nef, etc.

« En 1742 fut construit, sur les dessins du Servandoni, le
« maître autel, tel qu'il existe aujourd'hui, avec un baldaquin
« soutenu par quatre colonnes de marbre. Ce fut Monseigneur
« Languet qui le fit élever. Le chapitre y contribua pour 6 mille
« livres. Ce même prélat fit la crypte des archevêques en 1744,
« lors du pavage du sanctuaire et du chœur.

« En 1762 eut lieu la démolition des jubés et la reconstruction
« des portes et des grilles du chœur, ainsi que des deux jubés qui
« furent élevés en stuc par Joseph Hermand.

« Ce fut en 1777 qu'on érigea au milieu du chœur, sur la tom-

en harmonie avec le majestueux édifice ? Nous blâmons sévèrement nos pères d'avoir implanté une œuvre de leur goût au milieu de la grande œuvre du moyen-âge et nous aurons été inexorables pour leur témérité : qui donc nous donne le droit d'en avoir une pareille ? Sommes-nous donc si sûrs de mieux réussir ; et ce que nous aurons fait ne méritera-t-il pas de nos neveux le même reproche et le même sort ?

A ces objections, dont elle ne se dissimulait pas l'importance, la commission répondait deux choses : d'abord, qu'il ne s'agissait en ce moment que d'une déclaration de principes, savoir : si les jubés, comme œuvre d'art, méritaient ou non d'être conservés, et si leur suppression n'était pas réclamée par les exigences du culte. Ensuite que, si cette déclaration de principes amenait, comme conséquence la suppression indiquée, la question du remplacement, posée aussi par Monseigneur, avait été sérieusement étudiée par la commission et serait ultérieurement développée et discutée comme elle le comportait.

D'autres graves objections s'élevaient encore.

Il faut se rappeler qu'au milieu du chœur existe un mausolée élevé en 1777 sur la tombe du Dauphin fils de Louis XV et de la Dauphine son épouse. Ce mausolée, dû au ciseau de Coustou fils, est d'un mérite d'exécution remarquable ; mais sa conception, comme cette exécution même, fortement influencée par les idées de son époque, offre un mélange de paganisme et de christianisme où les symboles purs et sévères de cette dernière religion sont entièrement méconnus. Construit au milieu du chœur, à la place qu'il occupe maintenant, il en fut enlevé pendant la révolution, déposé dans une chapelle latérale et ainsi soustrait au marteau des démolisseurs : à la Restauration il fut réintégré dans sa place primitive. Mais il n'est personne qui ne sente que ce n'est pas là le lieu d'un monument de ce genre, fût-il d'un autre style, et quoique consacré à un prince du sang royal. En outre, matériellement, il fait obstacle aux cérémonies du culte par sa masse et son étendue.

La démolition des jubés n'entraînera-t-elle pas la nécessité du nouvel enlèvement du mausolée ; et, s'il doit en résulter dégagement du chœur, cette atteinte à un monument funéraire, respectable par son objet et par les hauts personnages auxquels il est consacré, n'a-t-elle pas mille inconvénients dans l'ordre moral ?

Toutes ces objections furent présentées sous une forme cha-

leureuse et brillante et accompagnées de considérations tirées des sentiments et des souvenirs les plus propres à trouver de l'écho dans les imaginations.

Sous prétexte d'amélioration et de restauration, n'est-ce pas encore de démolition qu'il s'agit ici ? Tous les régimes, tous les systèmes qui se sont succédés n'ont-ils pas assez démoli ? Pouvons-nous oublier cette belle et utile fontaine de l'Esplanade dont il ne reste pas vestige ; cette porte Notre-Dame, couverte des stigmates glorieux de tous nos combats, remplacée par des constructions qu'on n'ose qualifier ; cet élégant campanile qui surmontait la lanterne hardie implantée au sommet de la tour de pierre de la cathédrale, rasé pour faire place à une lourde balustrade ? Tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, toujours démolir !!!

Si de ces monuments divers nous tournons nos regards vers les jubés, cette construction, qui a près d'un siècle (1762), n'est-elle pas une œuvre de nos pères qui atteste, sinon leur goût, au moins leur piété ? Un siècle ! n'est-ce pas déjà une durée suffisamment respectable ? Où faut-il remonter pour reconnaître l'antiquité ?

Depuis l'établissement de ces jubés, mille souvenirs touchants ou pieux en gravent l'image dans notre esprit et notre cœur. Témoins des principaux actes religieux de notre existence, du Baptême, de la première Communion, du Mariage de nos pères, de nous et de nos enfants, des larmes et des prières que nous avons versées sur des cendres chéries ; les faire disparaître, c'est nous arracher une partie de ces intéressants souvenirs.

Une fois détruits, par quoi les remplacerez-vous ? Par une grille qui laisse pénétrer l'œil du fidèle jusqu'au sanctuaire, pour le faire entrer en participation des augustes cérémonies du culte catholique. Vous le croyez ainsi : détrompez-vous. Au milieu du chœur se trouve un mausolée de style païen, quoique de fondation pieuse. Ce mausolée et les figures qui l'ornent, de formes et d'allégories peu d'accord avec la sévérité de la croyance catholique, arrêteront malgré vous les regards, et distrairont une attention que la religion jalouse veut se réserver tout entière. Dès-lors vous viendrez aussi en réclamer la destruction.

Mais ce mausolée qui, chose curieuse, destiné au chœur d'une église catholique, a été modelé presque exactement sur les plans du philosophe Diderot, ce mausolée recouvre la dépouille mor-

telle d'un prince qui fut le père des trois rois les plus malheureux de notre histoire ! Cette nécessité de détruire un pareil monument, née de la destruction des jubés, ne doit-elle pas vous faire reculer ? Après la révolution de juillet qui a renversé du trône le dernier fils de ce prince, malgré vous, malgré la pureté de vos intentions, le sentiment public verra dans le seul déplacement de ce mausolée une réaction. Vous savez tous combien l'histoire juge sévèrement les réactions ou ce qui y ressemble, et combien ce blâme est mérité.

Laissons donc à leur place les jubés et arrêtons-nous dans la funeste carrière des démolitions.

La commission néanmoins ne s'avoua pas vaincue ; et nous croyons devoir reproduire ici la réponse qu'elle consigna dans son second rapport du 30 juillet 1845.

« D'abord, dit le rapporteur, pour nous dégager de toute préoccupation étrangère, deux mots sur la conséquence de la suppression des jubés dont on nous a le plus effrayé, je veux dire, le déplacement du mausolée du Dauphin.

« Certes, il nous est impossible d'admettre que ce déplacement serait une profanation, qu'il pourrait être pris, à présent plus qu'à toute autre époque, pour une réaction. Mais nous laissons à d'autres le soin de résoudre cette question, s'ils le désirent ; pour nous, nous ne voulons pas y entrer, parce que nous n'en avons pas besoin. En effet, suivant nous, rien ne motivera plus l'enlèvement du mausolée, après la suppression des jubés, que maintenant. Il y a plus ; la majorité de votre commission pense que, les jubés ôtés, on songera beaucoup moins à ôter le monument.

« Voici les motifs de cette opinion : Si vous vous transportez à la cathédrale et que, placé dans la nef, vous regardiez le chœur, vous verrez que le mausolée ne fait que compléter l'obstacle interposé à la vue entre la nef et le sanctuaire. Car ce mausolée lui-même est presque en entier masqué par le pupitre du lutrin et, pendant les offices, par le groupe des chantres. Sans ce mausolée, ce groupe des chantres, souvent mobile, laisserait de temps à autre percer la vue jusqu'à l'autel : avec lui, l'obstacle est complet et immobile : voilà tout.

« Mais ôtez les jubés, la vue devient libre de chaque côté du mausolée : et cet espace ouvert, étant bien plus large que celui qu'il occupe, l'obstacle qu'il oppose devient presque inaperçu.

« Par les mêmes motifs et par la disposition du mausolée, le style païen des figures dont il est flanqué sera beaucoup moins choquant pour l'assistance des fidèles qu'on ne s'est plu à le représenter. Deux seulement de ces figures seraient visibles du côté de la nef si elles n'étaient en grande partie cachées par les pupitres et les chantres. Même les jubés ôtés, il faudra regarder ces figures avec intention pour les voir, et les mal voir. Quel habitant de Sens assistant à l'office, songera à arrêter ses regards sur le mausolée, depuis si long-temps qu'il le connaît, lorsque sa vue pourra pénétrer à côté jusqu'à l'autel, objet alors de son attention? Quant aux étrangers qui viennent visiter la cathédrale, n'importe où il soit, masqué ou non par les jubés, ils iront toujours le voir et l'admirer, abstraction faite de son style et de sa place. Car, après tout, c'est toujours un chef-d'œuvre; et la pieuse et triste mémoire à laquelle il est consacré a droit à l'intérêt et au respect de tous.

« Ce point écarté, entrons plus intimement dans le fond même de la question.

« Nos contradicteurs l'ont déclaré, Messieurs; loin d'eux la pensée de classer les membres de notre Société en démolisseurs et en conservateurs. Et cependant, n'est-ce pas là la conséquence nécessaire de toute leur argumentation? Toutefois, Messieurs, une circonstance toute récente nous rassure contre cette qualification involontaire appliquée à ceux qui partagent notre opinion.

« A Notre-Dame de Paris, en 1771, neuf ans après la construction de nos jubés, le grand portail central du XIII^e siècle, coupé en deux par un trumeau orné de la statue de la Vierge, fut détruit pour être remplacé par un portail à ouverture unique formé de deux colonnes supportant une arcade en ogive; ce fut Soufflot qui, comme le dit l'éloquent rapporteur de la chambre des pairs, imprima cette « injure sur la face glorieuse de Notre-Dame. » Soufflot, Messieurs, le constructeur du Panthéon, quoi qu'on puisse trouver à critiquer dans cet édifice, n'était pas un architecte médiocre. Son portail en question a livré passage à bien des pompes diverses; les processions du culte catholique, les fêtes à l'Être suprême, les mariages des princes et des rois, le sacre de Napoléon, les grands deuils publics et les *Te Deum* de toutes nos victoires! Certes, voilà d'imposantes cérémonies, des actes célèbres dans notre histoire dont l'œuvre de Soufflot a été témoin,

de gigantesques souvenirs auxquels elle se rattache. Eh bien ! sans s'arrêter à ces considérations, le conseil des bâtiments civils, le Gouvernement, les Chambres décident unanimement la suppression de ce portail disparate ; donnant ainsi, dit M. de Montalembert, « une grande et salutaire leçon aux esprits témé-
« raires qui ne craignent pas de greffer leurs mesquines inven-
« tions sur les plus vénérables monuments de l'antiquité chré-
« tienne. » Aurons-nous plus de respect pour les jubés en stuc de Joseph Hermand ?

« Mettons-nous dans le vrai, Messieurs : quel rapport sérieux peut-il y avoir entre ces jubés, accessoire si minime d'un édifice comme notre cathédrale, et ces autres monuments, complets à eux seuls, dont on a si éloquemment regretté la destruction ? Comment aussi vouloir consacrer et rendre inviolable leur existence par les souvenirs des actes pieux ou importants de notre vie accomplis dans la cathédrale. C'est à ce vénérable édifice en son entier que se lient véritablement ces souvenirs ; ce pourrait être encore à telle ou telle chapelle qui en fait partie intégrante, tout en présentant à elle seule un caractère d'unité et d'ensemble. Mais faut-il admettre qu'ils se rattachent, ces souvenirs, à tous les détails intérieurs, quels qu'ils soient, accessoires ou non, modernes ou anciens, de telle sorte que chacune des parcelles de l'église ait une place dans notre cœur et ne puisse en être détachée sans le faire saigner ? Comment ! parce que, au bout de cinq siècles, il aura plu à des hommes, animés de bonnes intentions sans doute, mais dénués du sentiment de l'art, de faire déposer par un maçon au pied de deux antiques piliers deux masses de plâtre coloré et poli ; parce que cette œuvre existe depuis quatre-vingts ans et a vu par conséquent bien du monde entrer dans la cathédrale et en sortir ; la voilà désormais liée invariablement au sort de tout l'édifice, environnée de la même vénération ! Mais pareille consécration a passé sur ces tambours ignobles des portes, sur cette chaire de réfectoire, sur ce dais épiscopal en forme d'égrugeoir renversé, sur tout ce qu'enferme depuis quelques dizaines d'années l'édifice, beau ou laid, difforme ou convenable ! Car, où bornerez-vous la magie des souvenirs, et pour beaucoup de personnes, la bizarrerie des affections, faiblesse respectable du cœur ?

« Mais examinons les jubés en eux-mêmes, pesons ce qu'ils

valent comme œuvre d'art ; c'est là , dégagée de tous ses accessoires, la question sur laquelle nous avons à répondre.

« L'art, Messieurs, n'a pas la forme seule dans son domaine ; il inspire aussi, règle et juge l'idée dont la forme n'est que l'expression. Apprécier une statue , un tableau au point de vue de l'art, ce n'est pas borner son jugement à la forme et à la couleur ; les œuvres de la sculpture et de la peinture ne sont rien qu'en tant qu'elles sont des expressions d'idées. Ainsi en doit-il être des œuvres d'architecture. C'est pour avoir méconnu ce principe fondamental , que nos écoles modernes d'architecture ont fait fausse route et ont produit de si étranges résultats. C'est pour n'avoir vu dans les édifices que la forme extérieure , qu'on s'est posé pour modèles invariables les monuments Grecs et Romains, sans tenir compte des différences de climats , de matériaux , de mœurs, de religions.

« Sous ce double point de vue, les jubés implantés après coup dans la cathédrale de Sens sont également condamnables.

« 1° Leur forme est en contradiction choquante avec celle du vénérable édifice ; elle en coupe lourdement et anguleusement les lignes flexibles et hardies ; elle en brise et détruit la perspective. Dans l'ensemble et les détails architectoniques , rien n'est plus pauvre de conception ; dans l'ornementation , elle nous présente des nymphes demi-nues , à demi-couchées dans un lieu consacré à la prière.

« 2° L'idée qui a présidé à leur construction était fautive et vicieuse ; elle l'est devenue bien plus par le changement des mœurs et des usages. Dans sa véritable acception , *un jubé* est une tribune située entre le chœur et la nef , élevée de manière à livrer en dessous passage à la vue, d'où les diacres ou les prêtres lisaient l'Épître et l'Évangile au peuple des fidèles , lui faisaient les publications intéressant la religion, lui expliquaient les mystères. Dans une église, il y avait *un jubé* ; il n'y avait pas *des jubés* ¹.

¹ Cette opinion est controversée, nous le savons : ce n'est pas le lieu de la discuter. Mais nous croyons devoir consigner ici un renseignement qui vient de nous être donné tout récemment sur ce qui existait à la cathédrale de Sens avant les jubés actuels.

On trouve dans des notes écrites de la main de M. Garsement de Fontaine, chanoine de la cathédrale de Sens en 1760, notes dont nous devons la communication à l'obligeance de M. de Fontaine, son petit neveu, ce qui suit : Année 1494, « pour avoir maçonné le mur de la Rebillerie, pendant deux jours, deux

« Ce n'est pas là ce qu'on a voulu faire ici : ce qu'on a voulu faire, c'est une clôture pour mettre les chanoines plus à l'abri dans leur chœur. Puis, pour excuser cette clôture, on a dit : Ce sera des jubés. On s'inquiéta peu alors de cacher au peuple les imposantes cérémonies du culte, de lui masquer les pompes de cette religion qui est descendue sur la terre pour tous et pour chacun, pour les grands et les petits, pour le peuple comme pour les pontifes. A cette faute contre l'esprit de la religion, il y avait alors, il est vrai, une excuse et une large compensation.

« La cathédrale n'était point une paroisse. Dans le chœur, les chanoines étaient chez eux; une autre partie de l'église était consacrée à l'exercice du culte pour le public extrêmement restreint qui habitait le cloître. De nombreuses paroisses s'ouvraient aux fidèles de toute la ville.

« Mais maintenant la cathédrale est une paroisse considérable; ce qu'on appelle les jubés ne gêne pas seulement les assistants dans la vue de quelques cérémonies plus ou moins rares et exceptionnelles. Ils forment un mur de séparation entre le prêtre et le clergé d'une part et les fidèles de l'autre, pour ces offices de chaque semaine auxquels l'assistance est un devoir prescrit à tous par les lois de l'Eglise. Il y a plus : sans entrer dans d'autres détails, ils ôtent à tous ceux qui remplissent la nef, à la classe peu aisée surtout qui ne peut occuper les places retenues et payées aux grilles de l'abside, la vue de ce Dieu qui descend sur l'autel à la voix du prêtre. Messieurs, il n'y aurait pas un seul catholique dans cette enceinte que nous ne tiendrions pas un autre langage. Quelque doctrine, quelque religion que l'on professe, c'est au point de vue des croyances et des usages catholiques qu'il faut juger un édifice consacré au culte catholique. Eh bien ! nous le demandons à tous, n'y a-t-il pas là un contre-sens choquant, inhérent à la fâcheuse disposition de ces jubés ?

« Votre commission se croit donc fondée à dire et elle déclare

maçons, pour avoir fait la garde du *jubé d'enfer*, (c'est peut-être le garde-fou). »

« Année 1514, à Frémy, charpentier, pour avoir abattu le *jubé qui était sur paradis* et aussi, etc. — pour avoir nettoyé sur les autels de Saint-Louis et de Saint-Martin, où sont en peinture le paradis et l'enfer. »

Il résulterait de là que du xv^e au xvi^e siècle, il y avait des jubés portant, au-dessus des autels de Saint-Louis à gauche et de Saint-Martin à droite, la représentation peinte du paradis et de l'enfer.

unanimement que ces jubés carrés, de style grec du XVIII^e siècle, avec leurs figures d'allégorie soi-disant religieuse, qui ressemblent à des naïades appuyées sur leurs urnes, empâtant dans leur masse de stuc les colonnes élancées des piliers du XIII^e siècle auxquels ils sont accolés, ne peuvent rappeler à l'esprit d'autres sentiments ni d'autres souvenirs que ceux de gêne et d'obstacle pour les fidèles, de disparate et de mauvais goût pour les appréciateurs des arts, de grossier anachronisme pour les archéologues.

« En résumé, Messieurs, si vous voulez vous reporter aux considérations développées dans notre premier rapport ; si celles qui précèdent réussissent à détruire une partie du prestige attaché aux brillantes paroles que vous avez entendues dans votre dernière séance, vous conclurez avec votre commission et suivant sa proposition formelle :

« Que non-seulement la suppression des jubés actuels de la cathédrale de Sens ne devra donner lieu à aucun regret sous le rapport de l'art ; mais encore que l'art condamne ces jubés et dans leur style et dans le principe et l'effet de leur construction. »

Sur cet énoncé catégorique, la discussion se prolongea encore, et il fut particulièrement insisté sur ce motif, que ce n'était pas par la démolition d'une œuvre de nos pères, toute défectueuse qu'elle fût, que nous habituerions les esprits, ceux du peuple surtout, au respect des monuments anciens. Toutefois, la Société, approuvant les motifs développés par la commission, adopta, à la majorité de quinze voix contre neuf, la conclusion ci-dessus de son second rapport.

Ce point résolu, la discussion fut ouverte sur le mode de remplacement des jubés.

Une idée avait été émise, c'était de fermer le chœur par une grille à hauteur d'appui à l'imitation de celle de la cathédrale de Paris. Dans sa lettre à la Société, du 28 novembre 1844, Monseigneur l'Archevêque combattait ce projet par divers motifs auxquels la commission s'est pleinement associée.

Voici ce que contient à ce sujet son premier rapport :

« La grille ouvrante du chœur est un chef-d'œuvre de serrurerie que personne de nous ne voudrait voir détruire ni enlever de notre cathédrale. Les panneaux latéraux qui devront l'accompagner et qui pourront être analogues aux grilles de l'abside,

seront beaucoup moins ornés ; et , sans rien masquer de ce qui se passe dans le chœur , interposeront entre le sanctuaire et l'œil du spectateur une sorte de voile qui ne peut qu'ajouter à la majesté des cérémonies.

« On sera peut-être étonné de nous entendre affirmer qu'une grille à hauteur d'appui masquerait davantage. Eh bien ! qu'on se transporte à Notre-Dame de Paris , et l'on verra que la grille basse, vue du milieu de la nef , cache précisément par la partie supérieure de son encadrement la tête de l'officiant, et tout ce qui est à la même hauteur.

« On voudrait une grille basse , à l'instar de celle de Notre-Dame de Paris. Mais on n'a donc pas fait attention que cette grille, dans un pareil vaisseau, fait autant anachronisme et disparate que nos jubés. On a donc oublié le concert de justes et sévères critiques qui a accueilli son érection. Et d'ailleurs, à cette époque, est-ce que les architectes soupçonnaient qu'il y eût à se préoccuper de faire concorder quelque chose avec le style dit gothique ?

« Mais , en outre, à Notre-Dame de Paris , il n'y a pas une seule grille haute dans toute l'église. La grille basse du chœur est donc malheureusement en harmonie avec les pauvres et mesquines fermetures de toutes les chapelles. Il n'en est pas de même dans la cathédrale de Sens. Ici toutes les chapelles sont garnies de grilles , et toutes ces grilles sont hautes et ornées ; on se fait facilement idée de l'étrange effet que produirait une grille basse à l'entrée du chœur, entre celles des collatéraux et des chapelles de la Sainte-Vierge et de Saint-Jean , sans parler de toutes les autres. Au contraire , en conservant la grille ouvrante actuelle accompagnée de deux panneaux élevés jusqu'à sa corniche , on aura dans toute la longueur du transsept un rang de grilles du plus riche effet.

« La démolition des jubés entraîne nécessairement la suppression des parties cintrées et en retour des stalles qui s'y adossent. Les stalles latérales conservées se prolongeront en ligne droite jusqu'à un mètre environ de la grille, où elles se termineront par les consoles qui terminent actuellement les parties en retour. Il résultera de là un notable agrandissement du chœur , même en plaçant la grille dans le plan des axes des gros piliers, c'est-à-dire, de leurs colonnettes les plus saillantes. C'est la disposition que votre commission a cru devoir lui donner , comme la plus

naturelle, la plus solide, la moins dispendieuse, la plus convenable pour restituer à la croisée du transept toute sa vaste étendue. »

La Société adopta à l'unanimité cet avis de la commission, et décida que les jubés ne doivent être remplacés que par une grille haute, composée de deux panneaux latéraux accompagnant la grille ouvrante actuelle et symétrisant avec elle et avec les grilles des collatéraux du chœur et des chapelles de la sainte Vierge et de saint Jean ; et que cette grille haute doit être placée sous l'arcade d'entrée du chœur dans le plan des axes des piliers.

Au devant des jubés existent deux autels ; l'un à gauche, consacré à saint Louis, et qui rappelle que le mariage du saint roi de France avec Marguerite de Provence eut lieu à un autel existant alors à gauche de l'entrée du chœur ; l'autre, à droite, très-utile au service de la paroisse.

Monseigneur l'Archevêque et la Fabrique de la Métropole demandaient qu'il fût pourvu, autant que possible, à la conservation de ces deux autels. La commission s'est trouvée fort embarrassée de cette condition qu'elle trouvait très-fâcheuse sous le rapport de l'art. Toutefois, appréciant les motifs donnés en faveur de ces autels comme souvenirs pieux d'une part et dans l'intérêt de la paroisse de l'autre, elle a fait ses efforts pour concilier leur conservation avec les règles de l'art, du goût et des convenances.

Après bien des tâtonnements, la majorité s'était décidée pour une disposition oblique devant la grande face de chacun des piliers de l'entrée du chœur. Cette disposition, sans être trouvée par elle très-heureuse, lui paraissait satisfaire le mieux possible à toutes les exigences. Elle n'est pas d'ailleurs sans exemple, et deux autels sont placés de cette manière à l'entrée du chœur de la cathédrale de Laon et ne produisent pas, dit-on, mauvais effet.

La Société a été d'avis que, pour satisfaire aux exigences de l'art, il convient de supprimer les deux autels de l'entrée du chœur :

Subsidiairement que, si on les juge indispensables pour le service du culte, ils devront se trouver dans l'alignement des premiers piliers du chœur auxquels ils seront adossés et faire face à la nef. Leur style devra s'harmonier avec celui de la Métropole.

Enfin, une dernière résolution de la Société exprime que, pour

que les améliorations du chœur fussent plus complètes, il serait à désirer que les murs latéraux servant de dossiers aux stalles fussent supprimés.

Cette discussion et ces décisions nous ont paru de nature à intéresser le public archéologue et à être soumises à sa critique. Le zèle avec lequel notre Société s'est livrée à cette étude aura prouvé du moins tout le prix qu'elle attache aux questions qui concernent la conservation de nos vieux monuments et le respect dû à leur style et à l'unité de leur caractère primordial.

MÉMOIRE

SUR

L'AGENDICUM DES COMMENTAIRES DE CÉSAR,

PRÉSENTÉ

A LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DE PROVINS EN 1821,

avec cette épigraphe :

Damnosa quid non imminuit dies?

PAR M. AUGUSTE ALLOU,

JURÉ-AUDITEUR AU TRIBUNAL DE PROVINS,

ÉVÊQUE DE MEAUX EN 1829

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Depuis deux siècles, Sens était en possession non contestée de passer pour l'Agendicum de César ; et, même à Provins, depuis M. Ruffier, mort en 1719, personne n'avait élevé de réclamation à ce sujet. Dans une brochure publiée en 1818 (l'ANCIEN PROVINS), M. Opoix, l'un de nos plus zélés concitoyens, s'applique à prouver deux propositions : la première, que Provins a été bâti par César ; la deuxième, que Provins est Agendicum. Cet ouvrage attirera l'attention de plusieurs savants.

M. Achaintre consacra une dissertation spéciale à l'appui de ce système ¹, et M. Barbié du Bocage, dans sa carte des Gaules, plaça Agendicum au point géographique de Provins.

Presque dans le même temps, M. Doé, docteur en médecine, présenta à l'académie celtique un mémoire sur Agendicum-Provins ².

Enfin, M. Barreau, médecin à Provins, vient de publier un nouvel ouvrage en faveur de Provins et de M. Opoix.

¹ Dissertatio de Agendico, 1^{er} vol. de César, édition des classiques latins.

² Voir tome v des Mémoires de l'académie celtique.

La question ne me paraît pas susceptible d'être décidée d'une manière absolue. Aucun monument de l'antiquité, aucun témoignage historique des premiers temps ne nous apprend positivement qu'Agendicum soit Sens ou Provins. Une tradition presque universelle veut que ce soit Sens ; je le pense ainsi, mais il me serait impossible de le prouver. Tout ce que je sais, c'est que Provins et Sens se disputant cet honneur, Provins ne peut soutenir la concurrence. Je vais tâcher de l'établir en discutant toutes les preuves nouvellement produites par les défenseurs de Provins. Si je démontre que toutes ces preuves conviennent mieux à Sens qu'à Provins, je croirai avoir fait tout ce qu'il est possible de faire et je persisterai dans mon opinion que Sens est Agendicum, puisque cette ville réunit en sa faveur le plus grand nombre de présomptions et de témoignages.

PLAN DE CETTE DISSERTATION.

- 1° Bien connaître les localités et se former une idée de Sens et Provins.
- 2° Discuter le texte de César.
- 3° Examiner les différents itinéraires invoqués de part et d'autre.
- 4° Enfin, comparer les auteurs cités pour et contre depuis César jusqu'à nous.

PREMIÈRE PARTIE. — LOCALITÉS.

ARTICLE 1^{er} — PROVINS.

Voici le système de M. Opoix, premier défenseur d'Agendicum-Provins :

Il existe à Provins des fortifications considérables : ces fortifications ont été incontestablement bâties par les Romains ; de tous les Romains, César seul a pu construire ces grands ouvrages : donc Provins est Agendicum.

Sur la description de M. Opoix, MM. Achaintre et Doé ont cru voir dans Provins une ville toute Romaine.

1° Quand il serait prouvé que les fortifications de Provins sont de construction romaine, il n'en résulterait pas que cette ville ait été bâtie par César et, encore moins, qu'elle fut Agendicum.

Rien ne porte à croire dans les Commentaires que César soit le fondateur d'Agendicum. Ce général, qui a décrit lui-même avec tant de précision toutes ses opérations dans les Gaules, n'aurait pas manqué de faire mention d'une entreprise aussi importante, et sur ce premier article, M. Opoix sera toujours seul de son avis.

2° Provins n'a donc pas été bâti par César : mais l'a-t-il été par les Romains ? C'est ici une question d'architecture, et il n'y a ce me semble que les gens de l'art qui puissent prononcer. Nos adversaires avouent qu'ils ne se connaissent pas en architecture et ils refusent d'entendre les architectes : cette conduite n'est pas bien loyale. Plusieurs ingénieurs ont visité Provins, aucun d'eux n'a pu y découvrir de monuments Romains. Je porte à Paris du ciment pris dans nos différentes fortifications, et M. Barbié du Bocage à la vue de ce ciment, convient qu'il ne ressemble en rien au ciment romain.

Les gens de l'art me disent que notre grosse tour ne peut remonter plus haut qu'au temps de Clovis, et nos autres fortifications au x^e ou xi^e siècle. Si l'on consulte la raison, l'on décidera donc avant tout que Provins n'a été bâti ni par César, ni par les Romains.

3° Du chemin Perré. M. Achaintre parle ainsi du chemin Perré : « *Vestigium viæ Theodosianæ dictum le chemin Perré spatium occupat unius leuæ Franciæ cum quartâ parte, à loco dicto les Ormes usque ad iter medium inter Everly et Bray. Ea via relinquit Provins ad sinistram et Sens ad dextram ; rectâ tendens ad septentrionem versus Meaux ad meridiem versus Auxerre. Alia quoque supersunt rudera sed fracta et mutila ejusdem viæ ad Provins tendentis, quæcumque nullatenus vergunt ad urbem Sens.* »

Il existe dans les environs de Provins un chemin appelé le Perré, ou le chemin des Romains ; on peut le suivre sur la carte de Cassini et sur celle de l'arrondissement de Provins depuis Chailly (*Calagum*) jusqu'au chemin d'Everly à Bray. Là, il cesse d'être marqué sur les cartes, mais lorsqu'on est sur les lieux, on le voit continuer jusqu'à Jaulnes, à travers une prairie marécageuse. A Jaulnes, le chemin Perré tourne au midi et va droit à Sens. Il est bien connu de tous les habitants de ce pays et passe près du parc de Villeceaux, à Guesche, entre Sergines et le Plessis-Saint-Jean, et enfin à la Pommeraye. M. Achaintre parle d'autres ves-

tiges du même chemin se dirigeant sur Provins. Je n'en connais aucun et M. Achaintre serait très-embarrassé de nous en faire connaître.

Ce chemin Perré est-il véritablement un chemin romain? Je n'ai pas les connaissances nécessaires pour le décider : je dirai seulement après l'avoir examiné et suivi dans plusieurs endroits, qu'il n'a souvent que 15 ou 20 pieds dans toute sa largeur et que c'est aujourd'hui un assez mauvais chemin de traverse¹. Supposons, ce qui n'est pas, que le Perré se dirige sur Provins et non sur Sens, cela ne prouverait nullement que Provins est Agendicum. Au temps de César il n'existait point de voies romaines dans les Gaules, et lors de la construction de ces routes, Provins pouvait très-bien exister sans être l'Agendicum. On avait employé ce moyen, j'ai dû faire voir qu'il prouvait plus en faveur de Sens que de Provins.

4° M. Achaintre nous dit que Provins s'est appelé autrefois Gentiko et fait remarquer l'analogie de ce nom avec celui d'Agendicum.

Le nom de Gentiko dont on n'a pas entendu parler depuis bien long-temps dans Provins, serait tout au plus un de ces dictons populaires auxquels les savants n'ont jamais donné la moindre créance. J'en atteste en particulier M. Barbié du Bocage qui sait qu'un quartier de Gien s'appelle Génabie et que cependant Genabum est Orléans. Le même savant nous apprendra qu'une ville moderne de la Grèce dans laquelle on avait cru reconnaître une ville ancienne à cause de la parité du nom, est à trente lieues des ruines de cette dernière. On cite l'inscription d'une cloche où se trouve ce nom de Gentiko ; mais cette inscription, personne ne l'a jamais vue. Vainement dirait-on que cette cloche est celle qui fut cassée en 1279 par l'ordre du roi, le style de l'inscription est évidemment beaucoup plus moderne.

5° M. Doé avance fort gratuitement que l'on trouve très-souvent à Provins des monnaies romaines et des instruments romains.

La vérité est qu'on n'y a rien trouvé de tout cela : et d'ailleurs, qu'en pourrait-on conclure? Sens en dirait autant avec plus de raison.

Ainsi, sous le rapport des antiquités locales, de ces preuves

¹ Ce chemin a été transformé depuis en route départementale de Chailly aux Ormes.



parlantes, comme les appelle M. Opoix, Provins ne peut rien offrir qui fasse pencher la balance en sa faveur.

ARTICLE 2. — SENS.

M. Opoix, et, d'après lui, M. Achaintre ont dit que Sens ne présentait pas les mêmes avantages militaires que Provins, ni les mêmes restes d'antiquités. M. Opoix ajoute que Sens n'eût pas été d'une grandeur suffisante pour contenir six légions Romaines.

1° L'enceinte de la ville de Sens est plus de deux fois grande comme la ville haute de Provins, la seule dont il soit ici question : et d'ailleurs, lorsqu'une armée est mise en quartiers d'hiver dans une ville, cela ne veut pas dire que les troupes sont toutes renfermées dans la ville. Les Romains se faisaient des camps retranchés au milieu de la campagne, et il serait ridicule de penser que les soldats de César prissent leurs logements dans les habitations des Gaulois.

2° Sens est situé au confluent de l'Yonne et de la Vanne, au milieu d'une belle plaine. Adrien de Valois cite avec éloge cette position bien préférable à celle de Provins qui n'a point de rivière navigable.

3° On a fait grand bruit des antiquités de Provins, il est temps de parler de celles de Sens.

Les murs de cette ville présentent aujourd'hui plusieurs genres de construction très-différents. Dans certains endroits, les pierres qui forment le parement extérieur n'ont aucune régularité et ne paraissent pas très-anciennes. Mais le bas de ces mêmes murs offre une masse de cailloux enchâssés dans un ciment très-dur et dont il est extrêmement difficile de détacher les moindres parcelles. Ailleurs, le mur est très-bien conservé. On voit d'abord trois assises de grandes pierres de taille qui peuvent s'élever à quatre pieds de terre; le reste du mur se compose à l'extérieur de petites pierres de taille carrées de quatre à cinq pouces en tous sens. A mi-hauteur de ce mur règne un cordon de trois briques posées l'une sur l'autre. Derrière les pierres de taille, on aperçoit dans les endroits dégradés, les cailloux unis par le même ciment dont j'ai parlé, et qui semble être un mélange de chaux vive et de sable de rivière. Ces murs ont jusqu'à huit pieds d'épaisseur.

Au faubourg Saint-Savinien, on voit les restes d'un aqueduc qui

amenait à Sens l'eau d'une fontaine située à trois lieues est-sud-est de la ville. Cet aqueduc est construit avec les mêmes cailloux et ciment que les murs de la ville, et d'une aussi grande solidité.

On apprend par les actes du martyr de sainte Colombe, qu'il y avait à Sens un amphithéâtre du temps d'Aurélien. A gauche du faubourg Saint-Savinien est un terrain circulaire creusé en entonnoir et appelé dans les vieux titres *les Arènes*; j'avoue que je n'y ai vu aucun vestige de construction.

En 1791, lorsque l'on fit le port sur l'Yonne, on trouva une salle de bains en mosaïque, dont le ciment est le même que celui de l'aqueduc. Au même endroit, on a trouvé une petite statue de Mercure en bronze et le bras d'une autre statue également en bronze. (On peut voir ce bras, des fragments de la mosaïque et autres monuments trouvés à Sens, chez M. Tarbé, ancien imprimeur.)

Enfin, au sud de Sens, au confluent de l'Yonne et de la Vanne, est une grande plaine qui s'étend à plus de trois lieues et porte le nom de camp de César. Près de la Vanne, on voit une bâtisse très-solide; c'est un petit mur d'environ cinq pieds d'épaisseur, dont les parements sont formés de pierres carrées comme aux murs de la ville. On dit qu'il y avait un pont en cet endroit. Vis-à-vis, à quelques pas dans la plaine, on voit un reste considérable de fondations élevées encore à 3 ou 4 pieds du sol de la plaine. Ce terrain circulaire peut avoir 200 pieds de diamètre. Au milieu, sont plusieurs fosses revêtues de murailles solides de tous côtés. C'est encore ici le même ciment et les mêmes cailloux. Ce monticule est appelé la Tête du camp, et par le peuple, la Motte du Ciar. Le long de la Vanne, on voit de loin en loin des élévations qui ont fait croire à quelques personnes qu'il y avait eu aussi des bâtisses de ce côté; et on a trouvé dans cet endroit des monnaies Romaines, un stylet de cuivre et des fragments de marbre de diverses couleurs. C'est une tradition constante à Sens, que les murs de la ville sont Romains aussi bien que les autres monuments dont j'ai parlé. M. Barbié du Bocage, qui a vu du ciment provenant de ces diverses constructions, y a reconnu beaucoup de ressemblance avec le ciment Romain.

A la vue de cette belle plaine de la Motte du Ciar, je n'ai pu me défendre de cette idée que c'était là l'emplacement où avaient hiverné les six légions de César, et plus j'y réfléchis, plus je me confirme dans cette opinion fortifiée d'ailleurs par les traditions populaires.

Tel est donc le résultat de ces premières observations : Provins ne saurait prouver en aucune manière son existence au temps des Romains ; Sens présente des monuments avoués pour Romains. S'il y a ici quelque avantage, je pense qu'il est tout entier en faveur de Sens ¹.

SECONDE PARTIE. — TEXTE DE CÉSAR.

Édition stéréotype de Herhan. — 1810.

Pour plus de clarté, je suivrai scrupuleusement l'ordre des Commentaires qui a été souvent interverti par nos adversaires.

La grande erreur de M. Opoix vient, selon moi, de ce qu'il s'est mépris sur la véritable signification du mot *Senones* qu'il traduit toujours par la ville de Sens lorsqu'il eût fallu, sans exception, le traduire par le peuple Sénonais. Il en est de même du mot *civitas* qui le plus souvent, dans César, signifie la nation et non la ville. Je crois devoir persister dans cette opinion malgré ce que vient de publier M. Barreau ; il est obligé d'accorder que *civitas* signifie souvent la nation, la réunion des citoyens. Quant au *Senones*, je défie de produire un passage de César où ce mot ne s'entende aussi bien et même mieux du peuple que de la ville.

Jusqu'au livre V, il n'a point été question des Sénonais. Au chapitre 25 de ce livre, on apprend que les Carnutes (ceux du pays Chartrain) avaient tué Tasgétius, que César leur avait donné pour roi.

Au chapitre 54, les Sénonais suivent cet exemple et chassent de leur pays Cavarinus. Ils envoient des députés à César pour se justifier ; César ordonne que tout le sénat des Sénonais vienne le trouver ; mais cet ordre ne reçoit aucune exécution : *Senones quæ est civitas imprimis firma...*

Au chapitre 56, les Sénonais et les Carnutes se préparent à faire

¹ Si j'avais à traiter aujourd'hui cette question, je serais bien moins timide qu'il y a vingt-cinq ans, et je dirais hardiment : Il n'y a rien de Romain à Provins : nos antiquités, si intéressantes d'ailleurs, appartiennent toutes au moyen-âge. Sens, au contraire, est une ville toute romaine. Son mur d'enceinte présente un beau spécimen des constructions dites Gallo-Romaines. C'est le petit appareil auquel il est impossible de se méprendre. Les énormes pierres qui forment les premières assises ne sont autre chose que les débris des monuments Romains qui décoraient la capitale des Sénonais. Elles présentent du côté engagé dans la muraille des tronçons de colonne et des bas-reliefs de grande dimension. On peut en voir plusieurs dans la cour de l'Hôtel-de-Ville.

la guerre aux Romains : *Ubi intellexit Senones Carnutesque conscientia facinoris instigari...*

On voit, dans ces différents passages, que *Senones* ne peut s'entendre que du peuple Sénonais, ce qui sera encore plus remarquable dans les passages suivants :

Au livre VI, chapitre 2, César voit que les Sénonais refusent d'exécuter ses ordres : *Senones ad imperatum non venire.*

Chapitre 3. Il avait convoqué tous les Etats de la Gaule ; tous les peuples s'y rendirent, excepté les Sénonais, les Carnutes et les Trévires. César regarde cette conduite comme un signal de guerre et agit en conséquence : *Concilium Lutetiam Parisiorum transfert ; confines erant hi Senonibus. Eodem die cum legionibus in Senones proficiscitur, magnisque itineribus eò pervenit.*

Chapitre 4. *Cognito ejus adventu, legatos deprecandi causâ ad Cæsarem mittunt, libenter Cæsar dat veniam... Eodem Carnutes legatos obsidesque mittunt : eadem ferunt responsa.*

Chapitre 5. *Cæsar in bellum Trevirorum insistens Cavarinum cum equitatu Senonum secum proficisci jubet.*

Chapitre 44. *Cæsar exercitum Durocortorum Remorum (Reims) reducit ; concilioque in eum locum Gallie indicto, de conjuratione Senonum et Carnutum quæstionem habere instituit, et de Accone supplicium sumpsit. Duas legiones ad fines Trevirorum, duas in Lingonibus, sex reliquas, in Senonum finibus, Agendici, in hibernis collocavit et in Italiam profectus est.*

Je ne traduirai pas ces passages, que tout le monde peut entendre aisément : voyons le parti qu'on a voulu en tirer.

1° De ces expressions : *in Senones proficiscitur... eò pervenit*, on a conclu que *Senones* était la ville de Sens. *Eò*, là, ne peut signifier le pays, ce serait trop vague, *eò* désigne un point fixe, une ville. De plus, d'où part César ? Il part de Paris, *Lutetia* ; or, dit M. Opoix¹, Paris était frontière de Sens ; à quoi bon marcher à grandes journées, *magnis itineribus* ? Et comme on parlera tout-à-l'heure d'Agendicum, voilà deux noms pour la même ville, si l'on veut qu'Agendicum soit Sens.

Je réponds 1° que l'objection tirée de cet adverbe de lieu *eò* n'a pas le moindre fondement, et je le prouve par d'autres passages de César. Livre III, chapitre 11 : *Cæsar Brutum in Venetos proficisci jubet ; ipse eò pedestribus copiis contendit. Venetos ne*

¹ Page 100 et suivantes.

peut être traduit que par les Venètes, peuple de l'Armorique. On peut en voir d'autres exemples au chapitre 16 du même livre, au chapitre 2 du livre v, au chapitre 6 du livre vii, etc. — 2° Paris n'est pas frontière de Sens, comme le dit M. Opoix, mais les Parisiens sont limitrophes des Sénonais. Admettons pour l'instant que César part de Paris, et supposons qu'il marche contre la capitale des Sénonais; il avait 20 lieues à faire si c'était Provins et 30 si c'était Sens; nous ne voyons pas jusqu'où César pénétra dans le pays Sénonais, parce qu'on se hâta d'aller au-devant de lui pour demander la paix. — 3° J'ajoute que M. Opoix n'a pas bien saisi le sens du texte latin. Voici ce texte, livre vi, chapitre 8 : *Cæsar de improviso in fines Nerviorum contendit... eò celeriter confecto negotio, rursus legiones in hyberna reduxit. Concilio Gallie primo vere indicto, cum reliqui præter Senones... venissent, concilium Lutetiam Parisiorum transfert... hæc re pro suggestu pronuntiata, eodem die cum legionibus in Senones proficiscitur, magnisque itineribus eò pervenit*. César est allé soumettre les Nerviens, peuple du Hainaut. Il ramène ses troupes en quartier d'hiver, sans dire en quel endroit. Si c'était à leurs derniers quartiers d'hiver, ils étaient près d'Amiens, *circum Samarobriam* (livre v, chapitre 53). Voyant que les Sénonais ne viennent pas à l'assemblée, qu'il avait convoquée, il prend la résolution de marcher contre eux. Il ordonne que les Etats seront transférés à Paris, et le jour même qu'il annonce cette translation, il part contre les Sénonais. N'importe où l'on placera César au moment où il ordonne que les Etats de la Gaule soient transférés à Paris, certainement il n'était pas alors à Paris, et comme il part le même jour contre les Sénonais, il en résulte qu'il ne venait point de Paris, lorsque *magnis itineribus proficiscitur*; mais qu'il venait d'un pays plus éloigné, probablement d'Amiens, et dès-lors les objections de M. Opoix tombent d'elles-mêmes.

2° César laisse six légions en quartier d'hiver à Agendicum¹, *in finibus Senonum*. Suivant MM. Opoix et Achaintre, *in finibus Senonum* signifie sur la frontière des Sénonais. M. Opoix ajoute même que Agendicum pourrait bien être hors de la frontière.

Pour peu qu'on lise attentivement les Commentaires, on sera forcé de convenir que *fines* se prend souvent pour le pays tout entier. On peut en voir des exemples au chapitre 28 du livre i^{er}

¹ M. Opoix, pages 91, 93.

(on voit *finēs* signifiant frontière et *finēs* signifiant le pays); au chapitre 31 du même livre (*quod Ariovistus in eorum finibus condisset* veut encore dire le pays et non la frontière). On peut voir d'autres exemples : livre II, chapitre 10 et 28 ; livre IV, chapitre 18, 19 ; livre VI, chapitre 6, 7 et 32 ; livre VII, chapitre 13, etc.

La phrase qui nous occupe présente elle-même les deux significations du mot *finēs* : *collocavit duas legiones ad finēs Trevirorum*, n'est-ce pas dire : laissa deux légions sur la frontière des Trévires ? Et *Agendici in finibus Senonum*, n'est-ce pas à Agendicum dans la frontière, en deçà de la frontière, dans le pays des Sénonais ?

3° On a beaucoup critiqué d'Ablancourt pour avoir traduit dans cette dernière phrase : Agendicum, capitale des Sénonais. Sans doute, le mot capitale n'est pas dans le latin ; mais que l'on ne dise plus qu'il est ridicule de placer la capitale sur les frontières, on vient de voir quelle est la véritable acception du mot *finēs*. Au livre VII, chapitre 13, nous lisons : *Cæsar ad oppidum Avaricum quod erat maximum munitissimumque in finibus Biturigum profectus est*. Avaricum, cette ville importante que Vercingétorix épargne seule comme l'ornement du pays, Avaricum, Bourges, la capitale des Bituriges, comment César la désigne-t-il ? *Avaricum in finibus Biturigum*. C'est bien ici la même locution que cette autre : *Agendicum in finibus Senonum* ; et pourtant, Avaricum n'est pas sur la frontière, mais dans l'intérieur du pays, et pourtant Avaricum est la capitale des Bituriges.

4° Supposons qu'Agendicum soit Provins, en sera-t-il plus sur la frontière des Sénonais ? Non, car nous voyons au livre II, chapitre 2, que les Sénonais s'étendaient jusqu'aux Belges : *Senones finitimi Belgis* ; et au chapitre 1^{er} du livre I^{er}, nous lisons que les Belges étaient séparés des Celtes par la Seine et la Marne. Les Sénonais, peuple Celte, voisins des Belges, allaient donc jusqu'à la Marne ; or, de Provins à la Marne il y a au moins dix lieues. Provins n'était donc pas sur la frontière et encore moins hors de la frontière des Sénonais ; car, pour cela, il aurait fallu qu'il fût situé au nord de la Marne.

5° Dans l'opinion de M. Opoix ¹, une preuve que Agendicum n'était pas la capitale des Sénonais, c'est que César n'a pas dit : *Agendicum Senonum*, comme il a dit : *Lutetia Parisiorum*, Du-

¹ M. Opoix, pag, 89.

rocortorum Remorum. Je demanderai à mon tour pourquoi César n'a pas dit *Avaricum Biturigum*, mais seulement *Avaricum in finibus Biturigum*. Agendicum, ville du Sénonais, ou Agendicum dans le pays Sénonais, n'est-ce pas au fond la même chose?

6° M. Opoix ne comprend pas comment César eût osé laisser six légions à Sens, lorsque les Sénonais venaient de se révolter; César, ajoute l'auteur¹, se garde bien de laisser des troupes à Chartres.

Dans la même phrase, César ne laisse-t-il pas deux légions chez les Trévires qu'il venait de soumettre? M. Opoix est dans l'erreur: au moment où César laisse six légions à Agendicum, il n'était plus en guerre, ni avec les Sénonais, ni avec les Carnutes, puisque ces peuples avaient obtenu la paix et que César s'était contenté de punir les chefs de la révolte, comme on peut s'en convaincre, en lisant attentivement le sixième livre des Commentaires. Mais accordons, pour un instant, que la guerre ne fût pas terminée. Au chapitre 25 du livre v, César envoie une seule légion contre les Carnutes révoltés; rarement il en envoie plus de deux chez les peuples qu'il veut soumettre; comment craindrait-il de laisser six légions dans la capitale des Sénonais? S'il n'envoie point de troupes chez les Carnutes, c'est qu'ils étaient voisins des Sénonais et que les légions d'Agendicum étaient suffisantes pour les maintenir dans le devoir.

Veut-on qu'Agendicum soit Provins? Qu'y gagnera-t-on? D'après sa position, Provins dépendait nécessairement du Sénonais; voilà donc toujours les troupes Romaines au milieu des Sénonais.

Passons au livre VII^e des Commentaires.

1° Chapitre 3 et 4. Les peuples de la Gaule se liguent contre les Romains. Les Carnutes ont donné l'exemple de la rébellion; il est suivi par les Sénonais, les Parisiens et autres. Nos adversaires triomphent et trouvent ici une difficulté insurmontable. Quoi! César vient de laisser six légions à Sens, et Sens se révolte *coram exercitu tanto*²! Certes, il y aurait de quoi s'étonner si tel était le sens du texte latin; mais point du tout. Six légions romaines sont à Agendicum-Sens, et les peuples du Sénonais se liguent avec les autres peuples de la Gaule. Veut-on qu'Agendicum soit Provins? Eh bien! six légions sont à Provins, ville du Sénonais, et cepen-

¹ M. Opoix, p. 94. — ² Id. p. 404.

dant les Sénonais se révoltent. L'objection subsiste, du moins en partie. Deux réflexions me fortifient dans mon opinion : — 1^o Au chapitre 1^{er} de ce livre, nous voyons de quelle manière les chefs des Gaulois s'excitent à la révolte : *Id esse facile, quòd, neque legiones, absente imperatore, audeant ex hibernis egredi, neque...* Ainsi, en l'absence de César, les légions n'osaient quitter leurs quartiers d'hiver. Il n'est donc plus rien d'étonnant dans la conduite des Gaulois. — 2^o Voyons quel rôle jouent ici les Sénonais. Vercingétorix, prince d'Auvergne, envoie des députés aux différents peuples et s'adjoint ainsi les Sénonais dans la ligue qu'il forme contre les Romains, *celeriter sibi Senones, Parisios... adjungit*. C'est donc par ambassadeurs que traite Vercingétorix. Il est encore dans l'Auvergne, et jusqu'ici la révolte des Sénonais ne consiste que dans leur adhésion aux projets de Vercingétorix. On ne les voit point agir avec violence comme les Carnutes, qui massacrent les Romains à Genabum. Rien de plus naturel que les conspirations, les complots de révolte dans une ville, dans un pays nouvellement soumis et encore sous le joug des troupes ennemies. Voilà ce grand argument réduit, ce me semble, à bien peu de chose.

2^o Chapitres 6, 9 et 10. César passe en Gaule, tombe sur l'Auvergne, revient à Vienne, et de là va rassembler ses légions (les deux de Langres, les deux de Trèves et les six d'Agendicum); il laisse ses bagages avec deux légions à Agendicum, et part avec les huit autres pour le pays des Boïens, le Bourbonnais.

Nouvel étonnement de la part de M. Opoix¹. Quoi ! six légions n'ont pas empêché les Sénonais de secouer le joug, et maintenant César abandonne ses bagages au milieu d'eux sous la garde de deux légions seulement ! César fait ici ce qu'il devait faire. Les Sénonais avaient envoyé leur contingent de troupes à Vercingétorix ; le centre de la guerre était au pays des Boïens, c'est là que César devait se porter, et ne voulant pas emmener avec lui tous les bagages, il les laisse à Agendicum avec deux légions. Ces troupes étaient suffisantes, puisque l'on ne fit aucune tentative de ce côté.

3^o Chapitre 11. César part donc d'Agendicum pour le pays des Boïens. Le lendemain, il arrive à Vellaunodunum (Château-Landon). Après s'être emparé de cette place, il se met en route

¹ M. Opoix, p. 405.

pour Genabum (Orléans), et y arrive en deux jours : *Altero die cum ad oppidum Senonum Vellaunodunum venisset, oppugnare instituit... Ipse ut quam primum iter faceret, Genabum Carnutum proficiscitur. Huc biduo Cæsar pervenit, et castris ante oppidum positus, diei tempore exclusus, in posterum oppugnationem differt.*

M. Barreau a cru trouver dans ce passage une preuve péremptoire en faveur de Provins. César met deux jours pour aller d'Agendicum à Vellaunodunum, et deux jours pour aller de Vellonaudunum à Genabum ; il doit donc y avoir la même distance entre ces deux villes, ce qui convient mieux à Provins qu'à Sens.

Je ne pense pas que ces deux locutions latines, *altero die* et *biduo*, aient ici la même signification, et le reste de la phrase l'indique assez, comme on le verra tout-à-l'heure ; mais je l'accorde pour l'instant. On sait que les armées Romaines faisaient ordinairement six lieues par jour, quelquefois plus, quelquefois moins, suivant les circonstances.

La carte de France de Delamarche donne pour distances :

De Sens à Château-Landon, 11 lieues de 25 au degré.

De Provins à Château-Landon, 15 *id.*

De Château-Landon à Orléans, 14 *id.*

Certes, si César marchait le compas à la main, si partant d'Agendicum, et *altero die perveniens Vellaunodunum*, il nous était démontré qu'il a marché deux jours entiers, comme il le dit de Genabum, *huc biduo pervenit*, oh ! alors, j'accorderais volontiers que ce passage est favorable à Provins ; mais rien de tout cela dans César. Nous ne savons ni à quelle heure il est parti d'Agendicum, ni à quelle heure il est arrivé à Vellaunodunum. César fait-il six lieues par jour ? Il arrive de bonne heure à Vellaunodunum, puisqu'il n'a que cinq lieues à faire le second jour ; et, au contraire, il arrive tard à Genabum, parce qu'il a forcé sa marche pour faire quatorze lieues en deux jours. Avouons franchement que nous n'avons ici aucune base certaine, et que dès-lors ce passage ne peut être d'aucun poids dans la cause.

Je reviens sur le texte, et je crois y remarquer une différence toute à l'avantage de Sens : *Cæsar ad Boios proficiscitur; altero die Vellaunodunum pervenit.* César part d'Agendicum et arrive le lendemain à Vellaunodunum. Il y arrive de bonne heure, car il se met à en former le siège de suite, *oppugnare instituit*. Au contraire, dans la phrase suivante, César met deux jours pour arri-

ver à Genabum : *huc biduò pervenit*, et il nous dit lui-même qu'il arrive tard, puisqu'il est obligé d'en remettre le siège au lendemain : *Tempore diei exclusus, in posterum oppugnationem differt*. Il n'y avait donc pas tout-à-fait la même distance entre Agendicum et Vellaunodunum, entre Vellaunodunum et Genabum. Sens, plus rapproché de Château-Landon que Provins, explique donc bien mieux le passage.

4° Chapitre 11. César continue sa marche, passe la Loire à Genabum, et fait le siège d'Avaricum.

Chapitre 34. Après avoir pacifié les Eduens (le pays d'Autun), César partage son armée avec son lieutenant Labiénus : *Exercitum in duas partes divisit, legiones quatuor in Senones Parisiosque Labieno ducendas dedit: sex ipse in Arvernos duxit*. César, dit M. Achaintre, laisse au chapitre 10 deux légions et ses bagages à Agendicum; au chapitre 34, il donne quatre légions à Labiénus, pour les mener contre les Sénonais et les Parisiens. Voilà bien six légions, et cependant, dans son expédition, nous ne voyons pas que Labiénus ait plus de quatre légions : *Hæc omnia secum pugnans*.

J'ignore si les recrues que Labiénus laisse à Agendicum pour garder les bagages (au chapitre 57) formaient deux légions, ou si, indépendamment de ces recrues, il y laisse encore les deux légions qui y étaient déjà (chapitre 10); ce qu'il y a de certain, c'est que Labiénus, sortant d'Agendicum, n'emmena avec lui que quatre légions. Mais si M. Achaintre trouve ici quelque obscurité, elle subsistera toujours, même en traduisant Agendicum par Provins.

5° J'aborde l'expédition de Labiénus, le seul passage de César qui présente des difficultés réelles. Je ne suivrai pas la discussion de M. Opoix. Une preuve qu'il n'a pas bien saisi le sens de César, c'est qu'il place le marais sur la gauche; et du moment que l'on met le marais à gauche, il s'ensuit de toute nécessité qu'Agendicum n'est pas Provins. M. Achaintre, dans ses notes sur ce passage, s'est appliqué à démontrer que le marais était sur la droite, et il ajoute dans sa dissertation : *Ex situ urbis Provins, in expeditione Labieni, omnia sunt plana et quadrant cum perpetua palude quam esse ad septentrionem, non ad meridiem, in notis demonstravimus*.

Il serait trop long de citer ici le texte latin qui comprend les chapitres 57, 58, 59, 60, 61 et 62 du 7^e livre des Commentaires;

mais il est indispensable de lire ce récit en entier et dans l'original, pour prononcer avec connaissance de cause sur la question qui nous occupe. Examinons ce passage dans l'une et l'autre hypothèse, et prenons d'abord Agendicum pour Provins.

Labiénus part de Provins, marche contre Paris, sur la droite de la Seine, et est arrêté par un marais, situé où est aujourd'hui le quartier du Marais. Il retourne sur ses pas et arrive à Melun par le même chemin qu'il était venu, *eodem itinere*. Labiénus s'empare de Melun, passe la Seine et retourne sur Paris, en suivant la rive gauche du fleuve; Camulogène se poste vis-à-vis sur la droite. Les Romains repassent de ce côté, battent les ennemis et reviennent à Agendicum.

Observations sur cette explication :

1° Labiénus venant sur la rive droite, devait être arrêté par la Marne, dont les Parisiens pouvaient aisément lui disputer le passage. Fondé sur ce seul motif, M. Barbié du Bocage a pensé que Labiénus n'était pas venu jusqu'à cette rivière, et que le *perpetua palus* était entre la Seine et la Marne, aux environs de Maisons. J'avoue que cette opinion serait toujours favorable à Provins; je ne la rapporte que pour faire voir qu'il y a dissidence sur la position du marais.

2° Toute la difficulté roule donc sur ce *perpetua palus quæ influeret in Sequanam* et qui était en avant de Paris. Presque tous les traducteurs et commentateurs de César l'avaient placé sur la rive gauche, près de la rivière de Bièvre : nos adversaires soutiennent qu'il était sur la droite, là où est aujourd'hui le quartier du Marais. Je conviens que cette ressemblance de noms est une présomption assez forte, mais elle ne me paraît pas concluante. Paris était autrefois entouré de marais de tous côtés. Ces mots *quæ influeret in Sequanam*, me semblent dire quelque chose de plus qu'un marais stagnant. Je croirais volontiers que ce marais était formé par la Bièvre. On oppose que les bords de cette rivière sont trop élevés aujourd'hui; cela est vrai, mais en était-il de même au temps de César? Qui ne sait combien le sol de Paris a été exhaussé? Ce marais pouvait encore être plus en avant, au bas de la plaine d'Ivry. Rien ne démontre d'une manière positive que ce marais fût sur la droite. Il y a dissidence d'opinion sur l'emplacement du marais, sur celui du *Metiosedum* et celui du combat. Jusqu'à ce que les savants soient d'accord sur ces trois points, il sera permis à chacun d'interpréter ce passage en

sa faveur : c'est une arme dont tous les combattants peuvent se servir. Sur le *Metiosedum* je partage entièrement l'opinion de M. Barbié du Bocage, et pense que cette ville n'est autre chose que Melodunum.

3° Labiénus revient à Melun par le chemin qu'il avait suivi en venant, *eodem itinere quo venerat*. De Provins à Paris, Labiénus ne devait pas passer par Melun ; c'était son chemin si on le fait partir de Sens.

4° Après qu'il a passé la Seine à Melun, voici la position de Labiénus : *alterâ parte instabant Bellovaci.... alteram tenebat Camulogenus.... legiones ab impedimentis maximum flumen distinebat*. Je crois apercevoir dans ce passage que Labiénus était alors sur la droite de la Seine : *alterâ parte instabant Bellovaci* : d'un côté les Bellovaques. Tout le monde sait que les Bellovaques étaient sur la droite de la Seine. M. Achaintre, qui a prévu cette objection, avance que ce peuple s'étendait des deux côtés du fleuve ; mais il l'avance sans le prouver et je crois voir le contraire dans César : Liv. I, ch. 1^{er}. La Seine faisait la séparation entre les Celtes et les Belges : Liv. II, ch. 4. Les Bellovaques étaient un des peuples les plus puissants des Belges ; ils habitaient donc sur la droite de la Seine. Dans aucune carte des Gaules je n'ai vu les Bellovaques sur la gauche, et d'Anville place même, entre eux et la Seine, un peuple intermédiaire, les Véliocasses. Si les Bellovaques étaient sur la droite, Labiénus y était aussi : Camulogène était sur la gauche, *alteram tenebat*, la rivière entre deux, et alors Agendicum doit être Sens et non Provins.

5° Enfin, Labiénus vainqueur revient à Agendicum avant d'aller rejoindre César, qui de son côté avait passé la Loire pour opérer sa jonction avec Labiénus. En supposant Labiénus sur la gauche, il s'éloignait de César en retournant à Agendicum. La réunion des deux armées romaines a lieu entre la Seine et la Loire. La marche de Labiénus est naturelle en prenant Agendicum pour Sens, elle ne le serait pas si Agendicum était Provins.

Tout n'est donc pas clair et facile à expliquer dans le système de M. Achaintre. Avec Agendicum-Sens, il n'y a qu'un seul point qui puisse être contesté. C'est le *perpetua palus* et comme je l'ai dit, la question est encore indécise et le restera probablement toujours.

Dans cette hypothèse, Labiénus part de Sens, passe près de Melun, vient pour attaquer Paris sur la gauche. Arrêté par le

marais dont Camulogène lui dispute le passage, il revient sur ses pas, s'empare de Melun et fait passer son armée sur la rive droite. Rien n'annonce jusqu'où Labiénus s'est avancé, mais il apprend les mauvais succès de César et renonce à son entreprise. Il repasse de nuit sur la gauche, bat les Gaulois le lendemain, retourne à Agendicum et va joindre César qui venait de passer la Loire.

6° Au ch. 75, liv. VII, les Sénonais envoient leur contingent de troupes au pays des Eduens, mais il n'y est rien dit qui puisse éclaircir la question d'Agendicum.

De cette discussion, il résulte à mon avis, bien plus de probabilités en faveur de Sens que de Provins. Je passe au troisième moyen que j'ai indiqué : les itinéraires romains.

TROISIÈME PARTIE.—ITINÉRAIRES.

Ici se présente un adversaire redoutable, M. Barbié du Bocage, doyen de la Faculté des lettres de Paris, qui a invoqué en faveur de Provins les monuments de la géographie ancienne. D'après lui, M. Achaintre a cité les itinéraires suivants qui s'accordent, dit-il, avec Provins et non avec Sens.

1° A *Carocotino-Augustobonam* (tiré de l'itinéraire d'Antonin).

2° A *Genabo-Riobe*

3° A *Regined-Augustodunum* } tirés des Tab. Théodosiennes.

Nota. Les nombres indiqués dans ces divers itinéraires sont des lieues gauloises de 1134 toises chacune.

1° A *Carocotino Augustobonam* (*Itinéraire d'Antonin*).

Carocotinum, dont la position est incertaine, doit être placé au-delà de Rouen, soit au Havre, soit près de l'embouchure de la Somme. Tout le monde convient que Lutetia est Paris, et Augustobona, Troyes. Bornons-nous à ces deux villes.

Lutetia :

<i>Methetum</i> (Melun). . .	XVIII	}	LXXIX
<i>Condate</i> (Montereau). . .	XV		
<i>Agendicum</i>	XIII		
<i>Clanum</i>	XVII		
<i>Augustobonam</i> (Troyes) .	XVI.		

Voilà donc entre Paris et Troyes 79 lieues gauloises, qui font

89,586 toises, ou 44 lieues $3\frac{1}{4}$ de 2,000 toises. M. Achaintre, en faisant passer cette route par Agendicum-Provins, trouve 42 lieues de 2,000 toises, différence assez légère. Mais il ne doit pas tenir beaucoup à ce calcul, car il est obligé de convenir lui-même que les distances sont à peu près égales en prenant Sens pour Agendicum.

De Montereau à Provins ou à Sens, les cartes départementales et la carte de France de Delamarche ne donnent qu'une différence presque imperceptible.

De Provins à Troyes par Gelanne, un peu moins de 17 lieues, de Sens à Troyes par Vullaines, 15 lieues $1\frac{1}{2}$, et par la route actuelle, 16 lieues et $1\frac{1}{2}$. La carte de Delamarche ne donne qu'une lieue de différence.

Si d'Anville n'a pas démontré jusqu'à l'évidence que Clanum fut Vullaines, M. Doé ne prouve pas non plus que ce soit Gelanne. Il n'est pas vrai, comme il l'avance, que d'Anville soit obligé de retrancher les 13 lieues gauloises entre Condate et Agendicum. Comme nous l'avons fait voir, la différence entre Montereau et Troyes par Sens ou Provins, serait d'une lieue et demie au plus.

Clanum, ajoute M. Doé, placé à égale distance d'Agendicum et d'Augustobona est autant éloigné de l'un et de l'autre que Sens l'est de Troyes. M. Doé se trompe. On vient de voir à l'instant que de Provins à Troyes il y avait 17 lieues, et de Sens à Troyes 16. Mais faut-il chercher une exactitude aussi scrupuleuse dans tous ces calculs?

De Condate à Agendicum, l'itinéraire donne 13 lieues gauloises, ou 14,742 toises, ce qui fait 7 lieues et $1\frac{1}{2}$; et les cartes en donnent $8\frac{1}{3}$ de Montereau à Provins ou à Sens.

D'Agendicum à Clanum, 17 lieues gauloises, ou 19,278 toises ou 9 lieues $1\frac{1}{2}$, ce qui ne s'accorde parfaitement ni avec Gelanne, ni avec Vullaines. De Provins à Gelanne, 7 lieues $2\frac{1}{3}$; de Sens à Vullaines, 7 $1\frac{1}{2}$ au plus.

De Clanum à Augustobona, 16 lieues gauloises, ou 18,144 toises ou 9 lieues $1\frac{1}{10}$, ce qui convient à l'une et à l'autre hypothèse; de Gelanne à Troyes 9 lieues $1\frac{1}{4}$, de Vullaines à Troyes 9 lieues. Je ne pense pas que ce premier itinéraire offre rien de décisif. Je vais examiner les deux autres tirés des Tables Théodosiennes, dites aussi cartes de Peutinger.

2° A Genabo-Riobe (d'Orléans à Orbais, selon M. Achaintre).

Genabum :

<i>Fines Carnutum.</i>		XV	} LXXXV.
<i>Aquis Segestæ.</i>		XXII	
<i>Agelincum.</i>		XXII	
<i>Riobe.</i>		XXVI	

Or, dit M. Achaintre, 85 lieues gauloises font 96,390 toises ou 48 lieues. D'Orléans à Orbais par Provins, on trouve 53 lieues françaises et 43 seulement par la traverse, ce qui s'accorde assez bien avec l'itinéraire cité. Une différence de 4 ou 5 lieues n'est pas ici très-considérable.

J'accorde que Genabum est Orléans, quoique beaucoup de savants (M. Dulaure, auteur de plusieurs ouvrages sur Paris, M. Cotellet, professeur de droit naturel à la Faculté de Paris, et beaucoup d'autres) veulent que ce soit Gien.

J'accorde pareillement que Aquis Segestæ est Fontainebleau, quoique d'autres le placent à Ferrières.

Mais je n'admets pas que Riobe soit Orbais, pièce imaginée pour la cause. Jamais auteur n'en avait parlé et depuis longtemps d'Anville avait reconnu Riobe dans Orbi, hameau situé près du chemin Perré, à 4 lieues nord-ouest de Provins.

Si Riobe était Orbais, les distances conviendraient à Provins et non à Sens; mais si l'on reconnaît Riobe dans Orbi, il faut qu'Agendicum soit Sens.

La position de Riobe est déterminée par la Table Théodosienne qui indique 14 lieues gauloises entre Condatis et Riobe, ce qui convient parfaitement à Orbi et nullement à Orbais.

M. Barbié du Bocage voyant dans l'itinéraire d'Antonin, XIV entre Condatis et Agendicum, a pensé qu'il y avait une erreur sur la Table Théodosienne et que la ligne qui s'y trouve entre Condatis et Riobe, marquant également XIV, devait être reportée entre Condatis et Agendicum. Je ne puis partager cette opinion et je trouve ici une nouvelle preuve en faveur d'Orbi, par conséquent de Sens. La Table Théodosienne donne XIV entre Condatis et Riobe, ce qui fait 15,876 toises ou près de 8 lieues. De Montereau à Orbi en ligne droite, 8 lieues de 2,000 toises, ce qui est précisément la distance indiquée. Pourquoi vouloir trouver une erreur là où se rencontre la plus parfaite exactitude? C'est que,

dans l'opinion de M. Barbié du Bocage, Riobe est Orbais, et la Table Théodosienne est contraire à ce système puisqu'elle ne donne que 8 lieues entre Condate et Riobe et qu'il y en a plus de 20 entre Montereau et Orbais.

Autre preuve tirée de la position respective de ces deux villes sur la table théodosienne.

Agendicum y est au sud-est de Condate, sud-ouest d'Augustobona, ce qui convient parfaitement à Sens. Il est vrai que cette carte est loin de présenter la position véritable de chaque ville. Mais on peut, du moins, remarquer qu'elle ne donne jamais de position diamétralement opposée, ce qui aurait lieu ici en prenant Agendicum pour Provins.

On peut faire une remarque semblable sur la position de Riobe.

La carte établit ainsi la position de Riobe, Condate et Agendicum:

	Riobe
Condate	°

Agendicum
°

La position de Sens y répond assez fidèlement en prenant Riobe pour Orbi.

Orbi
°

Montereau
°

Sens.
°

Mais si l'on prend Agendicum pour Provins et Riobe pour Orbais, il faut intervertir cet ordre et mettre ces trois villes sur une même ligne.

°	Orbais
°	Provins
°	Montereau

Du moment que nous partons tous de Fontainebleau il n'est pas besoin de remonter jusqu'à Orléans.

D'Aquis Segestæ à Agendicum, 22 lieues gauloises, faisant 24,948 toises ou 12 lieues $1\frac{1}{2}$; de Fontainebleau à Provins, 12 lieues; de Fontainebleau à Sens, 12 lieues $1\frac{1}{2}$; d'Agendicum à Riobe, 26 lieues gauloises faisant 29,484 toises ou 14 lieues $3\frac{1}{4}$; de Provins à Orbi, 4 lieues; de Sens à Orbi, 13 lieues $1\frac{1}{2}$.

Cet itinéraire prouve peu en faveur de Provins et beaucoup en faveur de Sens.

On peut fort bien soutenir qu'Aquis-Segestæ n'est pas Fontainebleau, mais Ferrières, comme l'établit d'Anville. Cette hypothèse sera tout à l'avantage de Sens.

De Genabum à Aquis Segestæ, XXXVII lieues gauloises, ou 41,958 toises, ou 21 lieues de poste :

D'Orléans à Ferrières, 18 en ligne droite.

D'Aquis Segestæ à Agendicum, XXII lieues gauloises, ou 24,948 toises, ou 12 lieues $1\frac{1}{2}$.

De Ferrières à Sens, 10 lieues.

De Ferrières à Provins, 16 lieues $1\frac{1}{2}$.

La distance entre Orléans et Aquis Segestæ ne doit être que de 21 lieues; entre Orléans et Fontainebleau on a 24 l. au moins, excédant en plus assez considérable pour faire rejeter cette hypothèse.

La route d'Orléans à Provins par Fontainebleau aurait nécessairement coupé la route de Melun à Montereau. Il n'en est rien sur la Table Théodosienne. Ces deux routes y sont parallèles, l'une au nord, l'autre au sud, comme le doivent être les routes de Melun à Montereau, d'Orléans à Sens.

Ferrières avait des eaux minérales ferrugineuses; elles sont indiquées par le bâtiment carré tracé sur la Table Théodosienne. Cette figure marque toujours des fontaines minérales et non pas seulement une simple fontaine comme celle de Fontainebleau¹.

¹ Dans un voyage de vacances, sur les bords de la Loire, j'eus occasion de visiter, en 1831, le village de Monbouis, à une lieue au nord de Châtillon-sur-Loing. Là, je trouvai les restes bien conservés d'un petit cirque romain que le comte de Caylus a décrit dans ses antiquités, et plus bas, sur les bords du canal, des constructions en petit appareil que l'on dit être des bains romains; on y découvrit, en 1608, une mosaïque, et depuis, on a souvent trouvé dans cette contrée des monnaies romaines, des poteries, et autres fragments antiques.

A l'époque où je rédigeais mon mémoire sur Agendicum, j'ignorais complètement l'existence de cette station romaine. Lorsque je fus sur le terrain il me vint aussitôt à la pensée que Monbouis pouvait bien être cet *Aquis segestæ*

3° A *Reginè-Augustodunum.*

De Reginèa (Erquies en Bretagne) à Autun, 331 lieues gauloises faisant 187 lieues 2/3 en passant par Condate, Rennes, Genabum-Orléans, Autessiodorum-Auxerre. Dans cette longue route, M. Achaintre ne trouve que 12 en plus en prenant Agen-

qui m'avait donné tant de soucis dix ans auparavant, et, à mon retour, je m'empressai de faire de nouvelles recherches.

D'Anville (*Notice sur l'ancienne Gaule*, édit. 1760, in-4°, p. 78,) avait d'abord pensé que Monbouis était *Aquæ segestæ* et le comte de Caylus a adopté aussi cette opinion (*Recueil d'antiquités*, édit. 1759, t. III, p. 412). Plus tard, d'Anville, qui ne trouvait pas une concordance parfaite de mesure entre Orléans, Sury-aux-Bois (*Fines*) Monbouis et Sens, a reporté *Aquæ segestæ* à Ferrières qui se trouve d'ailleurs dans la direction d'Orléans à Sens. Malgré tout le poids d'une autorité aussi grande que celle de d'Anville, je pencherais encore aujourd'hui pour placer *Aquæ segestæ* à Monbouis dont les antiquités romaines, et en particulier les bains, ne sont pas à dédaigner dans une controverse semblable, puisqu'il s'agit de reconnaître la position d'une ville indiquée sur la table théodosienne comme possédant un établissement de ce genre. Nous avons vu que les distances des itinéraires sont de 59 lieues gauloises entre Orléans et Sens; ce qui donnerait 66,906 toises ou 33 lieues 1/2. En passant par Monbouis et Sury-aux-Bois, je trouve 65,000 toises ou 32 lieues 1/2.

Il est vrai qu'en prenant les mesures intermédiaires on n'arrive pas à un résultat aussi satisfaisant.

<i>Cenabo.</i>		Orléans.
<i>Fines</i> xv.	— 17,040 toises.	Sury. . . 48,000 toises.
<i>Aquæ segestæ</i> . xxii.	— 24,948	Monbouis 20,000
<i>Agendicum</i> . . xxii.	— 24,948	Sens . . . 27,000
LIX. — 66,906 toises.		65,000 toises.

Mais 1° la position de *Fines* à Sury est-elle incontestable? Il ne s'agit ici que de limites que l'on peut, ce semble, prendre un peu plus haut ou un peu plus bas. Du reste, d'Anville admet que la distance entre Orléans et Sury répond aux 45 lieues gauloises. 2° Quant aux 22 lieues gauloises entre *Fines* et *Aquæ* et aux autres 22 lieues gauloises, entre *Aquæ* et *Agendicum*, d'Anville proposait de les réduire à 17, attendu que les distances entre Sury et Sens par Monbouis se trouvaient trop faibles; mais cette réduction ne me semble pas nécessaire. Il est vrai que 17 lieues gauloises ou 49,278 toises donneraient la distance véritable entre Sury et Monbouis. Mais il s'en faut de beaucoup que cette même mesure s'applique à la distance réelle entre Monbouis et Sens. Les 22 lieues gauloises ne nous donnent pas tout à fait 25,000 toises et la carte de l'Atlas national donne une distance de 43 lieues ou de 27,000 toises. D'où je conclus qu'au milieu de cette divergence d'opinions, le petit village de Monbouis peut revendiquer son titre d'*Aquæ segestæ*, à tout aussi bon droit que Ferrières et surtout que Fontainebleau auquel personne n'avait pensé avant les auteurs de la dissertation que j'ai combattue.

dicum-Provins, tandis que l'on trouverait plus de 20 lieues en moins en prenant Agendicum-Sens. A quoi bon s'en aller en Bretagne pour mesurer les distances entre Orléans et Auxerre? Nous sommes d'accord sur Genabum ou Cenabum et Autessiodorum : partons de là et jugeons :

Cenabo :

<i>Fines.</i>		XV	} LIX.	} XCI.
<i>Aquis Segestæ</i>		XXII		
<i>Agendicum.</i>		XXII		
<i>Bandritum.</i>		XXV		
<i>Autessioduro.</i>		VII	XXXII.	

91 lieues gauloises font 103,194 toises ou 52 lieues environ. D'Orléans à Auxerre par Provins, 56 lieues ou 4 en plus ; par Sens, 46 ou 6 en moins. Il ne faut pas perdre de vue que la distance en moins est toujours préférable, puisque nous prenons la ligne droite sur nos cartes. Mais nous avons vu que d'Aquis-Segestæ-Fontainebleau à Sens ou Provins, nous n'avions qu'une demi-lieue de différence; c'est donc principalement aux distances entre Agendicum et Autessiodorum qu'il faut s'attacher.

Nous devons trouver 32 lieues gauloises faisant 36,288 toises, ou 18 lieues $1\frac{7}{8}$ et passer par Bandritum à 14 lieues environ d'Agendicum et 4 d'Autessiodorum.

De Sens à Auxerre, 12 lieues $1\frac{1}{2}$, 5 lieues $1\frac{1}{2}$ en moins.

De Provins à Auxerre, 22 lieues $3\frac{1}{4}$, 4 lieues $3\frac{1}{4}$ en plus.

Où est l'exactitude? ni de l'un ni de l'autre côté, il y a ici une erreur évidente.

Quant à Bandritum, où le placer? Personne ne sera d'accord; les uns veulent que ce soit Brienon, d'autres Joigny, Saint-Florentin. Mais n'importe où on le place, il allongera les deux routes puisque nous avons pris la ligne droite.

Or, en allongeant la route de Sens à Auxerre, on se rapprochera des 18 lieues que l'on doit trouver : au contraire, en allongeant la route de Provins à Auxerre on s'éloignera du but puisque l'on trouve déjà près de 5 lieues de trop.

Depuis que ce mémoire est rédigé, M. Barreau a discuté cet itinéraire avec la précision d'un mathématicien; son problème semble décider la question en faveur de Provins; mais je n'en persiste pas moins dans mon opinion : j'ai consulté les itinéraires avec bonne foi et me suis servi des cartes de Delamarche et de l'Atlas national de Mentelle, et je crois y trouver un résultat

bien différent de celui de M. Barreau. J'attache une toute autre importance aux témoignages historiques dont il me reste à parler.

QUATRIÈME PARTIE. — TÉMOIGNAGES HISTORIQUES.

Si j'en crois les défenseurs de Provins, les premiers critiques traduisaient Agendicum par Provins, et Scaliger est le premier qui les ait contredits.

Ptolémée indique Agendicum comme la ville principale des Sénonais, mais il n'est pas difficile à M. Achaintre d'écarter ce suffrage. *Adeo fallax et mendosus est, ut nullam fidem ei concedere liceat*. M. Barreau fait mieux, il trouve dans Ptolémée Sens et Agendicum, deux villes différentes.

Pline, Ammien Marcellin, Eutrope, Frédégaire, parlent de Sens, *Senones* : nulle part on ne voit dans ces auteurs que Sens fût Agendicum.

Enfin on retrouve le nom d'Agendicum en 858, dans les Annales de Saint-Bertin. Il suit de là que différents auteurs écrivaient à la même époque *Agendicum* et *Senones*, ce qui rend très-vraisemblable l'opinion que ces deux villes étaient différentes.

M. Achaintre conclut de sa dissertation qu'*Agendicum* est Provins, et *Senones* Sens : le premier, *in finibus*, sur la frontière, *castellum gallicum*, car la situation de Provins convient parfaitement à une habitation gauloise ; la deuxième, capitale de la nation, *caput gentis*, et au centre du pays, *in medio civitatis*. Discutons ces divers témoignages :

1° Parmi les anciens géographes, les plus connus, sont : Strabon, Pomponius Mela, qui appartiennent au 1^{er} siècle, et Ptolémée, qui est du II^e. Les deux premiers n'ont pas parlé d'Agendicum, et le mot *Senones* y est incontestablement pris pour le peuple sénonais. Ptolémée, dans une longue suite des peuples de la Gaule, indique leurs villes principales, et, le plus souvent, leur capitale toute seule. Voici ce qu'on lit au livre II^e de Ptolémée¹ :

Juxta Ligerim flumen Rhedones quorum civitas Condatis	20.... 40 long.
	47.... 20 lat.
Et iis magis orientales Senones quorum civitas Agedicum.	21.... 15 long.
Και ανατολικότεροι αυτων Σενωνες ων πολις Αγηδικον.	47.... 10 lat.

La longitude et la latitude ne conviennent ni à Sens ni à Pro-

¹ D. Bouquet, I, 74.

vins ; mais sans faire plus de réflexion sur l'inculpation de M. Achaintre : *fallax et mendosus*, j'ai droit de conclure que, dans l'opinion de Ptolémée, il y avait dans la Gaule un peuple appelé *Senones*, les Sénonais, dont la ville ou la capitale était *Agendicum*, de même que, plus à l'occident, était un autre peuple appelé *Rhedones*, les Rhédons, dont la capitale était Condate, aujourd'hui Rennes.

Il suffit de connaître les premiers éléments de la grammaire grecque, pour voir que M. Barreau s'est trompé et qu'il n'y a point d'autre sens que celui que je donne à ce passage. Ptolémée a donc dit qu'Agendicum était la capitale des Sénonais (cette même ville qui depuis fut appelée *Senones*) *πολις*, la ville des citoyens, le siège du gouvernement.

2° M. Barreau s'appuie des témoignages de Pline pour prouver que Sens s'appelait *Senones* au 1^{er} siècle. J'en demande pardon à M. Barreau, qu'une mauvaise traduction aura peut-être encore induit en erreur, mais qu'on lise attentivement le texte des chapitres 17, 18 et 19 du livre IV, et l'on verra que *Senones*, *Ædui* et autres, sont des noms de peuple et non des noms de ville. Quand cela serait, qu'y gagnerait-on ? Les autres villes seraient également désignées dans Pline par le nom du peuple et il n'en résulterait rien, sinon que le changement de noms dont nous allons parler se serait opéré dès le premier siècle.

3° On cite maintenant Ammien Marcellin, Eutrope, Frédégaire, comme ayant appelé la ville de Sens *Senones* et non *Agendicum*.

Ammien Marcellin, dont l'histoire finit à l'année 378, à la mort de Valens, vivait encore sous Théodose, c'est-à-dire à la fin du IV^e siècle. Eutrope est du même temps, et Frédégaire appartient au VII^e siècle. Si l'on ne trouve pas dans ces auteurs le nom d'Agendicum, c'est que cette capitale avait, comme toutes les autres, pris le nom de la nation. Agendicum s'est appelé *Senones*, de même que :

Lutetia.	Parisii.
Durocortorum . .	Remi.
Cæsarodunum . .	Turones.
Avaricum	Bituriges.
Jatinum	Meldæ.
Augustobona. . .	Tricasses.

A quelle époque ce changement s'est-il opéré ? Je n'ose le déterminer. Peut-être que ce fut au temps de l'établissement du

christianisme dans les Gaules, lorsque chaque chef-lieu de province Romaine devint métropole ecclésiastique et le siège d'un archevêque ou évêque métropolitain.

Dans la Notice des Provinces et des villes de la Gaule, que l'on croit du temps d'Honorius, c'est-à-dire du commencement du v^e siècle, on lit :

Provincia Lugdunensis : Senonia.

Metropolis civitas : Senonum.

civitas : Carnotum.

Autessiodorum.

Tricassium.

Aurelianorum.

Parisiorum.

Meldorum¹.

Dans la cosmographie attribuée par les uns à Æthicus et par d'autres à l'orateur Julius Honorius, on lit² :

Oceanus occidentalis habet famosa oppida... Tungri, Treverini, Senones, Augustoduni, Lingones, etc.

Les auteurs ecclésiastiques placent la fondation de l'église de Sens de 186 à 235 au plus tard. Ce qu'il y a de certain, c'est que Severinus, archevêque de Sens, assista au concile de Cologne en 346 et à celui de Sardique en 347. Ainsi, au temps de Théodose et d'Honorius, Sens était une des villes les plus importantes de la Gaule. A cette époque, le nom d'Agendicum semble perdu, et aucun historien ne l'emploie ; mais aussi, dans les mêmes auteurs qui nous parlent de Senones, nous voyons partout *Remi, Meldi, Tricasses* et non plus *Durocortorum, Jatinum, Augustobona*, etc.

Après cela, M. Barreau peut-il s'étonner de ce qu'aucun archevêque de Sens n'ait pris le titre d'archevêque d'Agendicum. M. Barreau nous montre-t-il des évêques de Genabum, d'Avaricum, d'Augustobona ; et quand cela serait, que pourrait-on conclure en faveur de Provins ?

Dans Ammien Marcellin, livre xv, chapitre 11, à la même époque où l'on voit *Senones*, on lit : *Treviri domicilium principum clarum; Ambiani urbs inter alias eminens* et non *Samarobriva*. On y lit de même : *Catelauni, Remi, Biturigæ*.

Au chapitre 3 du livre xvi, où l'on retrouve *Senonas*, on voit *Treveros*, signifiant, comme dans César, les peuples du pays de

¹ D. Bouquet, I, 122. — ² Id. I, 104.

Trèves, tandis qu'au chapitre XI du livre précédent, il signifiait évidemment la ville de Trèves.

La chronique de Frédégaire parle de Dagobert, en 628, *per civitatem Senonas Parisios venit* ¹.

Aimoin parlant de Clovis II, en 641, s'exprime de même : *Ab urbe Parisiorum progressus per Senonas... profectus est* ².

Je vois, par tous ces passages, qu'au IV^e, V^e siècle et suivants, Sens s'appelait *Senones*; mais rien ne prouve que deux ou trois siècles auparavant cette ville ne portait pas le nom d'Agendicum.

4° *Agendicum* se retrouve, il est vrai, dans l'itinéraire d'Antonin et dans les tables Théodosiennes.

L'itinéraire d'Antonin est du milieu du II^e siècle; alors l'Église de Sens n'était pas fondée; alors les capitales n'avaient pas encore pris les noms de leurs nations. Aussi, dans ce même itinéraire, voyons-nous *Lutetia*, *Durocortorum*, et toutes les villes y sont désignées par leur ancien nom; on devait donc y trouver *Agendicum* et non *Senones*.

A l'époque des tables Théodosiennes, dressées, dit-on, vers 393, la ville de Sens était connue sous le nom de *Senones*, et si l'on montrait sur ces tables les deux noms, *Agendicum* et *Senones*, oh! alors, plus de doute; mais point du tout. On y trouve *Agendicum* seulement, et si *Agendicum* n'est pas Sens, comment se peut-il faire que sur une carte dressée à la fin du IV^e siècle on trouve Meaux, Melun, Auxerre, Troyes, villes alors très-secondaires, et que l'on n'y trouve pas Sens, ville métropolitaine, chef-lieu d'une province romaine et siège d'un archevêché? N'a-t-on pas droit d'en conclure, au contraire, qu'*Agendicum* est la même ville que Sens. Sur la même carte, nous voyons *Durocortorum*, et déjà Reims s'appelait *Remi*; nous y voyons de même *Augustomagus* et non *Sylvanectes*; *Augustobona* et point *Tricasses*. Faut-il en conclure que *Durocortorum* n'est pas Reims, et les deux autres *Senlis* et *Troyes*?

5° Pourquoi faut-il que M. Achaintre me fournisse des armes pour le combattre? On trouve, dit-il, *Agendicum* deux fois dans les annales de Saint-Bertin, et il en conclut qu'*Agendicum* est Provins parce que depuis long-temps Sens s'appelait *Senones*. Cette manière de raisonner n'est pas concluante; mais ce n'est

¹ D. Bouquet, II, 446. — ² Id. III, 437.

pas tout. M. Achaintre cite en faveur de Provins deux passages, qu'avec beaucoup plus de raison Adrien de Valois avait cités en faveur de Sens. Je m'étendrai un peu sur cet article qui me semble très-important.

Les annales de Saint-Bertin sont ainsi appelées d'un monastère de l'Artois où le manuscrit en a été découvert au x^e siècle. Elles commencent en 741 et finissent en 882. La partie de ces annales depuis 836 jusqu'à 861 est attribuée à Prudence, évêque de Troyes, par l'abbé Fleury, Lebeuf et la Ravallière. Voici les deux passages dont il s'agit ¹ :

Ludovicus ² *Germaniae rex Ponteonem regiam villam adveniens per Catalaunos et Cupedenses Agedincum Senonum pervenit, inde.....* Ce passage est exact. M. Achaintre rapporte ainsi le deuxième ³ :

Karlus rex (Charles le Chauve) *libellum accusationis adversus Guanilonem, Agendici, Senonum metropolitanum episcopum, synodo episcoporum porrigit* (la construction est : *porrigit Agendici, etc...*) : dissertation de *urbe Agendico*.

Véritable texte du second passage ⁴ :

Anno 859 Karlus rex per diversa loca conventus episcoporum agit. Sed quarto à Tullo leucarum milliario, in villa Saponarias cum Lothario et Karlo nepotibus suis Regibus ⁵ *synodo episcoporum assistens, libellum accusationis adversus Guanilonem Agendici Senonum metropolitanum episcopum porrigit. Quæ tamem actio propter absentiam ejusdem Guanilonis episcopi dilata est.*

Dans le premier de ces deux passages nous ne voyons rien qui détermine la position d'Agedincum ; seulement, il est certain que ces deux mots *Agedincum Senonum* ne font qu'une seule et même ville.

Au fond, ce passage peut s'appliquer à Sens et à Provins. Le Ponteo est inconnu. Louis ⁶ passe par Châlons-sur-Marne (*Catalauni*), près de Sezanne (*Cupedenses*), Agedincum, Sens ou Provins et se dirige ensuite sur Orléans.

¹ D. Bouquet, VII, 74, ann. 858.

² Louis-le-Germanique, frère de Charles-le-Chauve.

³ D. Bouquet, VII, 74, anno 859.

⁴ D. Bouquet, VII, 75.

⁵ Lothaire, roi d'Austrasie, fils de l'empereur Lothaire, et Charles, roi d'Arles, fils du même empereur, tous deux neveux de Charles-le-Chauve.

⁶ V. l'abbé Lebeuf.

Mais dans la page suivante nous retrouvons *Agedincum Senonum* et ces deux passages s'expliquent l'un par l'autre.

La citation de M. Achaintre est vicieuse : 1° il met une virgule entre Agedinci et Senonum et il n'y en a pas dans l'original. 2° En adoptant la construction de M. Achaintre : *porrigit Agedinci*, on mettrait l'auteur en contradiction avec lui-même. Ce serait faire tenir ce synode à Provins, tandis que l'annaliste dit qu'il fut tenu à la Savonnière, près de Toul. 3° Enfin, M. Achaintre sépare sans motif les mots *Agedincum Senonum* qui ne peuvent s'entendre de deux villes différentes, lorsqu'une page plus haut, ces deux mots ne signifient bien évidemment qu'une seule ville.

M. Opoix, traduisant M. Achaintre a dit : *Guanilon d'Agedincum, archevêque de Sens*. Cette traduction est aussi contraire au sens du commentateur qu'à celui de l'auteur original.

De l'examen de ces deux passages, il résulte que dans les annales de Saint-Bertin les mots *Agedincum Senonum* n'expriment qu'une seule ville et que cette ville est Sens. On ne peut traduire autrement dans le deuxième passage que : Guanilon, évêque métropolitain d'Agedincum des Sénonais, ce qui revient à : Guanilon, archevêque de Sens. C'est là le seul sens raisonnable et conforme à l'histoire. (On peut consulter à ce sujet l'art de vérifier les dates; Chronologie des Conciles; la grande collection des Conciles et le *Gallia Christiana*, tome XII, page 21 : on y verra ce qu'il est dit de ce Guanilon ou mieux Wénilon, archevêque de Sens.)

Il était important, selon nous, de connaître quelle avait été l'opinion des anciens auteurs sur la question qui nous occupe. C'est surtout leur autorité qui peut être d'un grand poids. Plus rapprochés de l'âge Romain, ils devaient être mieux instruits des traditions que nos savants modernes. L'auteur des annales de Saint-Bertin est-il Prudence? Son avis sera plus important encore puisqu'il vivait sur les lieux. Quel qu'il soit, on sait qu'il donnait volontiers aux villes leur ancien nom et c'est une nouvelle preuve en notre faveur. A la suite du premier passage que nous avons cité, Louis le Germanique retourne à Troyes, que l'annaliste appelle *Augusta Tricorum* et non *Tricasses*, quoique ce dernier nom fut employé seul depuis plusieurs siècles.

6° M. Achaintre ouvre le bréviaire de Sens à l'office de saint Savinien dans une leçon des Matines, il trouve *urbem Senonum* et il en conclut encore que Sens et Agedincum sont deux villes différentes. Rien ne mène à cette conséquence et d'ailleurs, par qui

et à quelle époque cette leçon a-t-elle été composée ? *Urbs Senonum* veut-il dire la ville de Sens ou la ville des Sénonais ?

A son tour, M. Barreau cite un office de saint Thibault où il est dit que ce saint naquit à Agendicum. Cet office, dont il existe un bel exemplaire manuscrit sur vélin, en date je crois de 1540, porte seulement *Castro Pruvino natus*. Ce n'est que long-temps après, vers la fin du XVII^e siècle, que le chapitre de Saint-Quiriace a fait imprimer de nouvelles leçons sur saint Thibault où l'on voit en effet *Castro Agendico aliàs Pruvino natus*; mais qu'on lise toutes les vies de saint Thibault et surtout celle qui est attribuée à l'abbé de Vangadice, son contemporain et son ami, on verra partout *Pruvinum* et nulle part *Agendicum*.

7^o De ce que l'on trouve dans des auteurs contemporains Agendicum et Senones, M. Achaintre en tire cette conséquence qu'Agendicum et Senones sont deux villes différentes. Voici ce que j'ai à lui répondre. Dans un capitulaire de Charlemagne, de l'an 802, on trouve Provins désigné par ces mots *Provinensis Pagus* et dans un autre de Charles-le-Chauve on lit *Pruvino*, inscription que portent également des monnaies de Charles-le-Chauve frappées à Provins. Les annales de Saint-Bertin sont de la même époque et l'on y trouve Agendicum. Si M. Achaintre est conséquent, il faut que malgré lui il décide qu'Agendicum n'est pas Provins.

8^o On invoque en faveur de Provins une prétendue charte de la fondation de Saint-Ayoul où Provins est appelé Agendicum, citée par Camusat dans ses *Antiquités de Troyes*¹. C'est une erreur. Camusat parlant de la fondation de Saint-Ayoul dit *apud Agendicum*, mais la charte du roi Henri I^{er}, qu'il rapporte et qui est de 1048, dit positivement *sub Pruvinensi oppido*. On peut donc en conclure tout au plus que l'opinion particulière de Camusat était favorable à Provins. Vainement on dirait que cette charte de 1048 est une confirmation et que Camusat entendait parler de la charte de la fondation. La seule charte connue est celle de 1048 donnée au concile de Sens par le roi Henri I^{er} au comte de Champagne, Thibault I^{er}, par laquelle il lui permet de faire venir à Provins des religieux de Mostier-la-Celle. Il suffit de lire cette charte pour voir qu'il s'agit ici de la fondation du prieuré de Saint-Ayoul par ce même Thibault. M. Barreau connaît bien peu l'histoire de

¹ Ant. Tric., Troyes, 1610, p. 22.

Provins puisqu'il fait remonter ce prieuré jusqu'en 845, quoique l'invention des reliques de saint Ayoul n'ait eu lieu qu'en 996.

9° Voici de nouvelles autorités fournies par M. Barreau : *Elogium fratris Ægidii Aubert presbyteri Agendicæi et eremitæ*. Tel est en effet le titre d'une note historique conservée par M. Billate. Mais il est bon d'observer que cet Aubert naquit en 1570, et que la première ligne porte *Pruvini natus*. Moissy, auteur présumé de cette notice, ne parle pas d'Agendicum.

Disons-en autant de Ch. Lauret *Agendicensis*; du doyen Dozezi *Agendicus* en 1491; tout cela ne prouver rien sinon qu'aux xv^e et xvi^e siècles plusieurs personnes ont pensé que notre ville était Agendicum. Mais quelle preuve en ont-elles donnée?

10° On oppose surtout à notre système l'opinion générale des critiques du 16^e et 17^e siècle. Nos adversaires ne prouvent nullement ce qu'ils avancent. Ce serait un travail long et fastidieux de chercher dans tous les traducteurs et commentateurs de César de quelles manières ils ont traduit Agendicum. D'ailleurs ont-ils tous attaché une grande importance à cette question? La plupart auront suivi l'opinion commune de leur temps sans examen, et dès-lors leur témoignage ne saurait être d'une grande autorité.

Et quels sont donc après tout ces critiques si fameux?

Raymond Marlien,	Tassin,	} cités par M. Barreau, tous auteurs du xvii ^e siècle.
Philippe de Ferrare,	Malingre,	
Jean de la Barre,	Davytes,	
Montan,	Rauchin,	
Blaise de Vigenaire,	Hofman,	
Jacques Charron,	Corneille,	

Je suppose, ce qui pourrait très bien être contesté, qu'au xvi^e et xvii^e siècle, Provins avait plus de partisans que Sens; toujours est-il vrai que cette opinion n'était pas générale puisque Scaliger se moque amèrement de Marlien et de ceux qui, comme lui, traduisent Agendicum par Provins. Le nom de Duchênes pourrait en imposer, mais dans l'ouvrage cité (*Antiquité des villes de France*, 2 vol. in-8°) l'auteur, si décisif à l'article Provins, hésite aux chapitres de Montereau et de Sens. De plus, les savants refusent d'attribuer cet ouvrage médiocre à Duchênes, comme tout à fait indigne de lui.

A cette liste d'auteurs presque ignorés je pourrais opposer une liste aussi longue et plus imposante. Je citerais en faveur de Sens les meilleurs traducteurs de César, d'*Ablancourt*, *Deist* de *Boti-*

*doux, Varney, de Vailly; le savant D. Bouquet, le Gallia Christiana des Bénédictins; Dictionnaire de France d'Expilly; Moreri, art. Sens; Dictionnaire de Trévoux; l'Encyclopédie; le judicieux de Thou; les auteurs de la grande Histoire universelle anglaise, et beaucoup d'autres. Mais j'invoque avant tout les noms glorieux de Sanson, d'Adrien de Valois, de d'Anville, qui, tous trois, avaient discuté la question avec soin et dont l'opinion est devenue générale. Adrien de Valois dans un article très savant de son *notitia Galliarum*, cite un grand nombre d'autorités en faveur de Sens, entre autres les notes de Magnon, contemporain de Charlemagne, qui nous apprend que Senones est la même ville qu'Agendicum.*

11° Provins comparé à Sens est une ville toute moderne : la première fois qu'il en est parlé dans l'histoire, c'est au commencement du IX^e siècle dans les capitulaires de Charlemagne. Nul doute que Provins ne fût dès-lors une ville importante, puisque l'on y battait monnaie sous Charles-le-Chauve; mais l'époque réellement glorieuse de Provins ne date que des comtes de Champagne, et en perdant ses princes Provins a tout perdu.

On a cité un passage de Boulainvilliers¹ qui fait mention de Provins au temps de Clovis. J'ai vainement cherché les autorités dont cet écrivain avait pu s'appuyer. La phrase de Boulainvilliers se trouve presque toute entière dans l'ouvrage d'Adrien de Valois, *rerum Franciarum*, mais ce dernier ne parle que de Soissons et de Reims, et nullement de Provins. Aucun des historiens de la première race n'a parlé de Provins, et Boulainvilliers me paraît l'avoir ajouté sans fondement.

M. Barreau cite un mémoire de Foncemagne; j'avoue que je ne le connais pas. Il faudrait voir sur quelle autorité il s'appuie.

CONCLUSION.

Je résume mon opinion en deux mots :

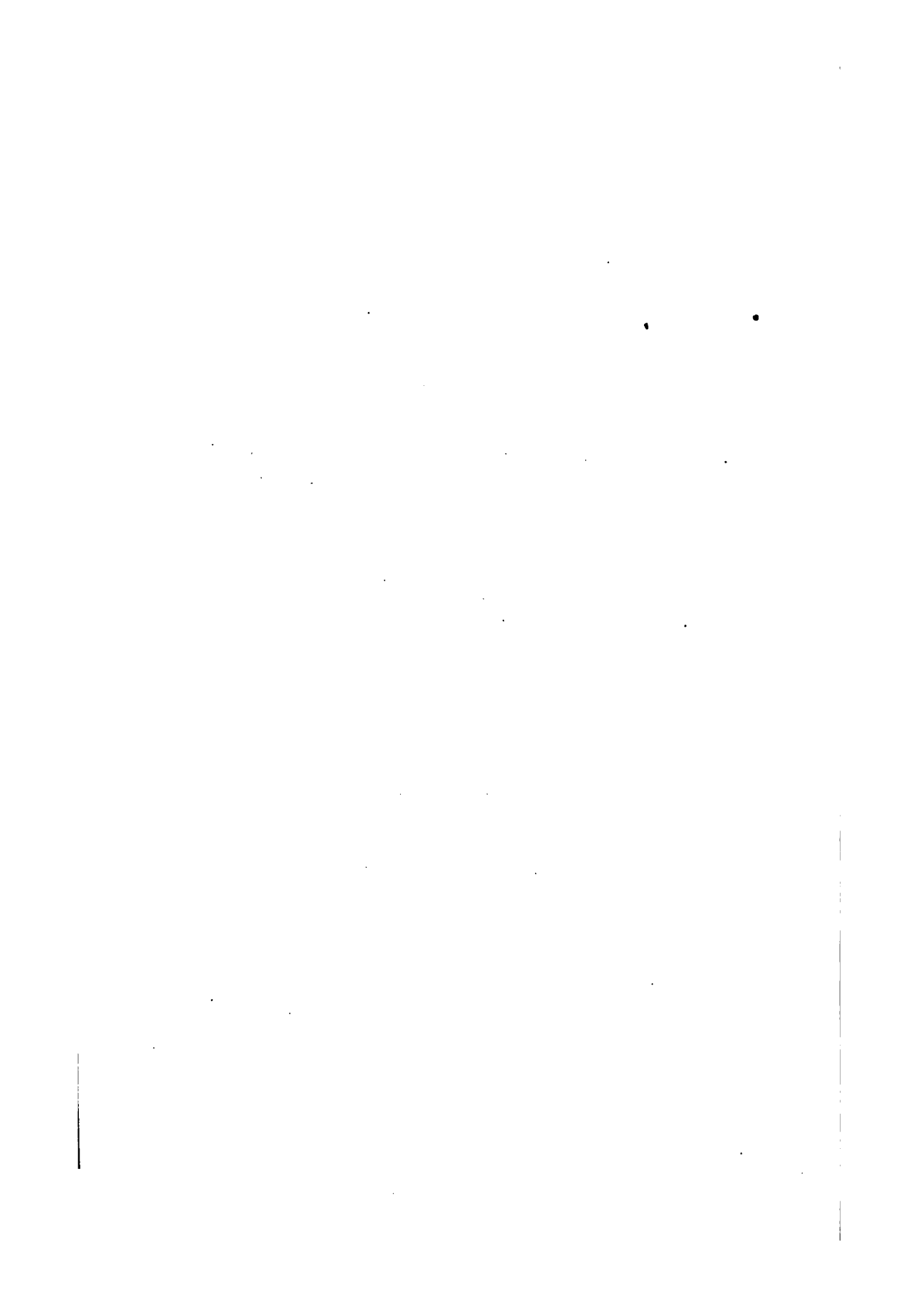
Les preuves données jusqu'ici en faveur de Provins ne sont pas suffisantes pour faire penser que cette ville soit Agendicum, et il n'est aucune de ces preuves qui ne convienne tout autant et mieux encore à Sens qu'à Provins.

Sens est une ville très-ancienne; Sens était la ville principale des

¹ Boulainvilliers, 1, p. 491.

Sénonais au temps de César. Si Agendicum n'était qu'une ville secondaire, comment César en parlerait-il si souvent, sans jamais parler de la ville capitale ? A une époque plus récente, Agendicum était encore la première ville des Sénonais, puisque Ptolémée l'indique comme leur capitale, *ων πολις*. C'était l'une des plus importantes de la Gaule sous les empereurs romains, puisqu'elle était métropole de la 14^e Lyonnaise et le siège d'un archevêché. Tout me porte à reconnaître dans cette ville l'ancien Agendicum. Le texte de César le fait croire ; les Itinéraires confirment cette opinion et le plus grand nombre d'autorités est en sa faveur. Ptolémée, la table Théodosienne et l'annaliste de Saint-Bertin doivent seuls déterminer tout homme de bonne foi.

C'est assez et trop peut-être sur Agendicum. J'ai soutenu les intérêts d'une ville étrangère avec quelque regret, mais je devais avant tout rendre hommage à la vérité. Puissent mes adversaires jeter un nouveau jour sur cette question et prouver qu'Agendicum est Provins ; ils défendent une cause qui ne m'est pas moins chère qu'à eux-mêmes. Personne n'est plus attaché que moi à mon pays, et ma vie entière lui sera consacrée.



DOCUMENTS

RELATIFS

A L'ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE SENS.

ARRÊTÉ MINISTÉRIEL.

Nous, Ministre Secrétaire d'Etat au département de l'Intérieur,
AVONS ARRÊTÉ ET ARTÊTONS CE QUI SUIT :

ARTICLE UNIQUE.

L'établissement de la Société Archéologique de Sens, dont le règlement est annexé au présent arrêté, est autorisé.

Paris, le 24 juin 1844.

Le Ministre Secrétaire d'Etat au département de l'Intérieur,

Signé, DUCHATEL.

Par autorisation :

Le Maître des Requêtes, directeur des Beaux-Arts,

Signé CAVÉ.

Pour ampliation,

Le Conseiller de Préfecture, Secrétaire-Général.

A. LESCUYER.

RÈGLEMENT.

I.

Il est formé, dans la ville de Sens, département de l'Yonne, une société, sous le nom de SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE de Sens.

L'ARCHÉOLOGIE, LES SCIENCES ET LES ARTS seront l'objet de ses travaux.

Tout ce qui se rattachera à l'histoire du pays Sénonais, notamment à celle de la ville de Sens, fixera plus particulièrement son attention.

II.

Les discussions politiques sont expressément interdites.

III

La Société se compose :

De membres d'honneur,
De membres titulaires,
De membres correspondants,
De membres honoraires.

IV.

Les membres d'honneur sont :

Monseigneur l'Archevêque de Sens,
M. le Préfet du département,
M. le Sous-Préfet de l'arrondissement,
M. le Maire de la ville.

V.

Le nombre des membres titulaires, qu'on peut appeler membres titulaires-fondateurs, est limité à trente-trois.

Le nombre des membres titulaires est d'ailleurs fixé à soixante, y compris le nombre des membres titulaires-fondateurs.

Les conditions d'admission sont déterminées par les articles suivants.

Les membres titulaires sont principalement choisis parmi les habitants de l'arrondissement de Sens.

VI.

Aucun candidat ne pourra être reçu membre titulaire, s'il n'a préalablement présenté, comme titre à son admission, un mémoire sur l'une des matières dont s'occupe la société.

Son travail sera examiné par une commission et fera l'objet

d'un rapport spécial, qui précédera toujours la discussion de son admission.

Aucune admission néanmoins ne sera prononcée qu'après un scrutin secret et à la majorité absolue du nombre total des membres titulaires¹.

VII.

Sont membres correspondants ou membres honoraires les personnes que la Société jugera mériter ce titre.

Toutefois le titre de membre honoraire sera acquis de droit à tout membre titulaire qui, après dix ans d'exercice, ne pouvant plus remplir ses fonctions, demanderait à se retirer.

VIII.

La Société se réunira le premier lundi de chaque mois. Les séances commenceront à sept heures très-précises du soir.

Il sera distribué un jeton à chacun des membres titulaires présents.

IX.

Ce jeton sera en argent, de forme octogone, et d'une valeur de deux francs.

D'un côté, il portera les armes de la ville de Sens avec la devise : *URBS ANTIQUA SENONUM*.

De l'autre, dans une couronne de laurier : *SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SENS*, avec le millésime 1844.

X.

Chaque membre titulaire, en entrant dans la société, sera tenu

¹ Dans sa séance du 5 janvier 1846, la Société a remplacé cet article par le suivant :

Tout candidat au titre de membre titulaire devra être présenté par trois membres titulaires au moins.

L'admission ne pourra avoir lieu que dans la séance qui suivra celle où la présentation aura été faite.

Elle se fera au scrutin secret et à la majorité absolue du nombre total des membres titulaires.

de payer une somme de douze francs, à titre de frais d'inscription, et sur la remise de son diplôme.

XI.

Le paiement des jetons de présence se fera au moyen d'une cotisation de vingt-quatre francs, payables par chaque membre et chaque année, en deux fois, savoir : douze francs à la séance de décembre, et douze francs à la séance de juin; ou, chaque fois, par six jetons.

XII.

Le bureau se compose :

D'un Président, d'un Vice-Président, d'un Secrétaire, d'un Pro-Secrétaire, d'un Bibliothécaire-Archiviste et d'un Trésorier.

Le Président, le Secrétaire, le Bibliothécaire et le Trésorier siègent seuls au bureau.

Les membres titulaires ont seuls voix délibérative.

Les autres membres présents n'ont que voix consultative.

En cas de partage, si ce n'est au scrutin secret, la voix du Président sera toujours prépondérante.

XIII.

Les membres du bureau sont élus au scrutin secret et renouvelés tous les ans, à la séance d'avril.

Les membres sortants peuvent être réélus.

XIV.

Le Président ou, en son absence, le Vice-Président, ouvre les séances, fait lire les procès-verbaux, donne communication des lettres ou des ouvrages qui lui ont été adressés, accorde la parole, répartit le travail, nomme les Commissions après avoir consulté le Bureau, maintient l'ordre, fait observer le règlement, dirige et résume les discussions, met aux voix, signe les diplômes, délivre les mandats de paiement.

Cependant les commissions devront être nommées par la voie du scrutin secret, si trois membres au moins le réclament.

XV.

Le Secrétaire ou, en son absence, le Pro-Secrétaire, rédige les procès-verbaux, en conserve le registre, délivre, au commencement de chaque séance, les jetons de présence, sur signature, fait les circulaires, envoie les lettres de convocation et contresigne les diplômes.

XVI.

Le Bibliothécaire-Archiviste conserve dans un local, qui sera ultérieurement désigné, tous les papiers, écrits périodiques, mémoires et ouvrages offerts à la Société ou bien achetés sur sa caisse.

Il tiendra un registre sur lequel il inscrira, par date exacte, la remise ou l'achat des objets confiés à ses soins.

XVII.

Le Trésorier est chargé des fonds de la Société; il reçoit les droits d'inscription et la cotisation de chaque membre, délivre et signe les quittances, acquitte les mémoires sur le bon du Président, et rend compte de l'état de la caisse toutes les fois que la Société l'exige, mais au moins une fois chaque année, à la séance de janvier.

XVIII.

Les séances se tiennent à l'Hôtel de Ville. Des lettres de convocation, remises à domicile au moins deux jours d'avance, doivent faire connaître les matières principales qui seront l'objet de la séance.

XIX.

Tout membre qui manquerait à six séances consécutives, sans excuses admises par la société, est réputé démissionnaire, et l'on pourra procéder à son remplacement.

XX.

La séance peut s'ouvrir et se terminer régulièrement, quel que soit le nombre des membres présents : mais il faudra au moins le concours de la moitié plus un du nombre total des membres titulaires pour pouvoir procéder au scrutin ou prendre une détermination.

XXI.

Le procès-verbal de chaque séance sera inscrit sur le registre confié au Secrétaire. Aucun membre ne pourra, dans aucun cas, en publier même un extrait. Dans quelques cas seulement, par exemple à la fin de chaque année, le Président pourra être autorisé à publier un compte rendu des travaux de la Société. Toutefois l'article destiné à la publicité devra préalablement être soumis à la Société et approuvé par les deux tiers au moins des membres présents.

XXII.

Toute proposition tendant à provoquer une décision de la Société sur un sujet quelconque, devra être faite par écrit et signée par cinq membres au moins. On ne votera sur la proposition qu'à la séance qui en suivra la présentation.

S'il s'agit d'une modification au règlement, la majorité devra atteindre les deux tiers du nombre total des membres titulaires.

COMPOSITION

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SENS.

MEMBRES D'HONNEUR.

Monseigneur l'ARCHEVÊQUE de Sens.

Monsieur le PRÉFET du département de l'Yonne.

Monsieur le SOUS-PRÉFET de l'arrondissement de Sens.

Monsieur le MAIRE de la ville de Sens.

MEMBRES TITULAIRES FONDATEURS.

(Séance du 3 juin 1844.)

MM. BARDIN,	docteur en médecine.
BIDAULT (l'Abbé),	chanoine.
CHAUVEAU (l'Abbé),	vicaire-général.
DE CHAUVEAU,	docteur en médecine.
CRÉTEIL,	professeur de rhétorique.
CROU,	docteur en médecine.
DÉLIGAND,	avoué.
DE CANCHY,	propriétaire.
GALLOT,	imprimeur.
GUICHARD,	propriétaire.
LALLIER,	juge suppléant.
DE LAVERNADE,	propriétaire.
LEROUX,	id.
PARAINGAUX,	professeur au Collège de Sens.
PICHENOT (l'Abbé),	aumônier du Collège.
PIGNON,	avoué.
PONPON,	professeur de physique.
PROU,	juge au tribunal de première instance.
RÉTIF,	docteur en médecine.
THOMAS-MALVIN.	imprimeur.
TONNELIER,	greffier du tribunal de première instance.
DE VATHAIRE,	propriétaire.
VIGNON,	ingénieur en chef.

**MEMBRES TITULAIRES FONDATEURS NOMMÉS DEPUIS LA SÉANCE
DU 3 JUIN.**

MM. SONNIÉ-MORET ,	avocat, admis le 10 février 1845
GIGUET ,	propriétaire, " 7 juillet "
VUITRY ,	député de l'arrond', 4 août
PARENT,	maire de Sens, " "
MICHEL,	principal du collège, 2 mars 1846.
DELEUTRE,	juge d'instruction, " "
GAUTRY,	conserv. des hypoth. 6 avril "
LIBERA,	juge suppléant, 6 avril "
CHAPERON,	ingénieur en chef, " "
LUYT,	avoué, 8 juin "

MEMBRES CORRESPONDANTS.

(Au 1er octobre 1846.)

Mgr. ALLOU,	évêque de Meaux.
MM. BALLY,	membre de l'Académie de médecine, à Villeneuve-le-Roi (Yonne).
BARD (Joseph),	à Beaune.
BARDOT ,	membre du conseil-général de l'Yonne, à Chéroy.
BELLAGUET,	chef de bureau au ministère de l'instruction publique.
BERAULT (l'Abbé),	curé de Diant (Seine-et-Marne).
CHASLES ,	avocat, à Auxerre.
CHARTON ,	directeur du Magasin pittoresque, à Paris.
COLLIN,	inspecteur des écoles, à Tonnerre.
CORRÉARD DE BRÉBAN,	juge d'instruction, à Troyes.
DÉLIGAND (Edouard),	sculpteur, à Paris.
DONET,	ancien principal du collège de Sens.
GROUET (Charles),	à Paris.
DE JULLEVILLE (PETIT),	à Paris.
DE LASTEYRIE (Ferdinand),	membre de la Chambre des députés.
LATAPIE,	de la bibliothèque Royale, à Paris.
LECLÈRE ,	avocat, à Auxerre.
LECLERC (Achille),	membre de l'institut, à Paris.
LEMESTRE,	percepteur, à Tonnerre.
LENORMANT (Charles),	membre de l'institut, à Paris.
DE LONGPÉRIER (Adrien),	premier employé au département des médailles et antiquités de la Bibliothèque Royale, à Paris.
MAUCLERC,	médecin, à Chéroy (Yonne).

MM. MONCOURT,	professeur, à Paris.
OZANAM,	professeur de littérature étrangère, à la Sorbonne, à Paris.
PÉNARD ¹ ,	ancien principal du collège de Sens, à Vézennes (Yonne).
PETIT,	inspecteur de l'Académie d'Orléans.
PETIT (Victor),	peintre, à Paris.
PUTEAU,	propriétaire, à Marsangis (Yonne).
QUANTIN,	archiviste de la préfecture de l'Yonne, à Auxerre.
ROUX,	chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris.
TOUSSAINT,	architecte, à Paris.
VUITRY (Adolphe),	maître des requêtes, à Paris.

MEMBRES HONORAIRES.

MM. le baron THÉNARD,	pair de France, à Paris.
LEYS,	numismate, à Sens.
JEULAIN,	colonel du génie en retraite, à Sens.
CHANOINE ² ,	ingénieur en chef, à Paris.

¹ M. Pénard, avant de résider à Vézennes, était du nombre des membres titulaires fondateurs.

² M. Chanoine était du nombre des membres titulaires fondateurs. Il a présidé durant l'année 1845—1846, la Société archéologique, qui lui a décerné le titre de membre honoraire lorsqu'il a quitté Sens pour aller résider à Paris.

COMPOSITION DU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

LORS DE SA FONDATION, LE 3 JUIN 1844.

MM. LEROUX,	<i>Président.</i>
PROU,	<i>Vice-Président.</i>
CRÉTEIL,	<i>Secrétaire.</i>
VIGNON,	<i>Pro-Secrétaire.</i>
LALLIER,	<i>Archiviste.</i>
PÉNARD,	<i>Trésorier.</i>

COMPOSITION DU BUREAU

APRÈS LE 1^{er} RENOUVELLEMENT ANNUEL DU 7 AVRIL 1845.

(Art. 13 du Règlement.)

MM. CHANOINE,	<i>Président.</i>
PROU,	<i>Vice-Président.</i>
CRÉTEIL,	<i>Secrétaire.</i>
VIGNON,	<i>Pro-Secrétaire.</i>
LALLIER,	<i>Archiviste.</i>
TONNELIER,	<i>Trésorier.</i>

COMPOSITION DU BUREAU

APRÈS LE 2^e RENOUVELLEMENT ANNUEL DU 6 AVRIL 1846.

MM. PROU,	<i>Président.</i>
LALLIER,	<i>Vice-Président.</i>
CRÉTEIL,	<i>Secrétaire.</i>
VIGNON,	<i>Pro-Secrétaire.</i>
GIGUET,	<i>Archiviste.</i>
TONNELIER,	<i>Trésorier.</i>

TABLE

DES MATIÈRES.

TEXTE.

De la formation et des travaux de la Société Archéologique de Sens, par M. Giguet.....	pages. 1
--	-------------

NOTICES ET MÉMOIRES.

Notice sur deux Dolmens de Trancault (Aube), par M. Chanoine.....	13
Notice sur le Menhir de Diant, par M. Vignon.....	17
Études sur les Monuments Celtiques, par M. Prou.....	19
Recherches sur les Murailles Gallo-Romaines de la ville de Sens, par M. Lallier.....	36
§ I. De l'état actuel des murs.....	37
§ II. Des Inscriptions qu'on y a découvertes.....	43
§ III. Des Bas-Reliefs.....	47
§ IV. Des Fragments d'Architecture.....	60
§ V. De l'époque de construction des murs.....	63
Note sur l'Eglise de Saint-Julien-du-Sault, par M. Vignon.....	73
De la suppression ou de la conservation des Jubés de la Cathédrale de Sens, compte-rendu par M. Vignon.....	78
Mémoire sur l'Agendicum des Commentaires de César, par M. Auguste Allou.....	97
Première Partie. — Localités. — Provins.....	98
Id. id. Sens.....	101
Deuxième Partie. — Texte de César.....	103
Troisième Partie. — Itinéraires.....	113
Quatrième Partie. — Témoignages historiques.....	120

ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ.

Arrêté ministériel.....	131
Règlement.....	ib.
Liste des membres.....	137
Composition du bureau.....	140

PLANCHES.

Planches.	pages.
I. Dolmens de Trancault.....	14-15
II. Pierre levée de Diant.....	16-17
III. Plan de l'enceinte de Sens en 1844.....	28-39
IV. Vue et Plan de l'une des tours de l'enceinte de Sens.....	ibid.
V. Inscriptions trouvées dans les murs de Sens.....	42-43
VI. Bas-Reliefs divers.....	48-49
VII. Bas-Reliefs funéraires.....	50-51
VIII. Bas-Reliefs. — Iphigénie en Tauride.....	54-55
IX. Fragments d'Architecture et Sculpture.....	60-61
X. Jubés de la Cathédrale de Sens.....	80-81

FIN DE LA TABLE.

